This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Ga 64.80.10

VE RI TAS

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

CHOIX
D'ÉPIGRAMMES

TIRÉES DE L'ANTHOLOGIE GRECQUE

ET

TRADUITES EN VERS FRANÇAIS

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE NOTES CRITIQUES

PAR J. D. CHOPIN
Agrégé ès lettres

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14
(Près de l'École de Médecine)

1854

cartines.

1°.

la
lu
dé
ider
le
riét
I. l
aibl
s, n
re
retie
r re
me
poq
Vinc
'An
'état
m
tab
l s'e
y. C
erma
ur le
ières
t, d
é les
dault

Tro
Qui
Entr
L'es

Henry W. Haynes,
Paris, Oct. 1, 1878.

CHOIX
D'ÉPIGRAMMES
TIRÉES DE L'ANTHOLOGIE GRECQUE

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE,
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation,
rue de Vaugirard, 9.

H. H. Hay

CHOIX
D'ÉPIGRAMMES

TIRÉES DE L'ANTHOLOGIE GRECQUE

ET

TRADUITES EN VERS FRANÇAIS

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE NOTES CRITIQUES

PAR J. D. CHOPIN
docteur ès lettres

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14
(Près de l'École de Médecine)

1854

Ga 64.80.10

VE RI
TAS

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

et réalisant pour l'esprit, dans leurs étroites limites, un tout distinct et complet. L'envahissement finit même par gagner des compositions d'une certaine étendue, et, grâce surtout à ce titre d'anthologie ou collection de fleurs, on vit figurer parmi les épigrammes des odes, des hymnes, des idylles, etc.

C'est à ce double caractère que répond la grande division de notre ouvrage en deux parties, dont la première comprend les épigrammes proprement dites au sens grec, ou inscriptions, avec les pièces qui s'y rattachent par leur tendance descriptive ou quelque autre point de contact, tandis que nous avons relégué dans la seconde partie celles qui n'offrent point ce genre de spécialité. Notre plan se rapproche d'ailleurs de celui de Planude en ce qui concerne l'ordre des morceaux et leur subdivision en titres ou chapitres, que nous avons généralement adoptée, comme se prêtant mieux aux rapprochements(2).

L'*Anthologie grecque*, telle que nous la devons au dernier travail de Jacobs, comprend trois parties distinctes : 1° Les quinze livres de la compilation rédigée au xe siècle par Constantin Céphalas à l'aide de recueils plus anciens, aujourd'hui perdus (3). On l'appelle *palatine*, parce que le manuscrit, soustrait à la bibliothèque du Vatican, où il est retourné depuis, a été découvert dans celle d'Heidelberg par Saumaise, qui, le premier, en révéla l'existence au monde savant (4). 2° Un livre supplémentaire qui contient 388 pièces omises par C. Céphalas, mais données par Planude, son abréviateur. Le recueil de celui-ci, postérieur à l'autre de quatre siècles, a eu sur lui l'avantage d'être connu dès son apparition et imprimé de bonne heure. 3° Un appendice, où Jacobs a réuni près de 400 épigrammes tirées des auteurs connus, ou recueillies sur les monuments : on pourrait reprocher à ce nouveau choix quelque chose d'arbitraire dans ses préférences comme dans ses exclusions (5). Quoi qu'il en soit, nous arrivons ainsi à un total d'environ 4500 pièces, dont la traduction complète, à peu près impossible en vers, présenterait, même en prose, plus d'un genre d'inconvénients (6). C'est, il est vrai, l'excès contraire qu'on pourrait reprocher à un extrait comme le nôtre, qui reproduit à peine la douzième partie de l'original. Voilà pourquoi, dans notre travail primitif, nous avions atteint la limite d'un millier de pièces, nombre qui nous semblait dans les conditions voulues pour donner aux lecteurs français une idée suffisante de l'ouvrage grec. Car, pour arriver à ce résultat, il est indispensable que chaque siècle, chaque auteur, chaque genre se trouve en quelque sorte représenté par un spécimen à part, autant du moins que le permettent les bienséances morales, trop souvent violées par les anciens. Ce n'est pas non plus le mérite ou l'agrément des sujets qui doit présider exclusivement à leur choix. Dans ce riche écrin qu'on appelle l'Anthologie, il s'est glissé aux époques de décadence bien des pierres fausses ou de bas aloi, souvent à l'exclusion des joyaux les plus précieux. Mais cet alliage, tout regrettable qu'il est d'ailleurs, n'en présente pas moins son genre d'utilité. Il en est de lui comme de ces galeries de tableaux, où le contraste des siècles, des maîtres et des écoles, permet de suivre et de constater les différentes phases de l'art.

Nous croyons devoir dire ici un mot de ceux qui nous ont précédé dans la carrière de la traduction, en renvoyant pour les autres détails bibliographiques aux Prolégomènes de Jacobs dans la *Grande Anthologie* (7). Parmi les ouvrages de quelque étendue, car le nombre des essais isolés ou partiels est presque infini (8), nous aurons à citer: 1° La version littérale latine qui accompagne l'édition de Planude, donnée par Lubin: elle fourmille de fautes, parfois trop grossières pour admettre comme excuse les difficultés d'une première exploitation (9), et nous avons cru devoir, dans l'intérêt des jeunes hellénistes, en relever quelques-unes; 2° Le travail estimable, quoique souvent défectueux, de Reiske, qu'on pourrait regarder sous certains rapports comme le continuateur de Lubin : il a édité, traduit en prose latine et commenté celles des épigrammes particulières à l'*Anthologie palatine*, qui étaient connues de son temps par les extraits de Saumaise et d'autres; 3° La version métrique latine de Grotius, qui est au-dessus de tout éloge: il est seulement fâcheux qu'elle ait été publiée un siècle après sa mort, et malgré le talent incontestable de son éditeur de Bosch, on s'aperçoit plus d'une fois que l'œil de l'auteur, non moins indispensable que l'œil du maître, a manqué à l'appel ; 4° L'extrait justement oublié aujourd'hui de Pierre Tamisier, qui contient 788 épigrammes mis (10) en vers français d'après les traductions latines de plusieurs savants, comme il le déclare lui-même dans le titre; 5° Nous arrivons maintenant à Gaetano Carcani, qui a édité à Naples, vers la fin du siècle dernier, une Anthologie complète, avec la traduction italienne en regard, et quelques commentaires. Il n'a pas eu la même franchise que P. Tamisier, mais la fidélité avec laquelle il reproduit toutes les bévues de Lubin dans ses quatre premiers volumes consacrés aux sept livres de Planude, prouve d'une manière péremptoire que le texte grec est resté pour lui lettre close.

Les bornes d'un simple extrait ne nous permettent pas de donner, comme l'ont fait de Bosch et Carcani, le texte original en regard de la traduction. Mais pour faciliter ce rapprochement au lecteur, nous le renvoyons, à l'aide d'indications placées en tête de chaque morceau, aux trois rédactions principales qui font autorité pour l'*Anthologie*(11). Ce sont par ordre de date, ordre inverse de celui dans lequel ces renvois se trouvent disposés : 1° celle de Henri Estienne (en latin Stephanus) qui a remanié avec plus ou moins de succès, et considérablement augmenté l'Anthologie de Planude ; 2° celle des analectes de Brunck ou de la grande Anthologie : on y trouve des corrections nombreuses, qui font généralement honneur au goût et à la sagacité de l'helléniste français, mais qui souvent aussi témoignent de la hardiesse excessive de sa critique ; 3° enfin le texte même de l'Anthologie palatine, reproduit assez scrupuleusement par Jacobs d'après une copie fidèle du manuscrit du Vatican. C'est celui que j'ai suivi de préférence, sauf à prévenir en cas d'exception. Pour la partie critique j'ai fait de fréquents emprunts aux commentaires anciens ou récents de Jacobs, souvent sans le nommer, non plus que Brodeau, Huet et de Bosch ; en sorte que leurs observations se trouvent ainsi confondues avec celles qui m'appartiennent en propre. Il sera facile aux savants de profession de faire à chacun la part qui lui revient, et pour le commun des lecteurs cette distinction est sans importance.

Et maintenant je crois ne pouvoir mieux terminer cet

Avant-propos qu'en empruntant à Wieland l'appel qu'il adresse au public dans la Préface de sa traduction de Lucien : « Les personnes capables de lire et de goûter l'original lui-même pourront seules apprécier les difficultés de mon travail, difficultés parfois d'autant plus grandes qu'elles sont moins apparentes, et c'est de leur part surtout que j'attends justice et indulgence. »

NOTES

DE L'AVANT-PROPOS.

(1) Chardon de La Rochette, un des collaborateurs du *Magasin encyclopédique* à l'époque de la révolution, clôt en quelque sorte la série des hellénistes français qui se sont occupés de l'*Anthologie grecque*[1], série inaugurée, non sans éclat, par Brodeau, et continuée dignement depuis par les Henri Estienne, les Saumaise, les Huet et les Brunck.

(2) Dans l'espèce de prospectus que donne Chardon de La Rochette de l'édition projetée par lui (*Mélanges de Critique et de Philologie*, t. I, p. 11[illegible]), il fait ressortir les avantages de cette classification, basée sur l'analogie des sujets, mais par une aberration étrange, c'est dans l'*Anthologie palatine* qu'il prétend les trouver. Il y a là intervertissement des rôles, car autant Constantin Céphalas l'emporte à cet égard sur Brunck[2], autant il le cède lui-même à Planude.

(3) Ce sont : 1° *La Guirlande* (Στέφανος), de Méléagre, poëte du IIe siècle avant l'ère chrétienne, dont l'*Anthologie palatine* nous a conservé la Préface en vers élégiaques : on y trouve les noms de quarante-six auteurs presque tous mis à contribution par C. Céphalas ; 2° Une autre *Guirlande*, composée par Philippe de Thessalonique, et postérieure d'environ quatre siècles à celle de Méléagre, dont elle paraît avoir été la continuation : la préface métrique accuse douze nouveaux noms, égale-

---

[1] Il existe une *Anthologie latine*, composée à l'imitation de la grecque, il y a environ un siècle, par Pierre Burmann.

[2] Brunck, dans ses *Analectes*, a cru devoir se préoccuper des auteurs plutôt que des sujets ; voilà pourquoi on y trouve tantôt de simples fragments fort courts, tantôt des poëmes d'assez longue haleine qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer dans un recueil spécial d'épigrammes. Son plan entraînait d'ailleurs certains inconvénients que signale Wittenbach, *Bibliothèque critique*, p. 11, 27.

ment cités plus tard; 3° Le *Recueil* (Συλλόγη) *d'épigrammes modernes*, publié par Agathias, littérateur du VI^{e} siècle : il l'avait divisé en sept livres, consacrés chacun à une classe particulière d'épigrammes, comme nous l'apprend une assez longue pièce de vers qui servait d'introduction[1]. Nous avons donc là trois ouvrages distincts[2], indépendants l'un de l'autre, et dus à des poëtes qui ne s'y bornaient pas au simple rôle de compilateur. La chose change à partir de C. Céphalas et de Planude, qui se sont contentés de puiser dans leurs devanciers, sauf à les rajeunir par des emprunts nouveaux[3].

(4) Saumaise avait entrepris d'en donner une édition complète, accompagnée de l'interprétation latine et de commentaires, tâche immense, dont, à l'époque où il vivait, personne peut-être n'était plus capable de s'acquitter que lui. Mais il n'a laissé que des matériaux épars de l'édifice qu'il se proposait d'élever, et, par une sorte de fatalité, la même chose est arrivée un siècle et demi plus tard à un autre helléniste français. En effet, Chardon de La Rochette, qui avait également à sa disposition le manuscrit du Vatican, transporté à Paris[4] comme trophée des armes républicaines, s'était mis en devoir d'accomplir l'œuvre projetée par Saumaise, mais les troubles révolutionnaires ne lui en ont pas laissé le loisir.

(5) Ainsi, tandis que tous les oracles cités par Hérodote sont

---

[1] Elle se trouve, ainsi que les deux précédentes, au IV^{e} livre de l'*Anth. pal.* Au reste, il est probable qu'Agathias a recouru le premier à ce principe d'association, substitué peut-être à l'ordre alphabétique, dont on croit reconnaître encore çà et là quelques traces dans C. Céphalas.

[2] On peut y joindre la Μοῦσα παιδική, *Musa puerilis*, de Straton, contemporain présumé de Philippe, qui nous a été conservée en tout ou en partie dans le XII^{e} livre de l'*Anthologie palatine*.

[3] C. Céphalas est d'ailleurs parfaitement inconnu, mais Planude a laissé quelques écrits en prose grecque, entre autres la traduction des *Métamorphoses* d'Ovide, publiée par M. Boissonade dans la collection Lemaire.

[4] Il y est resté jusqu'à la chute de l'empire, à l'époque de la restitution générale des objets d'art enlevés à l'Italie. On a pu s'applaudir sans doute de voir l'Apollon du Belvédère rendu à l'ancien théâtre de sa gloire, mais la sympathie ne peut guère s'étendre jusqu'à la bibliothèque du Vatican, la moins accessible de l'Europe.

reproduits dans l'*Anthologie palatine*, sur les douze ou quinze pièces de ce genre que nous a conservées Pausanias, aucune n'a obtenu cet honneur, même dans l'Appendice, dédommagement réservé aux inscriptions seules. Le fameux quatrain d'Archiloque sur la perte de son bouclier n'y figure pas non plus, quoique donné par Brunck, et il serait facile de signaler bien d'autres omissions de ce genre[1].

(6) Certaines pièces ne sont, à proprement parler, que des redites ou des variations du même thème, plus propres à rebuter l'esprit qu'à lui offrir des points de comparaison. Il en est d'autres auxquelles on a justement reproché l'absence d'animation et d'intérêt. Il ne faudrait pas toutefois se figurer que le grief de fadeur et d'insignifiance soit aussi général que semblent le supposer certaines personnes[2]. Dans le plus grand nombre de cas, au contraire, la proscription serait motivée par l'obscénité du sujet, par une crudité cynique, qui ne comporte aucun genre d'adoucissement et dont la langue latine seule pourrait s'accommoder, grâce au privilége que lui reconnaît Boileau. Et encore elle-même se trouvera-t-elle en défaut, lorsqu'il s'agira de rendre une de ces équivoques, un de ces jeux de mots qui constituent tout le sel et l'essence de bien des épigrammes. Ajoutez-y quelques-unes de ces productions bizarres, où le fond est sacrifié à la forme[3], par exemple ces

---

[1] D'ailleurs, depuis Jacobs, le cercle des découvertes s'est agrandi, en sorte que tout s'accorde à réclamer une refonte complète de l'*Anthologie*, qui permettrait de classer les acquisitions tant anciennes que récentes dans un ordre méthodique, indépendant de leur origine. L'application d'un procédé analogue à la partie critique aurait l'avantage de condenser, dans un résumé général, la substance d'une foule de commentaires, qui tantôt se contredisent, et tantôt font double emploi. En 1864 F. Didot édit, [illegible] [illegible].

[2] Dans la notice sur l'*Anthologie* qui précède l'extrait donné par le *Panthéon littéraire*, petits poëmes grecs, p. 573, on trouve l'arrêt suivant, à peine mitigé par quelques restrictions : « Il ne faut demander à ces œuvres légères ni poésie ni intérêt, » etc. On est tenté, il est vrai, de faire chorus avec le critique, lorsqu'on lit sa traduction, qui forme un digne complément aux étranges bévues dont sa notice est remplie.

[3] Voyez à la IIe partie les observations supplémentaires annexées aux notes du IVe livre. Nous n'avons pas hésité toutefois à donner

hymnes entièrement composées d'épithètes qui commencent par un α au premier vers, par un β au second, et ainsi de suite. La prétendue traduction de Grotius n'est et ne pouvait être qu'une parodie du même procédé appliqué tant bien que mal à la langue latine, car je suis loin de partager à cet égard l'admiration de P. Burmann.

(7) On appelle ainsi le premier travail de Jacobs, où il a reproduit le texte des *Analectes*, plus deux livres de paralipomènes, destinés à réparer les principales omissions de Brunck[1]. On y trouve en outre plusieurs *Index*, une *Histoire détaillée de l'Anthologie et de ses diverses éditions*, avec le catalogue biographique des poëtes qui ont fourni leur quote-part à ce recueil. Mais le principal mérite de l'ouvrage consiste dans de longs commentaires, où le philologue allemand a déployé beaucoup de sagacité et d'érudition.

(8) Peu de savants, en effet, ont résisté à la tentation de mettre en vers latins quelques-unes des pièces grecques qui leur souriaient le plus, et déjà, de son temps, Grotius a pu en citer une quarantaine dans sa préface. Plusieurs de ces traductions isolées ont été réunies depuis en corps d'ouvrage, par Mégiser, Cuthler et Rivin (Jacobs, Prolégomènes, p. cxxxv). L'émulation n'a pas été moins grande parmi les beaux esprits de l'Italie, les Alamanni, les Carlo Dolce, les Averardo de Médici et autres, que passe en revue l'abbé Fortunati Federici dans la *Minerve de Padoue*, 1828. Nous n'avons guère à leur opposer que Ronsard, Baïf, Longepierre, et une douzaine d'écrivains cités en partie par Chardon de La Rochette, mais au-dessus desquels planent, il est vrai, les noms de Voltaire et d'André Chénier. Les articles les plus remarquables en prose sont ceux de Boivin, dans les *Mémoires de l'Académie des*

---

une certaine étendue au chapitre des *Isopsèphes*, malgré notre impuissance à en reproduire le caractère spécial. C'est un sujet qui aura pour beaucoup de lecteurs le mérite de la nouveauté, et la traduction motive certaines notes, dont les hellénistes eux-mêmes pourront tirer parti pour la constatation du texte et la distinction des deux Léonidas.

[1] Celles du moins qui sont involontaires et dues à l'absence des manuscrits; car c'est en parfaite connaissance de cause que Brunck a élagué complétement certains auteurs d'un mérite infime, par exemple Diogène Laërce.

inscriptions, et de Chardon de La Rochette dans le *Magasin encyclopédique*[1]. Nous en avons dit assez sur l'extrait publié dans le *Panthéon littéraire*, mais nous recommandons à nos lecteurs le travail de M. de Sainte-Beuve sur Méléagre, qui a paru dans la *Revue des Deux Mondes*, au 15 décembre 1845; repr. in 'Portraits contemporains', vol. III

(9) Quelques-unes doivent être sans doute mises sur le compte de collaborateurs en sous-ordre, dont Lubin, homme érudit d'ailleurs, n'a pas pris la peine de reviser le travail. On pourrait signaler de nos jours plus d'un exemple de la même négligence, suivie des mêmes résultats.

(10) *Sic :* le mot *épigramme* a été longtemps du masculin dans notre langue, comme le sont encore aujourd'hui la plupart des composés de la même famille, et leur radical lui-même, ce qui est beaucoup plus logique. Tamisier serait fort heureux si l'on n'avait que des archaïsmes de ce genre à lui reprocher, mais son style est généralement beaucoup plus suranné qu'on ne devrait l'attendre de la part d'un contemporain de Malherbe. Il a en outre sur la conscience bien des fautes de traduction, dont la responsabilité doit retomber sur lui seul.

(11) Ainsi l'épigramme sur le Colosse de Rhodes, par laquelle nous débutons, est la 171ᵉ du VIᵉ livre de l'*Anthologie palatine*[2]; on la trouve à la page 198 du 3ᵉ volume des *Analectes*, et cette désignation peut servir en même temps pour la *Grande Anthologie;* enfin, c'est à la page 411 de l'édition de Planude, par H. Estienne, qu'il faudra la chercher.

---

[1] Depuis ils ont été réunis dans ses *Mélanges de critique et de philologie*.

[2] Soit dans l'édition même de Jacobs, soit dans celle de Tauchnitz, qui est d'un prix beaucoup moins élevé, grâce à la suppression des commentaires. Notre nº XVI indique la portion de ce recueil consacré aux épigrammes particulières à Planude, et le nº XVII celles de l'appendice.

CHOIX
D'ÉPIGRAMMES

TIRÉES DE L'ANTHOLOGIE GRECQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

ÉPIGRAMMES PROPREMENT DITES, OU INSCRIPTIONS.

LIVRE PREMIER.

ÉPIGRAMMES VOTIVES.

§ I. DÉDICACE DE STATUES.

1. *Le Colosse de Rhodes.*

(J. VI, n. 171. — B. III, p. 198. — St. p. 411.)

C'est grâce aux Doriens qui peuplent ses rivages,
Soleil, qu'en ton honneur Rhodes voit dans ces lieux
Ce colosse d'airain se dresser jusqu'aux cieux,
Depuis qu'ils ont de Mars assoupi les orages,
Et couronné leurs murs d'un butin glorieux.
Car, vainqueurs sur les flots, ils ont aussi sur terre
De la liberté sainte arboré le fanal.
Vrais descendants d'Hercule, ils ont à titre égal
Sur ces deux éléments l'empire héréditaire.

(Anonyme.)

2. *Les Statues des Nymphes.*

(J. VI, 189. — B. I, 202. — St. 411.)

Salut, filles du fleuve et nymphes du bocage,
Dryades, qui sans cesse au sein de ce vallon
Venez d'un pied de rose effleurer le gazon !
Protégez Cléonyme, à qui ce vert ombrage
Doit de vos traits divins la gracieuse image.

(Myro.)

§ II. OFFRANDES DES ATHLÈTES.

A Neptune.

(J. 246. — B. II, 90. — St. 412.)

L'éperon qui sous lui fait voler le coursier ;
L'étrille, dont les dards sarclent son poil rebelle ;
Le poitrail, dont la bande en festons se dentèle ;
L'étroite muselière et la verge d'osier,
Et le fouet qui, planant sur sa croupe écumante,
Fait siffler dans les airs sa menace bruyante ;
Neptune, ce sont là les présents que Charmus,
Vainqueur aux jeux de l'Isthme, append à ton portique.
Reçois ces dons : accorde au fils de Lycinus,
Un triomphe nouveau dans l'arène olympique.

(Philodème ou Argentarius.)

§ III. OFFRANDES DES PÊCHEURS.

1. *A Priape.*

(J. 89. — B. II, 238. — St. 415.)

Priape, qui te plais sur ce bord insulaire,
Parmi ces rocs aigus minés par l'onde amère,
C'est pour toi que Pâris, un pêcheur déjà vieux,

Suspend cette langouste à l'épiderme osseux,
Conquête de sa ligne, et dont ses dents usées
Ont déchiré les chairs à la flamme exposées.
Maintenant, dieu Priape, il t'offre ce débris.
En retour, sa demande est peu prétentieuse:
Fais que toujours sa ligne également chanceuse
De son ventre affamé puisse apaiser les cris.

(Quintus Mæcius.)

2. *A Neptune.*

(J. VI, 90. — B. II, 212.)

L'ancre, hôtesse de l'algue, entrave des vaisseaux;
Les deux rames d'accord pour repousser les eaux;
Le plomb qui donne aux rets leur base circulaire;
Les nasses dont le liége est l'indice ordinaire;
Le feutre qui du ciel brave l'humidité;
Le caillou qui du soir combat l'obscurité;
Neptune, roi des mers, ce sont là les hommages
D'Archiclès qui renonce à battre tes rivages.

(Philippe.)

§ IV. OFFRANDES BACHIQUES.

1. *D'un Vigneron.*

(J. 56. — B. III, 118. — St. 417.)

Lénagoras, un joyeux vigneron,
De ce satyre au dieu Bacchus fait don.
Coiffé de lierre, agité par l'orgie,
On voit tomber sa tête appesantie.
Tout, peau de faon, raisins, lierre, cheveux,
Semble chez lui dans ce désordre extrême
Subir l'ivresse aussi bien que lui-même.
Types muets, un art ingénieux,

De la nature imitateur fidèle,
Surmonte en vous la matière rebelle.

(Macédonius.)

2. *D'un Buveur.*

(J. VI, 77. — B. III, 123. — St. 438.

Au dieu du vin le buveur Xénophon
D'un tonneau vide offre humblement l'hommage.
Daigne agréer, Bacchus, ce simple don:
C'est le seul bien qui lui reste en partage.

(Ératosthène le Scholastique.)

§ V. OFFRANDES DES VIEILLARDS.

A Vénus.

(J. 76. — B. III, 45. — St. 418.)

Anchise, ton époux, auprès de qui jadis
L'Ida te vit souvent accourir sur la plage,
T'offre ces restes du bel âge,
Un cheveu noir, le seul qu'il ait trouvé, Cypris.
Mais toi, car tu le peux, rajeunis-moi, déesse,
Ou bien fais à mes cheveux gris
Le même accueil qu'à ma jeunesse.

(Agathias.)

§ VI. OFFRANDES DES AGRICULTEURS.

A Cérès.

(J. 36. — B. II, 217. — St. 418.)

Produit d'un humble champ ces gerbes sont le don
Qu'à Cérès, des guérets déesse révérée,
Sosiclès offre après une riche moisson.

Ainsi puisse toujours la javelle dorée
Émousser le tranchant de sa faux acérée !

(Philippe.)

§ VII. OFFRANDES DES FEMMES.

1. *Le Miroir de Laïs.*

(J. VI, 1. — B. I, 170. — St. 421.)

Moi, Laïs, dont la Grèce a subi les dédains,
Lorsqu'autour de ma porte en amoureux essaims
Se pressait chaque jour une jeunesse altière,
Je donne à Vénus mon miroir,
Où, telle que je suis je ne veux plus me voir,
Où je ne puis me voir comme j'étais naguère.

(Platon)

2. *A Vénus.*

(J. 207. — B. II, 92.)

Bitinne offre à Vénus ces sandales brillantes ;
Philænis, ce bandeau qui de ses longs cheveux
Sous la pourpre enchaînait les tresses ondoyantes.
D'un zéphire factice abri mystérieux,
Cet éventail, cadeau de la blonde Anticlée,
Du jour, en s'agitant, sait amortir les feux.
Ce voile délicat est l'œuvre d'Héraclée :
Le fil d'Arachné même est moins fin, moins soyeux ;
Celle qui tient son nom d'Aristote son père,
A donné ce serpent, dont le corps gracieux
S'enroulait en anneau sur sa jambe légère.
Toi donc, des nœuds d'hymen déité tutélaire,
Reçois ces dons si beaux, que t'offrent, ô Cypris,
Cinq compagnes logeant au val de Naucratis.

(Archias.)

§ VIII. OFFRANDES DE PERSONNES PRÉSERVÉES DES BÊTES FÉROCES.

A Cybèle.

(J. VI, 217. — B. I, 147.)

De ses flocons neigeux l'hiver jonchait la terre.
Abrité pour les fuir sous un roc solitaire,
Un galle avait à peine essuyé ses cheveux,
Qu'après lui, sur ses pas, dans ce défilé creux,
Un énorme lion, fléau des bœufs, s'élance.
L'homme tenait en main un tambour large, immense;
Il frappe l'instrument, qui soudain retentit,
Et d'un roulement sourd la caverne mugit.
Ce bruit, qui pour Cybèle est un pieux hommage,
Du monstre des forêts a glacé le courage.
Il regagne les monts, il fuit dans sa terreur
Ce prêtre, homme à moitié, qui, demeuré vainqueur,
Consacre sa tunique à la déesse Rhée,
Et de ses longs cheveux la dépouille dorée.

(Simonide.)

§ IX. OFFRANDES DES JARDINIERS.

A Pan.

(J. 42. — B. III, 186. — St. 430.)

Dans son petit verger puisque l'humble Alcimène
De sa récolte en fruits a lieu de s'applaudir,
Une figue, une pomme et l'eau de sa fontaine
Sont le tribut pieux qu'à Pan il vient offrir,
En prononçant ces mots : « Toi, qui de l'existence
Verses les biens sur moi, Pan, reçois de ma main

Ces présents qu'a produits ta roche ou mon jardin,
Et rends-les centuplés par ta munificence.

(Anonyme.)

§ X. OFFRANDES DES CHASSEURS.

1. *A Pan.*

(J. VI, 13. — B. I, 225. — St. 431.)

Les trois frères, dieu Pan, te consacrent l'hommage
De ces filets voués à trois sortes d'usage :
L'un servait à Pigrès pour prendre les oiseaux;
Des bois l'autre à Damis livrait l'hôte sauvage,
Et Clitor promenait le dernier sous les eaux.
En retour de leurs dons, ô Pan, de ces trois frères
Rends l'air, les bois et l'onde à jamais tributaires.

(Léonidas.)

2. *Au même.*

(J. 106. — B. II, 80. — St. 434.)

Dieu des bois, ce platane à l'agreste feuillage
Voit pendre en ton honneur la peau d'un loup cruel,
Vaincu par Téléson dans un combat mortel;
Et ce garrot, tiré d'un olivier sauvage,
Qui tournoyait lancé par son bras vigoureux.
Roi des collines, Pan, reçois ce faible hommage,
Et livre la montagne à ses exploits heureux.

(Zonas.)

§ XI. OFFRANDES DES MUSICIENS.

A Apollon.

(J. 54. — B. III, 86. — St. 436.)

La cigale d'airain, qu'au dieu de Lycorée
Un fils de la Locride, Eunome a consacrée,

Est d'un triomphe heureux l'éternel monument.
Il défiait Parthès au combat de la lyre :
Sous l'archet locrien tandis qu'elle soupire,
Une corde se brise et pousse un sifflement;
Mais avant qu'un faux ton fît boiter l'harmonie,
Une cigale au doux gazouillement
Vint se poser sur l'instrument,
Et du fil qui manquait suppléer l'harmonie.
Aux notes de nos airs le chantre ailé des bois
Assouplit les accents de son agreste voix.
Aussi, fils de Latone, Eunome te dédie
L'insecte chantant, dont tu vois
En airain sur son luth figurer l'effigie.

(Paul le Silentiaire.)

§ XII. OFFRANDES D'ARTISANS DIVERS.

Le Tachygraphe à Mercure.

(J. VI, 65. — B. III, 87. — St. 445.)

Ce plomb bien arrondi, qui pour marquer sa trace
Va d'une règle droite effleurant la surface;
Ce dur acier, qui fend et taille les roseaux;
La règle même, instruite à guider leur allure;
La pierre âpre au toucher, où s'affile à mesure
Leur bec à double pointe usé de longs travaux;
Une éponge, où jadis au sein des mers profondes
Se reposait Triton las de fendre les ondes,
Des fautes du copiste utile correcteur;
Ce casier qui recèle une noire liqueur,
Et tous les instruments qu'exige l'écriture,
Callimène aujourd'hui les consacre à Mercure.
Sa main tremble, et de l'âge accusant les rigueurs,
Elle aspire au repos après tant de labeurs.

(Paul le Silentiaire.)

§ XIII. OFFRANDES DES NAVIGATEURS ET DES NAUFRAGÉS.

Aux Dieux marins.

(J. VI, 164. — B. II, 311. — St. 439.)

Glaucus, Ino, Mélicerte, Nérée,
Dieux de la Samothrace et de l'onde azurée,
Et toi Neptune, roi de l'empire orageux,
Sauvé par vous d'un naufrage funeste,
Lucille en votre honneur a coupé ses cheveux,
Car de ses biens c'était l'unique reste.

(Lucien.)

§ XIV. OFFRANDES DES ENFANTS ET DES JEUNES GENS.

1. *Les Jouets de l'Enfance.*

(J. 309. — B. I, 228. — St. 440.)

Philoclès, ô Mercure, append en ton honneur
Les jouets qui charmaient son enfance naguère,
Des osselets longtemps aimés à la fureur;
Un sabot qui tournait sous l'agile lanière;
Une balle discrète, aux bonds silencieux,
Et sa crécelle en buis, aux sons mélodieux.

(Léonidas.)

2. *Les premiers cheveux.*

(J. 155. — B. II, 42. — St. 440.)

Ces cheveux ont quatre ans, ainsi que Crobylus,
Qui les a fait tomber en l'honneur de Phébus.
Le fils d'Hégésidice ajoute à cet hommage
Celui d'un coq aux instincts belliqueux,

Et d'un gâteau saupoudré de fromage.
Permets qu'il devienne homme, Apollon, et qu'un jour
De sa maison, ses biens il dispose à son tour.

(Théodoride.)

3. *La première barbe.*

(J. VI, 161. — B. II, 143. — St. 440.)

Revenu triomphant des guerres d'Hespérie,
Marcellus, près des monts qui bordent l'Ausonie,
Pour la première fois a coupé le duvet
Dont sa lèvre blonde est garnie.
C'est ainsi que docile aux vœux de sa patrie,
Il en sortit enfant, il y rentre homme fait.

(Crinagoras.)

§ XV. OFFRANDES DES BERGERS.

A Pan et aux Dryades.

(J. 176. — Paralip. 641, 30.)

J'offre aux nymphes, à Pan, le chien, la panetière,
Et l'épieu dont la dent se recourbe en arrière.
Mais quant au compagnon de mes rudes travaux,
Le chien vivant suivra son maître à la chaumière,
Où d'un pain sec il doit partager les morceaux.

(Macédonius.)

§ XVI. OFFRANDES DES GUERRIERS.

1. *A Phébus.*

(J. 9. — B. I, 191. — St. 442.)

Phébus, Promaque append à tes sacrés parvis
Près d'un arc recourbé ce carquois plein jadis.

Les traits, présent fatal d'une main ennemie,
Sont restés dans les cœurs qu'ils ont privés de vie.

(Mnasalque.)

2. *A Minerve.*

(J. VI, 46. — B. II, 8. — St. 442.)

Phérénice consacre à l'auguste Pallas
Sa trompette d'airain, dont la paix et la guerre
Réclamaient tour à tour le bruyant ministère,
Emprunt barbare, fait à de lointains climats.
Désormais il renonce au théâtre, aux combats.

(Antipater de Sidon.)

3. *Le Trophée d'Actium.*

(J. 236. — B. II, 220. — St. 444.)

Ces éperons d'airain dont la pointe guerrière
Aux navires flottants servait d'armes naguère,
Du combat d'Actium monument éternel,
Sont couverts d'un essaim d'abeilles bourdonnantes,
Qui vient y déposer le tribut de son miel.
César, grâce à ton règne, à tes lois bienfaisantes,
Ces instruments de guerre ont appris désormais
A prêter leur concours aux produits de la paix.

(Philippe.)

§ XVII. OFFRANDES DIVERSES.

1. *A Hécate.*

(J. 199. — B. II, 170.)

Digne Hécate, ma tête a, pour t'en faire hommage,
Déposé ce chapeau, symbole de voyage.
D'Antiphile toujours prompte à combler les vœux,

Dans ses courses tu fus son appui tutélaire.
Ce don, faible retour, n'en est pas moins pieux.
Passant, n'y porte point une main téméraire :
Le moindre sacrilége est encor dangereux.

(Antiphile.)

2. *A Esculape.*

(J. VI, 330. — B. I, 176.)

J'avais de l'art humain reconnu l'impuissance,
Et plaçant dans le ciel mon unique espérance,
D'Athènes j'ai quitté le séjour glorieux,
Esculape, et gagnant de ton bois la retraite,
En trois mois j'ai guéri d'un abcès dangereux,
Dont depuis plus d'un an je souffrais à la tête.

(Eschine.)

3. *Ex-voto chrétien.*

(J. I, 90.)

Saint Cyr, qui des mortels sais calmer la souffrance,
Et toi, saint Jean aussi, divins martyrs tous deux,
        Guéri par vous d'un mal affreux,
        Qui menaçait son existence,
Sophronius consacre aux sauveurs de ses yeux
Ce livre, faible don de sa reconnaissance.

(Sophronius.)

§ XVIII. PRIÈRES.

1. *A Diane.*

(J. 157. — B. II, 41. — St. 342.)

Toi qui gardes Gorgus, ses champs, son héritage,
Fais, Diane, aux voleurs sentir tes traits mortels,

Et garde ses amis de tout fâcheux dommage.
Alors, d'une chevrette, orgueil du pâturage,
Gorgus fera couler le sang sur tes autels,
Et les plus gras agneaux deviendront ton partage.

(Théodoride.)

2. *Anniversaire de Tibère.*

(J. VI, 235. — B. II, 164.)

De l'aurore au couchant délices de la terre,
Rejeton des héros dont Romulus fut père,
De nos libations baignant l'autel des dieux,
César, nous célébrons ta divine naissance.
Ah! puisses-tu, c'est là le plus cher de nos vœux,
En marchant sur les pas d'un aïeul glorieux,
Bien longtemps parmi nous prolonger ta présence!

(Thallus.)

§ XIX. CADEAUX.

1. *Le Casque.*

(J. 241. — B. II, 111. — St. 444.)

Casque brillant, j'ai ce double avantage,
Que mon aspect, cher à des yeux amis,
Jette l'effroi dans les cœurs ennemis.
De Pylémène autrefois l'apanage,
Je passe à toi, Pison : rien ne convenait mieux
Que les cheveux au casque et le casque aux cheveux.

(Antipater.)

2. *A une Dame.*

(J. 250. — B. II, 170.)

La Fortune me traite avec peu de faveur,
Noble dame, il est vrai, mais, à juger mon cœur,

Je puis de bien des gens défier l'opulence.
Agréez ce tissu délicat et soyeux,
Où brille de la pourpre une vive nuance;
Ces écheveaux rosés et ce nard onctueux,
Dont un cristal verdâtre emprisonne l'essence,
Destinée à baigner vos longs et noirs cheveux.
L'étoffe doit couvrir vos épaules charmantes;
La laine, signaler vos doigts industrieux,
Et le nard parfumer vos tresses ondoyantes.

(Antiphile.

3. *Le poëme d'Hécale.*

(J. IX, 545.—B. II, 144.—St. 95.)

Callimaque est l'auteur de ce poëme,
Dont le travail atteste ses efforts;
Car sa muse a bandé tous ses ressorts
Pour le polir avec un soin extrême.
Il y célèbre Hécale au toit hospitalier,
Thésée et Marathon, siége de sa victoire.
De son bras, Marcellus, puisses-tu déployer
La vigueur juvénile, et rappeler sa gloire!

(Crinagoras.)

NOTES

DU LIVRE PREMIER.

Ce premier livre répond au VIᵉ de l'*Anthologie palatine* et au VIᵉ de celle de Planude, qui comprennent les 'Αναθήματα, c'est-à-dire les offrandes ou dédicaces.

§ I, n° 1. Rien ne confirme l'assertion émise par Brunck, que cette épigramme ait été réellement gravée sur le Colosse de Rhodes. Ce n'est plutôt, comme l'observe Jacobs, qu'une de ces pièces appelées 'Επιδεικτικά, *Démonstratives*, destinées à mettre en relief le talent de l'auteur. Car il faut distinguer entre les inscriptions votives réelles et celles qui ne sont que simulées. — Vers 2. Δωρίδος : sur l'origine dorienne de Rhodes voyez Thucydide, VII, 57, et Strabon XIV, 2. — Ἀέλιε : Rhodes était consacrée au Soleil, qui selon une certaine tradition l'avait fait sortir des eaux — V. 3. Littéralement, *ayant endormi le flot d'Enyo*, ou *Bellone*, double métaphore empruntée à Eschyle, *Euménides*, v. 812, et *Thébaïde*, v. 114. — V. 5. Πελάγους : Rhodes eut longtemps la supériorité sur les mers, et son code maritime servait de règle aux autres nations. — V. 7. Ἡρακλῆος : au rapport d'Homère, *Iliade*, B, 653, Tlépolème, fils d'Hercule, avait fondé à Rhodes plusieurs villes.

N° 2. Au lieu de Μυροῦς, Myro, que porte le titre, c'est plutôt Μοιροῦς, Mœro, qu'il faudrait lire, comme au n° 119. — V. 4. *Ξόανα*, de ξέω, tailler, polir, a désigné d'abord les images en bois, les plus anciennes de toutes, et ensuite toute espèce de statues. — Comparez l'*Anthologie latine*, t. II, p. 470, n° 225.

§ II, vers 5. Φιλοῤῥώθονα, littéralement, *ami des naseaux*, mais la racine φίλος n'exprime souvent qu'un rapport d'appropriation ou de convenance, et les chevaux auraient droit de réclamer contre la traduction de Grotius, *grata lupata naribus*.

— V. 3. Au lieu de συΐνην, leçon fautive, j'ai adopté la correction de Brunck, οἰσυΐνην, d'osier, suggérée par Brodeau. — Πόσειδον : c'est à Neptune qu'étaient consacrés les jeux Isthmiques, institués selon d'autres en l'honneur de Palémon. On lui attribuait en outre la création du cheval, et à ce titre on réclame de lui un nouveau succès dans une solennité plus imposante encore, εἰς μεγάλην Ὀλυμπιάδα, quoique rentrant plutôt dans les attributions de Jupiter.

§ III, nº 1, vers 1. Ἀκταίης νησῖδος, avec le crément ι long par licence, au lieu de νησῖδος, île voisine du rivage, ou peut-être, selon Jacobs, l'île de Nésis, sur les côtes de Campanie, dont parle Stace, *Sylves*, III, 1, v. 148. — Ἁλιξάντοισι, *a mari detritis*, et non ἀλεξ., *ventos arcentibus*, que donne Lubin d'après Brodeau. — V. 2. Τερπόμενε, correction indiquée par la leçon fautive du Vatican, μεναι, et préférable au nominatif μενος de Planude. — V. 4. Κάραβον, crabe selon Planche, et langouste selon Schneider. — V. 8. Ὑλακτούσης νηδύος rappelle le *latrantem stomachum* d'Horace.

Nº 2, vers 1. Ἐμβρύοικον, qui habite les profondeurs, ou, selon Jacobs, cette espèce de mousse courte, τὸ βρύον, qui s'attache aux rochers. — V. 3. Littéralement : *le plomb voûté par les filets*, c'est-à-dire, comme l'explique Schneider, au-dessus duquel les filets forment voûte. — V. 6. Πυρητόκον au lieu de πυριτ. dont l'antépénultième est brève. Jacobs a marqué d'un astérisque cette forme suspecte, quoique adoptée par Brunck; celle que substitue Reiske, πυροστόκον, est encore plus insolite.

§ IV, nº 1, vers 1. Κισσοχόμαν, préférable au datif μᾳ donné par Planude, car nous voyons plus bas le lierre, κισσόν, figurer dans le costume du satyre. — V. 3. Δορήν, peau de faon ou de panthère, portée par les bacchants. — Ὀπώρην, proprement, la partie de l'année comprise entre le lever de la canicule et celui du bouvier, ce qui constituait une des sept divisions de l'année agricole chez les Grecs. C'était l'époque de la maturité du raisin, prise souvent pour le raisin même.

Nº 2, vers 1. Πίθον : il ne faut pas confondre les tonneaux des anciens avec nos futailles en bois : c'étaient de vastes jarres en terre cuite, à commencer par celui de Diogène[1], qui toutefois, si l'on en croit Aristophane, *Chevaliers*, v. 791, n'avait pas été le premier à mettre en usage ce genre de logement. — Le titre de Scholastique, donné à l'auteur de ce distique pour le distinguer d'Eratosthène le Philosophe, désignait chez les Byzantins un homme qui consacrait ses loisirs, σχολή, au commerce des Muses.

---

[1] Voyez-en la représentation d'après un monument de la villa Albani, dans Winckelmann et dans la *Grèce pittoresque*, pl. 62. Bayle

§ V, vers 5. Δύνασαι γάρ, formule usitée dans les prières; *injice, namque potes*, dit Palinure à Énée, VI, 366.

§ VI, vers 4. Ἀμβλύ, *obtusam*, émoussée, et non *curvatam*, recourbée, de Lubin.

§ VII, n° 1, vers 1 et 2. Properce, II, 5, 1 : *Non ita complebant Ephyreæ Laïdis ædes, Ad cujus jacuit Græcia tota fores*, « moins nombreuse se pressait la foule au logis de la Corinthienne Laïs, qui vit la Grèce entière couchée à sa porte. » — V. 3 et 4. C'est ce second distique qu'a paraphrasé Ausone dans son épigramme 55, *Laïs anus Veneri speculum dico*, etc., si connue par l'imitation de Voltaire : « Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle. Il redouble trop mes ennuis. Je ne saurais me voir dans ce miroir fidèle, Ni telle que j'étais, ni telle que je suis. » Longepierre avait dit avant lui : « Ni telle que je suis, ni telle que je fus. » — Comparez Baïf, *Passetems*, l. II, p. 54 et Lebrun, l. VI, od. 10.

N° 2. Il s'agirait, selon Jacobs, des offrandes adressées à Vénus par les *quatre filles* d'Aristote. Cette assertion pourrait bien être entachée d'une double erreur. Quatre de ces jeunes filles sont désignées par les noms de *Bitinne*, *Philænis*, *Héraclée* et *Anticlée;* il y en a en outre une cinquième qui devait s'appeler *Aristotélis* d'après son père. De plus, dans cette épigramme et dans celle d'Antipater qui précède, et dont elle est l'imitation, elles sont désignées sous le titre de compagnes du même âge, ἅλικες, qui semble plutôt exclure qu'impliquer

---

a traité cette question à fond dans son article sur Diogène. C'est à quoi n'a pas songé Voltaire, lorsque dans une de ses lettres à d'Alembert il parle de quatre ou cinq *douves pourries* du tonneau de Diogène qu'aurait trouvées J. J. Rousseau. Il en est de même du *dolium* des Latins, qui appelaient *opus doliare* toute espèce de poterie, même des tuiles. Il paraît cependant, d'après Pline, XV, 21, que les peuplades voisines des Alpes employaient des barils analogues aux nôtres, et ailleurs, XVI, 10, il signale les inconvénients du bois d'if pour la fabrication des vases à transporter le vin, *vasa viatoria*.

l'idée de sœurs. — V. 1. Πολυπλ. : je lis ce mot avec la terminaison του du génitif, autrement κεκρ. aurait deux épithètes, et χαίτας pas une. — V. 2. Κεκρύφαλον : on rend ordinairement ce mot par *réseau*, mais à tort, car le réseau est un tissu à mailles, qui laisse voir les cheveux, tandis que le κεκρ. doit les cacher, comme l'indique l'étymologie κέκρυφα de κρύπτω, *abscondo*. L'épigramme de Planude βάσκανος ἡ γραφὶς ἐσσι, etc. (XVI, 78), ne laisse aucun doute à cet égard. — V. 6. Ἀραχναίης rappelle les ἀραχνώδεις χιτῶνες d'Eustathe, *Amours d'Ismène*, l. II, p. 246. Dans *Roland le Furieux*, ch. VIII, st. 33, il est question des draps de Roger, *che parean di man d'Aracne usciti*, « On les eût crus sortis de la main d'Arachné. » — V. 10. Naucratis, ville de la basse Égypte, fut longtemps le seul lieu de la contrée ouvert aux commerçants grecs, comme Canton en Chine l'était aux Européens. Selon Hérodote, II, 79, cette ville était fameuse par ses courtisanes, classe à laquelle appartenaient probablement nos cinq donatrices[1].

§ VIII, vers 2. Γάλλος, prêtre de Cybèle, ainsi nommé du fleuve Gallus, qui arrosait la ville de Pessinonte en Phrygie, berceau du culte de la déesse (Ovide, *Fast.* IV, 361). Ce mot n'a qu'une ressemblance fortuite avec le latin *Gallus*, *Gaulois*, quoique saint Jérôme dans ses Commentaires sur Osée, chap. IV, les ait confondus ensemble. Autant en a fait Reiske, qui, dans sa notice sur l'ancien Simonide, lui refuse cette pièce, pour l'attribuer à son neveu, qu'il suppose postérieur à la CXXVe olympiade, époque de l'invasion de la Grèce par les Gaulois. Pour la même raison Jacobs croit devoir descendre jusqu'à un troisième Simonide, qui avait écrit l'histoire d'Antiochus le Grand. Comme le culte de Cybèle paraît remonter, surtout en Asie, à une fort haute antiquité, rien n'empêche que cette aventure, réelle ou supposée, n'ait été racontée par l'ancien Simonide, qui a eu depuis plusieurs imitateurs. — V. 5. Πεπταμένη, *ouverte;* l'instrument avait la forme de nos tambours de basque. — V. 7. Brunck d'après Reiske remplace βρόμον, *frémissement*, par νόμον, *air*, *modulation*. — V. 9. Ἡμιγύναικα : les prêtres de Cybèle se mutilaient à l'exemple d'Atys, favori de la déesse et fondateur de leur culte. Voyez les n^os^ 218, 219 et 220.

---

[1] Voyez l'article *Naucratis* dans Bayle. Peu importe, d'ailleurs, qu'elles s'adressent à Vénus Uranie dans Antipater, et à Vénus Nuptiale, γαμοστόλε, dans Archias. Les Grecs donnaient par décence le nom de γάμος, noce, à des liaisons souvent très-passagères, et nous voyons, nº 290, une courtisane déclarée faire à Vénus Uranie l'offrande de son éventail.

§ IX, vers 2. Littéralement : *ayant goûté un été fécond en fruits*. Jacobs observe que le verbe γεύεσθαι indique un participation légère à certains avantages, mais ce n'est pas toujours le cas. Ainsi, en parlant du môle de Dicæarchie, l. VII, n° 379, Antiphile emploie l'expression emphatique μέσσου γευόμενος πελάγους, *s'abreuvant de la pleine mer*. — V. 3 et 4. Au lieu de κομίζων εἶπε· Planude κομίζω, ὅτι σύ μοι.... *affero*, *quod tu miki*..., leçon très-plausible. V. 5. Ὑμετέρης, *vestræ*, pour τεῆς, *tuæ*, sorte d'énallage assez rare dans les langues anciennes, mais qui réveille comme chez nous une idée de respect et de déférence. — V. 6. Δὸς πλέον.... On trouve dans l'*Anthologie* plus d'une application du précepte *donner peu pour recevoir beaucoup*, qui est la morale avouée des enfants et des peuples primitifs.

§ X, n° 1, vers 3. Ὧν, sous-entendu εἷς, l'un desquels. La substitution de Brunck, ὃς μὲν ἀπὸ πτ., est démentie par la parodie de Lucien, n° 17, ὧν ἀπὸ μὲν πυγ. — Cette pièce de Léonidas a fourni à huit auteurs différents la matière de quinze épigrammes. C'est une joute littéraire qui devient fastidieuse à la longue, quoique propre à faire ressortir la richesse et l'admirable flexibilité de la langue grecque. — Baïf a traité le même sujet sous d'autres noms, *Passetemps*, l. III.

N° 2, v. 3. Καλαύροπα : ce mot, ainsi que λαγωβόλον, désigne une arme de trait plutôt qu'une houlette de berger. C'était un bâton courbé et renflé à l'extrémité, dont on se servait à la chasse du lièvre, et qui porte en vieux français le nom de *garrot*. Il est encore employé au même usage chez les Arabes[1], et les gardiens de haras dans les steppes de la Russie ont un instrument de ce genre pour assommer les loups. — V. 5. Βουνῖτα, habitant des collines, βουνός, sans aucun rapport avec βουνόμος ou βουκόλος, comme l'a cru Suidas. — V. 6. Εὐάγρει : cet adjectif n'existe pas, il faudrait εὐάγρῳ, heureux à la chasse, ou l'infinitif εὐαγρεῖν, pour bien chasser, ce qui n'exige pas le remplacement de πέτασσον par ἐπίνευσον introduit par Reiske.

---

[1] Une gravure de l'*Illustration*, du 21 juin 1851, nous représente une chasse au matraque (bâton et non lièvre) chez les Arabes. Dans le *Musée Pio Clementino* de Visconti, t. I, pl. 52, on voit un centaure qui vient de prendre ainsi un lièvre. Dans un *Mémoire* de l'Académie des inscriptions, t. VII, p. 54, il est question d'une pierre antique qui représente un sujet analogue.

§ XI. Il s'agit d'une vieille histoire racontée par Strabon d'après Timée, VI, 1 ; par Conon, narration V, et par saint Clément d'Alexandrie, *Protrep.* p. 2. Alciat en a fait le sujet de son 184e *Emblème*. — V. 1. Λυκωρέϊ, surnom d'Apollon, à cause de Lycorée, bourg voisin de Delphes, qui en avait primitivement occupé la position. — V. 3. Πάρθης, autrement Πάρθυς et Πάρθις, mais Strabon l'appelle Ariston. — V. 4. Χέλυς, proprement la lyre inventée par Mercure, différente de la cithare d'Apollon, et encore plus du luth moderne, comme l'observe Mme Dacier. Mais cette confusion, dont les Grecs eux-mêmes ont souvent donné l'exemple, est tolérable dans des vers français (voy. Oléarius, sur Philostrate, *Images*, l. I, p. 779, note 24). Ajoutons que le verbe ἔκρεξε est pris ici dans le sens neutre, contre l'usage ordinaire. — V. 11 et 12. Τέῳ τέττιγι : l'empereur Julien, *Épître* 42, semble croire qu'Apollon lui-même s'était changé en cigale par complaisance pour Eunomus. Strabon fait mention de la statue de ce dernier, représenté avec une cigale sur sa lyre. — Comparez le nº IX, 584, sur le même sujet.

§ XII. Anonyme dans Planude. — Vers 3. Χάλυβα, proprement *acier*, signifie ici un canif, et non une encoche à recevoir les roseaux ou plumes, *crenam capientem calamos*. — V. 5. Ὀκριόεντα, *asperam ;* c'est la pierre ponce. — V. 7 et 8. On effaçait les fautes avec une éponge imbibée d'eau ; de là la plaisanterie d'Auguste en parlant de son Ajax, *in spongiam incubuit*, « l'éponge en a fait justice. » Ce procédé n'est praticable qu'avec le papyrus ou le parchemin. — Il y a sur le même sujet six autres pièces qui ont été commentées par Martorelli dans son traité spécial *de Theca calamaria*.

§ XIII, vers 1. Au lieu de Ἰνοῖ καὶ... Brunck écrit Ἰνώῳ, ce qui reproduit en entier le vers de Parthénius cité par Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XIII, 25, comme ayant servi de modèle à celui de Virgile, *Glauco et Panopeæ et Inoo Melicertæ ;* mais Macrobe, *Saturn.* V, 17, a suivi l'autre leçon. — V. 2. Σαμ.

θεοῖς. Selon Orphée, *Hymn.* 37, et Suidas, au mot Σαμοθράκη, les dieux de la Samothrace préservaient les hommes du péril et surtout les navigateurs. — V. 3 et 4. Sur cet usage des naufragés de se raser la tête voyez Lucien, *de Mercede conductis*, § 1, et Juvénal, *sat.* XII, 81, *Gaudent ibi vertice raso*, etc.

§ XIV, nº 1, vers 1. Εὔφημον, *silencieuse*, selon Brunck, à cause de sa mollesse qui amortit le choc. Wittenbach corrige εὔσημον, *bien enjolivée*, dans le genre de celle qu'Apollonius, *Argon.*, III, 35, fait promettre à l'Amour par Vénus, sa mère. Les balles des enfants étaient effectivement de plusieurs couleurs, ποικίλοι, comme on le voit dans Dion Chrysostome, *Orat.* VIII, p. 181. — V. 3. Ἀστραγάλας θ' αἷς, Planude et Brunck, λους θ' οἷς, mais la première forme est également en usage.

Nº 2, vers 1. Ἅλικες κόμαι, *æquævæ comæ* : ce sont les premiers cheveux, puisqu'ils sont du même âge que l'individu. Il en est de même de ἥλικα χαίτην, dans Callimaque, *Hymne à Délos*, v. 297, et dans les *Dionysiaques* de Nonnus, XIII, 93. Sur cette sorte d'offrande voyez Plutarque, *Vie de Thésée*, § 5, et les autres autorités que cite Brodeau. — V. 2. Κῶρος, *puellus*, substitution indispensable à κῶμος, *lascivia*, du texte, dont Brunck a fait le nom propre Comus, en prenant Κρώβυλος dans l'acception vulgaire de *toupet*. Mais la phrase θείης τὸν Κρώβυλον ἐς τέλος ἄνδρα, « fais de Crobyle un homme, » prouve bien évidemment que c'est le nom de l'enfant ; aussi Grotius l'a-t-il traduit par Crobylus. Jacobs cite plusieurs individus appelés ainsi, auxquels nous pourrons ajouter le féminin Κρωβύλη, nom d'une courtisane dans Lucien, *Dial.* VII. — V. 6. Ἔχειν : Schneider propose ἔχων, en sorte que ce soit le dieu lui-même qui veille sur les propriétés de l'enfant, vœu analogue à celui du nº 280, τὸ δὲ παιδός, etc., « étendant ta main sur la jeune Timarète. »

Nº 3. Il s'agit de Marcellus, qui avait accompagné son oncle Auguste en Espagne, dans l'expédition contre les Cantabres, et qui mourut peu de temps après son retour. — V. 2. Τέλσα, pluriel de τέλσον, et variante de τέρμα, *borne*. Jacobs a préféré la première leçon, qu'on lit ailleurs dans la même épigramme, répétée une seconde fois, comme moins commune que l'autre.

§ XV. Cette pièce ne se trouve ni dans Planude ni dans Brunck ; aussi Jacobs lui a donné place dans les Paralipomènes de sa grande *Anthologie*. Elle a été traduite par Chardon La

Rochette, *Mélanges de critique et de philologie*, t. I, p. 103.— V. 1. Ἀγκυλόδοντα, à la dent recourbée. Suidas, qui cite ce vers au mot σίγυνον, porte ἀγκυλόεντα, épieu recourbé. — V. 3 et 4. Κύνα δὲ ζώοντα : le chien vivant ne figurait qu'en effigie, comme les bœufs dans l'offrande du nº 40. Suidas, qui cite ce distique au mot ἀχόλους, écrit κύνα δ' ὡς ζῶντα, et ταῦλιον au lieu de τωύβλιον.

§ XVI, nº 1, vers 3. Πτερόεντας, et non τα, de Planude.— V. 4. Brunck remplace δυσμενέων par δυσμενέες, ce qui complète le sens un peu vague de ἄνδρες.

Nº 2, vers 2. Κλαγγὰν βάρβαρον, *son barbare*. Dans une dédicace du même genre, nº 151, Tymnès appelle la trompette τυρσηνὸν μελέδαμα, exercice tyrrhénien, parce qu'on en attribuait l'invention à un Toscan, soit Tyrrhénus, soit Piséus. — V. 4. Θυμέλας, partie du théâtre où se plaçaient les musiciens, ce que nous appelons improprement *orchestre*, nom de l'emplacement réservé chez les anciens aux évolutions du chœur. Comme ce mot signifie quelquefois *autel*, Lubin l'a rendu par *sacrificia*.

Nº 3, vers 1. Τεύχεα, *armes*, correction de Stanley au lieu de τείχεα, *murs*, ce qui fait que Lubin a traduit *latera templorum*. — V. 2. Au lieu de κείμεθα, il serait mieux de lire avec Brunck le participe κείμενα, ce qui dispense d'aller reprendre ἔμβολα pour en faire le sujet de σιμβλεύει, « renferment en guise de ruche[1]. » Properce, II, 1, 34, nous apprend que ces éperons de navire avaient figuré à Rome dans la cérémonie du triomphe, *Actiaque in sacra currere rostra via*, et Servius ajoute qu'ils avaient été fondus pour former les colonnes d'airain dont parle Virgile, *Géorg.*, III, 28, *Navali surgentes ære columnas*. Ce n'est point ce trophée, entièrement en métal, qui, à l'époque de Strabon, était déjà devenu la proie des flammes, mais un autre dressé à Actium même, et beaucoup plus combustible, puisque, selon Strabon, VII, 7, et Dion Cassius, I, 1, il se composait de navires de différentes dimensions. Le fait mentionné dans l'épigramme a donc fort bien pu se passer à Rome sous l'un des successeurs d'Auguste, et du temps de Philippe, à qui Jacobs la refuse, comme étant postérieur d'au moins un siècle à Strabon. Il est clair que ce trait de flatterie s'adresse à un prince vivant, peut-être comme une protestation contre le mauvais présage que, selon Pline, XI, 17, on aurait pu tirer de la présence d'abeilles.

---

[1] Dans Schneider, à l'article σιμβλεύω, on lit *Es wird Honig damit gesammlet*, « il y a là du miel *amassé*, » traduction incorrecte qui semble faire de ἔμβολα un adjectif.

§ XVII, nº 1, vers 1. Ἐινοδίη, surnom d'Hécate, protectrice des routes où son image était placée. — V. 2. Πῖλον, *chapeau de voyage*, dont on peut voir la forme dans la *Grèce pittoresque*, pl. XCIII. — Ὀδοιπ. συμϐ. Reiske traduit *indicium pristini muneris. Nam cursor erat.* Il suppose donc un Antiphile, coureur ou courier de profession, à qui on aurait, par erreur, attribué cette pièce, qui serait plutôt de Simonide. Mais le poëte Antiphile a fort bien pu la composer pour lui-même, après de longs voyages.

Nº 2. Si l'on en croit l'argument, cette pièce serait du célèbre rival de Démosthène. En tout cas, elle a dû figurer sur l'un de ces tableaux que la reconnaissance des malades consacrait à Esculape dans le bois d'Épidaure, et où, après l'indication du mal, se trouvait ordinairement celle du remède (Strabon, VIII, 8). C'était un hôpital vraiment privilégié, car il n'y mourait personne, grâce sans doute à la précaution qu'on avait d'évincer tous ceux dont l'état paraissait désespéré (Pausanias, II, 26, 1; Anacharsis, chap. XXIII).

Nº 3. Tiré du Iᵉʳ livre de l'*Anth. palatine*, qui comprend les pièces chrétiennes généralement omises par Planude et par Brunck, et dont quelques-unes seulement figurent aux Paralipomènes de la *Grande Anthologie*. — V. 4. βίϐλον. Sans doute le panégyrique des deux saints, composé par Sophronius, patriarche de Jérusalem, qui leur attribuait la guérison d'une ophthalmie.

§ XVIII. Les pièces qui, dans Planude, portent le titre de Ἐυχῶν, *Prières*, ne se rattachent que par l'intention aux inscriptions votives, car ce sont de simples promesses que n'accompagne aucune offrande matérielle.

Nº 1, vers 2. Σάου, Plan. σάω : Diane était quelquefois honorée sous le titre de σώτειρα, préservatrice. — V. 4. Ὡραίους ἄρνας, *agneaux à point.* Lubin traduit *masculos*, comme s'il avait lu ἄῤῥενας.

Nº 2, vers 5. Littéralement : *posant le pied sur les traces*, βήμασιν, de votre aïeul, et non pas comme l'entend Boivin, *Acad. insc.*, t. II, p. 291 : « affermissant vos pas sur le trône de votre aïeul. » Tibère, fils d'Auguste par adoption, se trouvait ainsi petit-fils de César.

§ XIX. Les offrandes dont il a été question jusqu'ici avaient un caractère religieux. Nous avons consacré un chapitre spécial à celles qui rentrent dans la classe des cadeaux entre particuliers.

N° 1. Faisant double emploi dans les deux Anthologies. — V. 3. Πυλαιμένεος, nom commun aux rois de la Paphlagonie, dont le plus ancien est cité par Homère dans son *Catalogue*, v. 851[1]. — Πείσωνι, Calpurnius Pison, gouverneur de la Macédoine, à qui Antipater de Thessalonique a adressé plusieurs pièces[2].

N° 2, vers 1 et 2. Ces deux vers, incorrects dans le texte et dans Suidas, ont été restitués par Reiske. — V. 3. Μνιαροῖο, mou comme la mousse, μνοῦς. — Βαθύῤ., de βαθύς, *épais*, et ῥήν, *brebis*, et, par extension, toison, laine. — V. 4. Εὐανθεῖ : les Grecs appliquaient le nom de ἄνθος, *fleur*, à la couleur de pourpre. Au lieu de εἰδόμενον, *semblable à*, je lis, avec Reiske, εἰϐόμενον pour λειϐ., *humecté*, *teint*. — V. 5. Εἴρια, laine filée propre à la broderie, en anglais, *worsted*. — V. 6. Νάρδον, plante d'Assyrie, dont on tirait une huile cosmétique. C'est dans des vases de verre qu'on renfermait les essences et les drogues médicales liquides, comme l'attestent ceux qu'on a trouvés dans l'officine d'un pharmacien à Pompeï[3]. — V. 7

---

[1] Homère, après l'avoir tué au livre E, 576, le ressuscite au livre N, 558.

[2] C'est ce qui prouve qu'elle est bien de ce dernier, et non de l'autre Antipater, malgré le silence du titre à cet égard. Aussi Boivin, qui a traduit plusieurs de ces pièces, *Ac. ins.*, t. III, p. 356, l'appelle-t-il l'homme de lettres de Pison. C'est, du reste, à ce dernier qu'Horace doit avoir adressé son *Art poétique*, malgré l'étrange thèse soutenue par de Bosch, qui ne voit dans cette composition qu'un simple persiflage contre les mauvais poëtes.

[3] Ces vases, qui avaient été primitivement en cuir, s'appelaient λήκυθοι. Il faut ranger dans ce nombre les prétendues fioles lacrymatoires trouvées dans les tombeaux et multipliées par la contrefaçon. Elles contenaient des parfums et non les larmes des pleureuses à gages, supposition absurde que leur forme seule suffirait pour démentir.

et 8. Ἔργα δ' ἐλέγχῃ χεῖρας, litt. : *afin que les ouvrages convainquent vos mains*, c'est-à-dire prouvent tout ce qu'elles sont capables de faire.

N° 3, vers 1. Τορευτόν, *fait au tour*, c'est-à-dire travaillé avec beaucoup de soin. — V. 2. Πάντας ἔσεισε κάλως, ou κάλους, littéralement : *a secoué*, *mis en jeu toutes les cordes*, locution proverbiale empruntée à la navigation, et qu'on trouve dans les *Chcvaliers* d'Aristophane, v. 756[1]. (Voy. la *Collection genérale des adages* d'Erasme et autres, p. 556.) — V. 3. Ἑκάλης, vieille femme qui avait hébergé Thésée, comme nous l'apprend Plutarque dans sa vie, § 14. — Φιλοξείνοιο. Suidas, au mot ἐπαύλια, cite quelques vers qui paraissent avoir appartenu à ce poëme, dans lesquels Thésée lui-même rend hommage aux vertus hospitalières de cette femme, son ancienne nourrice, qui venait de mourir. — V. 4. Allusion au taureau de Marathon : au lieu de οὕς Planude écrit τούς. — V. 5. Νεαρὸν σθένος, *vigueur juvénile :* Thésée était fort jeune au moment de cet exploit, et on sait que Marcellus, à qui s'adressent les vers et le cadeau de Marcellus, est mort à la fleur de l'âge.

---

[1] Boileau a dit dans le même sens : « De son esprit bander tous les ressorts. » Au reste, nous retrouvons ici la confirmation du jugement porté par Ovide sur notre poëte (*Amours*, I, 15, 13) : *Battiade semper toto cantabitur orbe ; Quamvis ingenio non valet, arte valet.* « Ton nom, fils de Battus, vivra dans tous les âges : L'art supplée au génie et brille en tes ouvrages. »

LIVRE SECOND.

ÉPIGRAMMES SÉPULCRALES.

§ I. ÉPITAPHES DES GENS DE BIEN.

1. *La Fin du Juste.*

(J. VII, 451. — B. I, 472. — St. 193.)

C'est d'un sommeil sacré que dort sous cette pierre
Saon, fils de Dicon, d'Acanthe citoyen.
Parler de mort, c'est une erreur grossière,
Lorsqu'il s'agit des gens de bien.

(Callimaque.)

2. *Les souvenirs d'outre-tombe.*

(J. 346. — B. III, 287. — St. 194.)

D'un vif attachement, vertueux Sabinus,
Cette pierre modeste est à jamais le gage.
Mes regrets survivront à l'ami qui n'est plus.
Mais toi, si tu le peux, garde qu'au noir rivage
Le Léthé dans ton cœur n'efface mon image.

(Anonyme.)

§ II. PÊCHEURS ET CHASSEURS.

1. *Le Pêcheur foudroyé.*

(J. 637. — B. II, 33. — St. 80.)

Pyrrhus qui, ramant seul sur sa barque légère,
Avec un hameçon suspendu par un crin

Amorçait la sardine ou quelque autre fretin,
Loin des côtes tomba, frappé par le tonnerre.
Mais sa nef, qui du bord prit sans lui le chemin,
De soufre encor fumante en porta la nouvelle,
Et le navire Argo n'eût pas parlé mieux qu'elle.

(Antipater.)

2. *Le jeune Chasseur.*

(J. VII, 338. — B. III, 292. — St. 242.)

Cippe funèbre en marbre élevé sur tes os,
J'annonce, ô Périclès, ton amour pour la chasse.
Chevaux et chiens, filets, fourches et javelots,
Fils d'Archias, tout garde autour de toi sa place.
Mais en pierre est, hélas ! tout ce vain appareil,
Près de qui le gibier s'ébat avec audace.
Toi, tu dors à vingt ans de l'éternel sommeil.

(Anonyme.)

§ III. GUERRIERS ET GENS DE CŒUR.

1. *La mort du brave.*

(J. 160. — B. I, 118. — St. 197.)

Timocrite qui dort au sein de cette tombe,
Dans les combats jadis signala sa valeur.
Sous l'atteinte de Mars le brave seul succombe :
Le lâche échappe à sa fureur.

(Anacréon.)

2. *Les Athéniens morts devant Potidée.*

(J. t. III, p. 972.)

Pour couvrir leur pays d'une immortelle gloire,
Ils ont sur l'ennemi fait peser leur valeur,

Et d'illustres aïeux portant en eux l'ardeur,
Par leurs exploits guerriers décidé la victoire.
Leurs âmes sont au ciel, et la terre à leurs corps
Auprès de Potidée a donné cet asile.
Tous ceux qu'ils combattaient sont tombés chez les morts,
Ou n'ont dû leur salut qu'aux remparts de la ville.
Ces fiers Athéniens frappés au premier rang
Laissent de vifs regrets au peuple d'Érechthée;
Mais la gloire conquise au prix de tout leur sang
Sur leurs concitoyens brillera reflétée.

(Anonyme.)

§ IV. PERSONNAGES NON REMARQUABLES.

1. *Le tombeau de famille.*

(J. VII, 228. — B. III, 285. — St. 206.)

Androtion pour lui, sa femme et ses enfants,
A construit ce tombeau, maintenant encor vide.
Fasse le ciel qu'il reste ainsi longtemps,
Et qu'à l'instant fatal l'ordre des ans préside
A l'appel de ses habitants!

(Anonyme.)

2. *L'Épitaphe énigmatique.*

(J. 422. — B. I, 242. — St. 208.)

Un osselet gravé pare ta sépulture,
Pisistrate, et cet as qu'il présente à nos yeux,
C'est le coup de Chios. Qu'en devons-nous conclure?
Qu'un natif de Chios repose dans ces lieux?
Naturelle est la conjecture.
Ou peut-être un joueur, et non des plus heureux?
Ou bien erré-je encore? Est-ce la liqueur pure,

Le nectar de Chios qui t'a perdu?... Je crois
Avoir rencontré cette fois.

(Léonidas.)

3. *Le Proxénète.*

(J. VII, 403. — B. II, 274. — St. 211.)

D'un âge tendre encore habile corrupteur,
Ci-gît Psyllus, chez qui les jeunes gens naguères
Recrutaient leurs banquets de beautés mercenaires,
Source impure d'un gain qui répugne à l'honneur.
Passant, à son tombeau ne jette point de pierre,
Et n'excite personne à cet acte odieux.
Ce monument, d'un mort a reçu la poussière.
Épargne en lui, non pas l'homme au trafic honteux;
Mais d'un amour banal s'il fomenta l'ivresse,
D'une flamme adultère il sauva la jeunesse.

(Marcus Argentarius.)

4. *La famille empoisonnée par des champignons.*

(J. XVII, 27. — B. II, 57. — St. 514.)

Soleil, toi qui des cieux fends la voûte éternelle,
Ton œil a-t-il jamais vu scène aussi cruelle?
Une mère, deux fils, une vierge leur sœur,
Ont ensemble péri dans un jour plein d'horreur.

(Euripide.)

§ V. PERSONNAGES ANCIENS.

1. *Sardanapale.*

(J. XVI, 27. — B. I, 185. — St. 217.)

Toi qui n'es, tu le sais, qu'un mortel éphémère,
Suis tes instincts, passant, jouis, fais bonne chère.

Après l'heure suprême adieu tous les plaisirs !
Moi qui régnai jadis sur la grande Ninive,
Je ne suis maintenant qu'une cendre chétive.
Ce que j'ai bu, mangé, soumis à mes désirs,
En goûtant de l'amour la séduisante ivresse,
Ce sont là les seuls biens que le tombeau me laisse.
Le reste, éclat, trésors, tout a fui loin de moi.
Que ce sage conseil serve aux humains de loi.

(Anonyme.)

2. *Timon.*

(J. VII, 315. — B. II, 61. — St. 218.)

Fais partout sur mes os, terre aride et poudreuse,
Croître l'épais buisson et la terre épineuse,
En sorte qu'au printemps pas même un seul oiseau
N'ose d'un pied léger percher sur mon tombeau.
Je prétends y dormir tranquille et solitaire.
Car je suis misanthrope, et Timon que jadis
Aucun être vivant n'aima dans son pays,
Est, même chez Pluton, un mort atrabilaire.

(Zénodote ou Rhianus.)

§ VI. MUSICIENS ET MIMES.

1. *Le satyre Marsyas.*

(J. 696. — B. II, 97. — St. 220.)

A ce pin verdoyant, infortuné satyre,
Pend ton corps monstrueux battu par l'aquilon.
Fils de Célènes, quoi ! ton coupable délire
Osa sur ces hauteurs défier Apollon !
Ta flûte ne doit plus de sa douce harmonie
Charmer sur les coteaux les nymphes de Phrygie.

(Archias.)

2. *Le Bouffon.*

(J. VII, 556. — B. III, 6. — St. 220.)

Pluton qui ne rit guère, a ri de toi, Tityre,
Et t'a créé soudain mime du sombre empire.

(Théodore.)

§ VII. ENFANTS.

La Compensation.

(J. 308. — B. II, 313. — St. 221.)

A cinq ans, étranger aux soucis, aux alarmes,
Pour moi le tombeau s'est ouvert.
Passant, à mon trépas ne donne point de larmes;
J'ai peu vécu, j'ai peu souffert.

(Lucien.)

§ VIII. VIEILLARDS.

Le vieux Garçon.

(J. 309. — B. III, 286. — St. 222.)

Je suis Denys de Tarse, âgé de soixante ans.
J'ai vécu célibataire,
Et plût au ciel que mon père
Eût fait de même en son temps!

(Anonyme.)

§ IX. FEMMES.

1. *La femme morte en couche.*

(J. 163. — B. I, 239. — St. 223.)

Femme, apprends-nous ton nom et ta famille,

Toi qui gis sous un cippe en marbre de Paros.
— Je suis Prexo, de Callitélès fille.
— En quels climats est-tu née? — A Samos.
— Quel vivant a rendu les honneurs à ta cendre?
— Théocrite, l'époux choisi par mes parents.
— Mais au tombeau quel mal t'a fait descendre?
— Une couche. — Et quel est ton âge? — Vingt-deux ans.
— Ne reste-t-il nul fruit de ce court hyménée?
— Un fils, Callitélès dans sa troisième année.
— Qu'il vive, et que le sort lui donne de longs jours.
— Des tiens aussi, passant, qu'il bénisse le cours.

(Léonidas.)

2. *La Courtisane.*

(J. VII, 217. — B. I, 170. — St. 232.)

C'est Archéanassa que couvre cette pierre.
Colophon la vit naître, et, vouée à l'amour,
Sur ses rides encor le dieu tenait sa cour.
Galants, qui les premiers naguère
De ses jeunes appas avez cueilli la fleur,
Quel feu brûlant a dû consumer votre cœur!

(Asclépiade.)

3. *L'Épitaphe symbolique.*

(J. 423. — B. II, 31. — St. 227.)

De ma loquacité, de mon babil sans fin,
Cette pie, ô passant, est l'image fidèle;
Ce verre annonce à tous mon faible pour le vin;
La Crète, mon pays, dans cet arc se révèle;
Pour le travail la laine annonce mon ardeur;
De mes cheveux la mitre accuse la blancheur.
Telle est de Timélus l'épouse irréprochable,
Bittis, dont une stèle orne le monument.

Salut, bon voyageur, et par ce mot aimable,
Rends aux hôtes d'enfer le même compliment.

(Antipater de Sidon.)

4. *Autre.*

(J. VI, 424. — B. II, 30.)

Qui donc, ô Lysidice, a sur un cippe en pierre
Retracé, de tes goûts et de ton caractère,
Ce frappant emblème à nos yeux?
Une bride, une muselière,
Et l'oiseau de Tanagre aux instincts belliqueux.
Pour une femme casanière,
Voilà des attributs qui ne conviennent guère :
Le métier, la quenouille y figureraient mieux.
— Ce coq actif te dit que pour filer mes laines
Je m'éveillais de grand matin;
La bride annonce que ma main
De la maison tenait les rênes,
Et cette muselière, enfin,
Prouve que du babil, des caquets ennemie,
Dans un calme discret j'ai su passer ma vie.

(Le même.)

§ X. ESCLAVES.

L'esclave persan.

(J. 162. — B. I, 503. — St. 235.)

Ne brûle point Euphrate : épargne, ô Philonyme,
Un tel contact au feu par mon corps profané.
Ma famille est persane, en Perse je suis né.
Souiller la flamme sainte est à nos yeux un crime
Dont nous avons horreur bien plus que du trépas.
Que ma dépouille au sol soit par tes soins livrée;

Mais des fleuves sur moi que l'eau ne coule pas;
Car leur onde est pour nous également sacrée.

(Dioscoride.)

§ XI. HÉROS.

1. *Laërte.*

(J. VII, 225. — B. III, 281. — St. 236.)

Le temps ronge la pierre et les plus durs métaux :
Tout périt sous l'effort de sa tranchante faux.
Construit au bord des mers, lavé par les orages,
Le tombeau de Laërte a subi ses assauts;
Mais son nom toujours jeune a traversé les âges;
Car les chants du poëte et ses nobles travaux
Savent des ans jaloux défier les outrages.

(Anonyme.)

2. *Ajax, fils d'Oïlée.*

(J. XVII, 9. — B. I, 178. — St. 499.)

Ici repose, atteint sur l'élément liquide,
Ajax, fils d'Oïlée, et roi de la Locride.

(Péplus d'Aristote.)

3. *Memnon.*

(J. 9. — B. I, 180. — St. 498.)

A l'aurore, à Tithon Memnon devait la vie.
Près du fleuve Bélus il repose en Syrie.

(*Ibid.*)

4. *Le même.*

(J. 16. — B. II, 490.)

Sache, humide Thétis, que Memnon vit encore,

Et qu'à peine échauffé par les feux de l'Aurore,
Pour saluer sa mère il élève la voix,
Sous la chaîne libyque, au bord de la contrée
Par le courant du Nil de Thèbes séparée.
Mais Achille, ton fils, si terrible autrefois,
Aux champs de Thessalie, aux rives du Scamandre,
Ne trouve plus d'accents qu'il puisse faire entendre.

(Asclépiodote.)

§ XII. MÉDECINS.

Marcellus de Sidé.

(J. VII, 158. — B. III, 273.)

C'est ici le tombeau d'un médecin fameux,
Du noble Marcellus, mortel chéri des dieux.
Dans la pompeuse Rome un solennel hommage
A d'un dépôt public honoré son ouvrage,
Grâce aux soins d'Adrien, des princes le meilleur,
Et d'Antonin, son fils, son digne successeur.
Dans les siècles futurs ainsi vivra la gloire
Des talents que Phébus daigna lui départir;
Car en quarante chants, du grand art de guérir,
Sur un mètre héroïque il a traité l'histoire.

(Anonyme.)

§ XIII. IVROGNES.

La coupe inutile.

(J. 455. — B. I, 243. — St. 243.)

Une vieille à l'humeur bacchique,
Qui mit à sec plus d'un tonneau,
Maronis gît dans ce tombeau
Que signale une coupe attique.

Elle pleure en ce lieu de mort,
Non sur ses enfants et leur père,
Qu'elle a laissés dans la misère;
Mais ce qui la chagrine fort,
C'est le vide affreux de son verre.

(Léonidas.)

§ XIV. NAUFRAGÉS.

1. *Marin et Laboureur.*

(J. VII, 265. — B. I, 174. — St. 244.)

D'un naufragé j'abrite la poussière;
C'est vis-à-vis un laboureur qui dort.
Ainsi, toujours, sur l'onde ou sur la terre,
Il faut payer le tribut à la mort.

(Platon.)

2. *Message funèbre.*

(J. 502. — B. I, 417. — St. 249.)

De Biton, ô passant, la tombe est sous tes yeux.
Si, parti de Torone, Amphipolis t'appelle,
Porte à Nicagoras une triste nouvelle.
Au coucher des chevreaux, à l'aquilon fougueux
Son fils unique, hélas! a dû sa mort cruelle.

(Nicænète.)

3. *Les pêcheurs consciencieux.*

(J. 276. — B. I, 254.)

Des pêcheurs ont, du fond de l'onde,
Tiré dans leurs filets le corps d'un naufragé,
Triste rebut des mers presque à demi rongé;
Mais, repoussant un gain immonde,

Près du poisson qu'ils avaient pris,
Leurs mains ont dans le sable inhumé ce débris.
O terre! tout entier dans ton sein il repose;
Car, à sa chair s'il manque quelque chose,
Tu contiens les poissons qui s'en étaient nourris.

(Hégésippe.)

§ XV. JEUNES GENS.

1. *L'Adolescent.*

(J. VII, 671. — B. II, 158. — St. 210.)

Trop avide Charon, dans un âge si tendre,
Pourquoi ravir Attale à notre amour?
Vieux, ne devait-il pas te revenir un jour?
Tu ne perdais rien pour attendre.

(Anonyme ou Bianor.)

2. *La jeune fille.*

(J. 489. —B. I, 55. —St. 229.)

Ici gît de Timas la dépouille mortelle :
Proserpine a dressé son lit sombre pour elle,
Et d'hymen devancé les feux.
A ce trépas fatal, justement éplorées,
Ses compagnes, s'armant de lames acérées,
Ont fait tomber leurs beaux cheveux.

(Sapho.)

§ XVI. OISEAUX ET AUTRES ANIMAUX.

1. *La Perdrix.*

(J. 204. —B. III, 65. — St. 264.)

Transfuge ailé des monts, malheureuse perdrix,

Tu n'habiteras plus sous le mince treillage
D'osiers entrelacés dont se formait ta cage.
L'aurore, en éclairant les célestes pourpris,
Sous les tièdes rayons de sa clarté nouvelle,
Ne verra plus jamais s'épanouir ton aile.
Maudit chat! de ta tête il a fait son régal;
Mais j'ai soustrait le reste au vorace animal.
Que la glèbe à tes os soit lourde et non légère,
Sinon il ravirait tes débris à la terre.

(Agathias.)

2. *La Cigale et la Sauterelle.*

(J. VII, 190. — B. I, 200. — St. 265.)

Rossignol des moissons, agile sauterelle,
Cigale, que d'un chêne abritait le rameau,
Myro vous réunit dans le même tombeau,
Que de pleurs enfantins a baigné sa prunelle.
Car le cruel Pluton est venu lui ravir
Ces deux jouets si chers qui charmaient son loisir.

(Anyte ou Léonidas.)

3. *Le Dauphin.*

(J. 214. — B. II, 100.)

Dauphin, tu ne dois plus fendre les mers profondes,
En chassant devant toi l'hôte effrayé des ondes,
Ni, docile aux accords d'un léger chalumeau,
Suivre en bonds cadencés la marche d'un vaisseau;
Sur ton dos écumant la jeune Néréide
N'ira plus de Téthys franchir l'abîme humide.
Un flot, mont escarpé sorti du sein des mers,
T'a jeté loin du bord sur les sables déserts.

(Archias.)

§ XVII. POËTES.

1. *Homère.*

(J. VII, I. — B. I, 487. — St. 268.)

Par une énigme en vers quand les enfants d'Ios
Eurent navré jadis le chantre des héros,
Sur le rivage on vit les filles de Nérée
Enduire de nectar sa dépouille sacrée,
Dont ce roc a reçu le dépôt précieux.
Car il glorifia Thétis ainsi qu'Achille,
Et des autres héros les exploits belliqueux,
Et le fils de Laërte en ressources fertile.
Quelle île au sein des flots eut un sort plus heureux
Qu'Ios, de qui le sol, dans de faibles espaces,
Cache l'astre divin des Muses et des Grâces ?

(Alcée de Messène.)

2. *Orphée.*

(J. 8. — B. II, 24. — St. 269.)

Tu n'entraîneras plus l'hôte indompté des bois,
Les chênes, les rochers sensibles à ta voix ;
Tu n'endormiras plus la tempête bruyante,
Et la grêle, et la neige et la mer mugissante.
Orphée, hélas ! n'est plus ! Qu'il a coûté de pleurs
Aux nymphes d'Aonie, et surtout à sa mère !
Pourquoi pleurer nos fils ravis à la lumière,
Si du trépas les dieux ne sauvent point les leurs?

(Antipater de Sidon.)

3. *Hésiode.*

(J. 55. — B. I, 490. — St. 271.)

Au fond d'un bois touffu les nymphes de Locride

Ont lavé dans leurs eaux ton corps inanimé,
Hésiode, et leurs mains ici l'ont inhumé.
Ta tombe a vu couler un mélange liquide
De miel doré, de lait, offrande des pasteurs,
Et symbole, ô vieillard, de la douce harmonie
Que ta bouche exhalait, lorsqu'aux monts d'Aonie
Elle avait savouré l'eau pure des neuf sœurs.

(Alcée.)

4. *Archiloque.*

(J. VII, 69. — B. II, 507. — St. 271.)

Toi dont la voix formidable
Tonne à l'infernal séjour,
Devant un mort redoutable,
Cerbère, tremble à ton tour.
D'Archiloque au noir rivage,
Oui, crains l'ïambe cruel,
Qui de sa bouche sauvage
Découle imprégné de fiel.
Tu le connais cet ïambe;
C'est grâce à lui qu'autrefois
Charon passa de Lycambe
Les deux filles à la fois.

(Julien d'Égypte.)

5. *Hipponax.*

(J. 405. — B. II, 235. — St. 273.)

Passant, fuis ce tombeau d'où part comme la grêle,
En traits vifs et pressés l'invective cruelle.
La cendre d'Hipponax à l'ïambe ennemi
Prête encore les fureurs d'une haine mortelle.
Garde-toi d'éveiller ce frelon endormi.

Sa rage chez les morts est toujours aussi vive,
Et l'ïambe boiteux tout droit au but arrive.

(Philippe.)

6. *Eschyle.*

(J. XVII, 3. — B. II, 523.)

Le fils d'Euphorion, l'athénien Eschyle
Repose en paix, Géla, dans ta plaine fertile.
Le bois de Marathon, le Mède aux longs cheveux,
Rediraient au besoin ses exploits valeureux.

(Eschyle.)

7. *Euripide.*

(J. VII, 44. — B. III, 264. — St. 273.)

Victime, il est trop vrai, d'un destin rigoureux,
Tu péris dévoré par des chiens furieux,
Rossignol de la scène, honneur du sol attique,
Euripide, qui sus par un charme nouveau
Allier la sagesse et la muse tragique.
Mais Pella dans ses murs t'a dressé ce tombeau,
Et la cour d'Apollon voit dans cette retraite
Près d'elle reposer son fidèle interprète.

(Anonyme.)

8. *Sophocle.*

(J. 37. — B. I, 500. — St. 274.)

De Sophocle, ô passant, la tombe est sous tes yeux.
Près d'un divin dépôt divine sentinelle,
Les Muses l'ont voulu, je l'ai sous ma tutelle.
De Phlionte sorti, lorsque du sol poudreux
Je foulais, rustre encor, les chardons épineux,
Revêtu par ses soins d'un habit magnifique,

J'ai vu la pourpre et l'or embellir ma tunique.
Il n'est plus : de mes pieds tout l'essor s'est glacé.
— Poste heureux, que le tien! Mais à quel personnage
Est ce masque de vierge entre tes mains placé?
— D'Antigone, à ton choix, tu peux y voir l'image,
Ou bien celle d'Électre, et sans crainte d'erreur,
Car ce double chef-d'œuvre est son titre d'honneur.

(Dioscoride.)

9. *Anacréon.*

(J. VII, 27. — B. II, 26. — St. 277.)

Divin Anacréon, gloire de l'Ionie,
Puisse jusqu'au séjour de l'éternel bonheur
T'accompagner la lyre avec l'aimable orgie!
Puisses-tu, l'œil chargé d'une humide langueur,
Contempler tour à tour Mégistée, Eurypyle,
Et le Thrace Smerdis fier de ses blonds cheveux!
Qu'un doux nectar t'abreuve et d'un suc généreux
Laisse à tes vêtements la trace indélébile.
Car des Muses jadis, de Bacchus, des amours,
Vieillard, le triple culte a rempli tous tes jours.

(Antipater de Sidon.)

10. *Sapho.*

(J. 14. — B. II, 25.)

O terre d'Éolie, ici ton sein recèle
L'éloquente Sapho, cette muse mortelle,
Qu'on vit briller parmi ses immortelles sœurs;
Oui, Sapho, par Vénus et par l'Amour nourrie,
Celle avec qui Pitho tressait de compagnie
Sur le mont Piérus d'inaltérables fleurs,
Sapho, charme des Grecs, orgueil de sa patrie.
Vous qui sur vos fuseaux arbitres du destin

Roulez trois fois un fil, ô Parques redoutables,
Pourquoi ne pas tisser une trame sans fin
A l'auteur inspiré d'œuvres impérissables?

(Antipater de Sidon.)

11. *Erinne.*

(J. VII, 213. — B. II, 19. — St. 280.)

Érinne ménageant les accords de sa lyre
A laissé peu de vers, mais la muse y respire.
Aussi le nom d'Érinne est à jamais fameux.
En vain la sombre nuit du contact de son aile
Voudrait en éclipser la splendeur immortelle.
Combien d'auteurs récents, dont les écrits nombreux
Sont en masse frappés d'un oubli dédaigneux!
Car du cygne mieux vaut le faible et doux ramage,
Que ces croassements dont le choucas sauvage,
Quand le printemps renaît, fait retentir les cieux.

(Antipater.)

§ XVIII. BERGERS ET CULTIVATEURS.

1. *Le Pâtre noyé.*

(J. IX, 84. — B. II, 205. — St. 72.)

Un pâtre qui voyait flotter près du rivage
La coque d'un vaisseau submergé par l'orage,
Et qu'entraînait des flots le courant furieux,
Le saisit de sa main; mais l'esquif homicide
Entraîna son sauveur dans l'abîme liquide,
Et sut se rendre ainsi doublement odieux :
Car le berger périt, victime d'un naufrage,
Et, grâce à ce navire, on vit un deuil affreux
Frapper tout à la fois le port, le pâturage.

(Antiphane.

2. *Le Cultivateur.*

(J. VII, 656. — B. I, 242. — St. 202.)

A ce tombeau chétif formé d'un peu de terre,
Passant, donne un salut. Tu peux d'un pauvre hère,
D'Alcimène y lire le nom,
Bien qu'il soit obstrué par un épais buisson,
Reste impur des brigands à qui j'ai fait la guerre.

(Léonidas.)

§ XIX. RHÉTEURS ET AVOCATS.

Chirédius.

(J. 573. — B. III, 107. — St. 284ª.)

Ci-gît Chirédius, nourrisson de l'Attique,
Rival des orateurs de la décade antique.
Avocat, tout cédait au pouvoir de sa voix ;
Juge, il resta toujours dans la ligne des lois.

(Léonce.)

§ XX. FILS ET FILLES.

1. *Regrets d'une mère.*

(J. 261 — B. I, 252.— St. 286ª.)

A quoi sert d'enfanter au milieu des douleurs ?
A des êtres nouveaux pourquoi donner la vie ?
Mieux vaut y renoncer que voir leur agonie.
Du jeune Bianor c'est une mère en pleurs
Qui dans ce monument a renfermé la cendre,
Triste soin que son fils plutôt devait lui rendre.

(Diotime.)

2. *D'un Père.*

(J. VII, 361. — B. III, 293. — St. 286ᵃ.)

C'est un fils inhumé par la main paternelle,
Qui repose en ce monument.
La justice voulait qu'il en fût autrement,
Mais le destin jaloux a prévalu sur elle.

(Anonyme.)

§ XXI. PHILOSOPHES.

1. *Platon.*

(J. 62. — B. III, 266. — St. 288ᵃ.)

Debout sur cette tombe, aigle, dis-nous pourquoi
Tu contemples des cieux la demeure étoilée?
— De l'âme de Platon vers l'Olympe envolée
C'est l'image que j'offre en moi,
Mais son corps, produit de la terre,
Au sol athénien a rendu sa poussière.

(Anonyme.)

2. *Anacharsis.*

(J. 92. — St. 286ᵇ.)

Le sage Anacharsis, de retour en Scythie,
Voulait aux mœurs des Grecs convertir sa patrie.
Tandis qu'en longs efforts il s'épuisait un jour,
Un trait ailé, coupant sa phrase non finie,
Envoya l'orateur au céleste séjour.

(Diogène Laërce.)

3. *Démocrite.*

(J. VII, 59. — B. II, 509. — St. 289.)

Dieu Pluton, roi du sombre empire,
Reçois Démocrite à ta cour,
Afin que ce triste séjour
Compte un hôte qui sache rire.

(Julien d'Égypte.)

§ XXII. ÉPITAPHES CHRÉTIENNES.

1. *Le père de saint Grégoire.*

(J. VIII, 22.)

J'ai remis dans tes mains la flûte pastorale :
Qu'elle serve à guider sagement ton troupeau,
De la vie ouvre à tous la porte triomphale,
Et hâte-toi, mon fils, de me joindre au tombeau.

2. *Martinien.*

(J. 104.)

Oui, si Tantale a soif au sein d'une eau perfide;
Si la chute d'un roc menace un front livide;
D'un autre criminel par le bec des vautours
Si le foie est rongé pour renaître toujours;
S'il est des lacs de feu, des ombres éternelles,
Un Tartare sans fond, des déités cruelles,
Ou, pour punir les morts, d'autres maux aux enfers,
Quiconque forcera cet abri funéraire,
Et de Martinien troublera la poussière,
Qu'il éprouve à la fois tous ces tourments divers!

3. *Le Tombeau profané.*

(J. VIII, 221.)

Autrefois je fus un tombeau;
Maintenant, grâce à l'avarice,
De pierres j'offre un vain monceau :
Mortels, c'est là votre justice !

NOTES

DU LIVRE SECOND.

Ce IIᵉ livre répond au VIIᵉ de l'*Anthologie palatine* et au IIIᵉ de Planude. Quoique les pièces qu'ils comprennent portent le titre de Ἐπιτυμβίδια, *Sépulcrales*, beaucoup d'entre elles sont moins de véritables épitaphes que de simples complaintes ou éloges des morts. Même parmi celles qui offrent le premier caractère, il en est qui n'ont jamais figuré sur les tombeaux. Ce sont des imitations composées après coup, ou des jeux d'esprit, dans le genre des épitaphes de Chapelain et de Rossinante par Boileau; mais celles de l'Appendice ont été presque toutes recueillies sur des monuments.

§ 1, nº 1, vers 1. Ἀχάνθιος : il y avait une ville d'Acanthe en Macédoine, une autre en Carie, et une île de ce nom dans la Propontide. — Ἱερὸν ὕπνον. Sur ce sommeil sacré différent de la mort voyez Heyne sur Tibulle, II, vi, 30.

Nº 2, vers 4. Ὕδατος, *aquæ*, avec la variante πόματος, *potionis culi*. Le même vœu se trouve exprimé dans une épigramme de l'*Anthologie latine*, liv. IV, nº 187. C'est un veuf qui parle : *Tu cave lethæo contingas ora liquore, Et cito venturi sis memor, oro, viri. Te sequar obscurum per iter. Dux ibit eunti Fidus amor, tenebras lampade discutiens.* « Repousse du Léthé le breuvage fatal. Souviens-toi d'un époux prêt à suivre ton ombre. L'amour sera mon guide, et dans cette nuit sombre, A mes pas son flambeau servira de fanal. »

§ II, nº 1, vers 3. Νηΐ, avec l'η bref, à cause de la voyelle qui suit. — V. 2. Φυκία. Ce mot est ordinairement synonyme de φῦκος; aussi Grotius le traduit par *algas*. Mais il s'agit probablement ici de l'espèce de poissons appelés φυκίδες, à qui Élien, *Histoire des animaux*, XII, 28, associe également les μαινίδες, en leur attribuant des couleurs changeantes. — Καθέτης, Pl. et Br., καθέτου. — V. 6. Φράσεν. Ce mot qui signifie *expliquer une chose en détail*, a ici une certaine emphase; aussi je ne partage pas l'opinion de Lanzi et de Jacobs, qui voudraient le remplacer par l'épithète δύσφατον, *fâcheuse*, ou ἐμφανῆ, *claire*, se rapportant à ἀγγελίην. — Ἀργῴην.... Litt. : *elle ne désira pas la quille du navire Argo*. Cette quille, construite avec les chênes du mont Dodone, avait conservé le don de prophétie, et prédit aux Argonautes les périls qui les menaçaient (Orphée, v. 1157; Apollonius, II, 581). Cette allusion n'a pas été saisie par Lubin qui traduit : *Et dixit : Argivam vero non desideravit carinam;* contre-sens que le traducteur italien Carcani a fidèlement reproduit, selon son usage : *Così disse : Ei non desiderò vascello argivo.*

N° 2, vers 1. Ἀρχίου : c'est le père du chasseur, et non le chasseur même, comme le désigne Jacobs, *in Archiam venatorem.* — V. 4. Στάλικες, bâtons dont l'extrémité fourchue sert d'appui aux filets (Pollux, V, 31). — V. 5. Grotius traduit : *Saxea cuncta : feræ circum quoque*, de manière à faire croire que les bêtes sauvages sont également en pierre. Il s'agit au contraire de gibier en vie, comme au n° 578.

§ III, n° 1. Traduit par Tamisier et par Longepierre. — Vers 2. Dans *Philoctète*, v. 346, Sophocle prête la même pensée à Néoptolème, πόλεμος οὐδέν' ἄνδρα, etc. La Harpe : « Telle est la guerre enfin : Mars, dans ses jeux sanglants, Moissonne les vertus et fait grâce aux méchants. » De là le proverbe : *Timidi mater non flet*, en opposition avec la maxime de Simonide : Ὁ δ' αὖ θάνατος ἔκιχε καὶ τὸν φυγόμαχον, qu'Horace traduit : *Mors et fugacem persequitur virum*, « La mort atteint souvent le lâche dans sa fuite. »

N° 2. Cette inscription, fruste en partie, se trouve sur un des marbres de la collection Elgin, au Musée britannique. Visconti a composé sur elle un mémoire. Elle se lit avec quelques variantes dans Bœck, n° 170, et dans les *Specimina electa* de M. Egger, n° 4. Jacobs a adopté la restitution de Thiersch, et lui a donné place à la suite de ses notes sur l'appendice. Il est question de ce trait d'histoire dans Thucydide, I, 58 et 63, et II, 70. — V. 5. Αἰθήρ : on trouve ici la trace de ce demi-spiritualisme des anciens, faisant de l'âme une substance aérienne, qui allait se réunir à ses éléments après la dissolution du corps : Γᾶ μὲν εἰς γᾶν, πνεῦμα δ' ἄνω, dit Épicharme dans Plutarque, *Consolation à Apollonius*, § 15. Dans une épitaphe par Baïf : « Son cors gist en la biere, Son esprit vit aux cieux. » —

V. 7. Τύμβου γέρας, *le lot du tombeau*, pour le tombeau lui-même. — V. 9. Ἐρεχθέως, avec contraction des deux dernières syllabes. Érechthée, fils de Pandion, était le sixième roi d'Athènes. — V. 10. Ἀντίῤῥοπα, *qui fait contre-poids*, métaphore empruntée aux usages du commerce. — V. 12. Ἐπράξαντο, terme un peu vague, à la place duquel Jacobs propose ἠλλάξαντο, *ils ont troqué*. — Ἀρετήν : c'est moins ici la vertu que la gloire qui en résulte. Thucydide, I, 33 : Φέρουσα εἰς τοὺς πολλοὺς ἀρετήν, « procurant à la multitude une occasion de gloire » (voy. Suidas). De même dans *Philoctète*, v. 1430 : Ἀθάνατον ἀρετὴν ἔσχον, « j'ai acquis une gloire immortelle, » etc.

§ IV, nº 1. Dans le grec, et l'imitation d'Ausone, épigramme 37, c'est le tombeau lui-même qui parle. — V. 4. Litt. : *Puissé-je recevoir les premiers (nés), les premiers !* Servius, *Énéide*, III, v. 68, nous apprend qu'après les derniers adieux, les assistants ajoutaient : « Nous te suivrons dans l'ordre marqué par la nature. » (Voy. Kirchmann, *De funeribus Roman.* III, § 9.)

Nº 2. Cette pièce nous offre le premier exemple d'un genre d'épitaphes énigmatiques, par fois analogues aux rébus gravés sur les statuettes de Dantan. L'*Anthologie palatine* en renferme neuf, de 421 à 430. — V. 1. Χῖον : c'est l'as, et non le coup de six, comme l'expliquent fautivement les lexiques de Schneider et de Planche, sans doute d'après Hemsterhuis sur Pollux, IX, 95. Eustathe sur l'*Iliade*, Ψ, 88, dit positivement : Χῖος καὶ κύων, ὁ τὸ ἓν δυνάμενος βόλος, « le Chios, ou chien[1], est le coup qui vaut un. » Le coup de six s'appelait Κῶος, d'où le proverbe cité dans Suidas : Κῶος πρὸς Χῖον· ὁ μὲν γὰρ Χῖος ἓν ἐδύνατο, ὁ δὲ Κῶος ἕξ, « le coup de Cos contre celui de Chios, car celui-ci valait un, et l'autre six. » (Voy. Érasme, *Chius ad Coum*, p. 1653 de la collection.) — V. 2. Ἀστράγαλον, *talum*, espèce de dé qui avait remplacé l'osselet véritable, dont il conservait le nom et en partie la forme. Ainsi il avait deux faces arrondies et quatre plates, ces dernières seulement marquées de l'as, du trois, du quatre et du six, tandis que le dé proprement dit, κύβος, *tessera*, ressemblait entièrement au nôtre[2]. — V. 4. Πλειστοϐόλος, *qui amène un fort nombre.* Outre les jeux de combinaison, comme notre trictrac, les Grecs avaient une espèce de creps appelée κλειστοϐολίνδα, où la victoire restait au numéro le plus élevé. Dans Athénée, X, 44, Théopompe fait mention d'une partie de ce genre. On jouait ordinairement avec quatre osselets ou trois dés, et le plus beau coup, ou rafle de six, s'appelait le coup de Vénus. De là le proverbe : Τρὶς ἓξ βάλλειν, *amener trois six*, pour désigner une réussite. (Voy. l'épigramme d'Antipater, n° 427 ; Paw , *De alea veterum ;* Calcagnini, *De talis*, etc.)

---

[1] On l'appelait aussi quelquefois ὄνος, l'âne.

[2] C'est-à-dire que l'addition de deux faces opposées donnait toujours sept. Ἕξ, ἕν, πέντε, δύω, τρία, τέσσαρα, κύβος ἐλαύνει. Quant aux osselets, quoique leurs extrémités fussent trop arrondies pour

N° 3, vers 1. Ποθινὰς, pour ποθεινὰς, *désirables*, de même qu'au n° 467, ποθινὰ pour ποθεινά. Planude et Brunck donnent ποθενάς, mais en pareil cas c'est ordinairement l'ε qu'on retranche, en sorte que la prononciation reste la même , à la quantité près. — V. 3 et 4. Au contraire, Properce, IV, 5, 75, veut qu'on lance des pierres et des invectives au tombeau d'une entremetteuse. (Sur la sainteté des sépultures, voy. Kirchmann, III, § 21.) — V. 8. Construisez οὐ μοιχεύειν. Philémon, cité par Athénée, XIII, 569, excuse au même point de vue certaine partie des institutions de Solon.

N° 4. Voyez cette histoire dans Athénée, l. II, p. 61.

§ V, n° 1. Cette pièce, anonyme dans Planude, est attribuée par Brunck à Chœrilus, d'après Strabon, qui la cite au livre XIV, 5. Athénée, VIII, 337, en donne la parodie par Chrysippe. — V. 1, 4 et 5. Ces deux vers constituent l'épitaphe entière dans l'*Anthologie palatine*, VII, 325, et dans les anciennes éditions de Diodore, II, 23. Cratès les a parodiés, *Anthologie*, VII, 326. Ils ont été traduits par Cicéron, *Tuscul.*, V, 35, qui remarque, d'après Aristote, que cette épitaphe conviendrait mieux à un bœuf qu'à un roi. Mais il faut se rappeler que l'original avait été composé dans la langue du pays par les ennemis de Sardanapale, intéressés à ternir la mémoire du roi contre lequel ils s'étaient révoltés. — V. 5. Au lieu de ἐδάην, *hausi*, Brunck porte ἔπαθον, *expertus sum*, variante conservée par Jacobs, au n° 97 de l'appendice, qui n'est qu'une répétition inutile du texte de Planude. La parodie de Chrysippe justifie cette dernière leçon.

N° 2, vers 1. Κόνι, *pulvis*, et non *cinis*. Ce mot désigne presque toujours non pas la cendre des morts, mais la terre

---

qu'ils pussent s'y poser, ce coup, appelé par les Latins *talus rectus*, l'osselet droit, n'était pourtant pas impossible.

rapportée dont on couvrait leurs restes dans l'origine, et qui formait un monticule, le τύμϐος des Grecs et le *tumulus* des Latins. — V. 2. Ἡ σχολιῆς..., hypallage, pour σχολιὰ κῶλα ἀγρίης βάτου, les pieds ou *tiges tortues d'un buisson sauvage.* Brunck écrit σχῶλα, *obstacula*, qui ne se prête aussi bien ni au sens ni au mètre.—V. 3 et 4. Il faut remarquer l'emploi simultané de l'optatif et du subjonctif après ὡς, que justifient des exemples même en prose. — V. 6. Γνήσιος, en anglais, *genuine*, un mort de bon aloi.

§ VI, nº 1, vers 1. θήρειον, *ferinum*, à cause de ses cornes et de ses pieds de bouc. — V. 3. Sur cette lutte, voyez les *Mét.* d'Ovide, VI, 384, et les *Florides* d'Apulée, § 3. — V. 4. Κελαινίτην, Pl. νίτιν, quoique πρῶνα soit du masculin. Célènes était une ville de Phrygie où, selon Hérodote, VII, 26, la peau du satyre Marsyas se trouvait suspendue. — V. 5. Νύμφας : sur Marsyas et les nymphes, voyez Quinte Curce, III, 1.

Nº 2, vers 2. Μιμολόγον : c'est comme s'il y avait μῖμον simplement.

§ VII, vers 1. Ἀκηδέα, *tristitiæ expertem*, et non *tristem*, comme traduit Lubin d'après Brodeau. — V. 3 et 4. Philétas, VII, 481, a reproduit la même idée. Dans l'épitaphe d'un enfant par Maynard on lit : « Le siècle est si vicieux, Passant, qu'une courte vie Est une faveur des cieux. »

§ IX, nº 1, vers 1. Τίνος εὖσα : Br. corrige οὖσα, quoiqu'il laisse εὖσα au 5ᵉ vers ; il faut sous-entendre ici παῖς, *filia*, et non γυνή, *uxor*. Le même mot est également sous-entendu dans la réponse, Πρη. Καλ., « Prexo, fille de Callitélès[1]. » Παρίην κίονα, colonne ou cippe en marbre de Paros ; κίων, masculin en prose, surtout chez les Attiques, est des deux genres en poésie. — V. 4. Θνήσκεις, pour ἔθανες : ce verbe désignant aussi bien un état qu'une action, s'emploie souvent au présent au lieu du passé[2]. — V. 6. Le premier-né portait ordinairement le nom de l'aïeul paternel ou maternel, comme on le voit dans la première scène des *Nuées*. — V. 8. Ξεῖνε pour ξένε : cette dénomination qui dans l'origine désignait un étranger ou un hôte, avait fini par se donner à toute personne inconnue, sans rien préjuger sur son pays (Brunck, *Œdipe Roi*, v. 813). Cela expliquerait d'une manière bien naturelle la réponse faite à Théophraste par une femme du marché d'Athènes, réponse dont on a tiré peut-être des conséquences exagérées. — Antipater a traité le même sujet, nos 164 et 165.

---

[1] Dans la traduction de cette pièce que donne le *Panthéon littéraire*, Petits poëmes grecs, p. 582, la femme répond dans les termes du latin *Prexo Callitelis*. Au quatrième vers le verbe grec ἐξέδοσαν est rendu dans la version de Lubin par *locârant*, terme consacré pour désigner la remise de la fiancée entre les mains de l'époux ; la traduction française porte : « Théocrite, à qui mes parents m'avaient louée ! »

[2] Il en est de même de ἀκούω, κλύω, je sais par ouï-dire, j'ai appris.

N° 2. Brunck attribue cette pièce à Platon, d'après l'autorité de Diogène Laërce, III, 31, et celle d'Athénée, XIII, 589. Mais dans ce dernier le 2e vers porte le présent ἔπεστιν au lieu de l'imparfait ἕζετο, en sorte que ce n'est plus le tombeau qui parle, mais l'amant qui fait le portrait de sa maîtresse, âgée sans doute, mais encore vivante (Schweighäuser, t. II, p. 181). C'est aussi dans ce sens qu'a traduit Fontenelle : « L'aimable Archéanasse a mérité ma foi : Elle a des rides, mais je voi Une troupe d'amours se jouer dans ses rides. Vous qui pûtes la voir avant que ses appas N'eussent du cours des ans reçu les tristes vides, Ah ! que ne souffrîtes-vous pas ? » — Au reste on peut conserver à cette pièce son véritable caractère, celui de madrigal, sans rien changer au texte du Vatican : il suffira de supposer que ἕζετ' Ἔρως est pour ἕζεται Ἕ. *insidet Amor*, au lieu de ἕζετο, *insidebat*.

N° 3, vers 1. Λάλον, Pl. λάλος se rapportant à κίσσα. — V. 2. Μέθας σύντροφον, *commensale de l'ivresse*, c'est-à-dire *adonnée à*.... — V. 3. Κρῆσσαν : la Crète était renommée pour l'habileté de ses archers ; aussi les nations étrangères en avaient souvent à leur solde. — V. 4. Ἄνδεμα, pour ἀνάδεμα, de même que ἄνθεμα pour ἀνάθεμα, l'attache de ma mitre. C'était là à une certaine époque la coiffure des femmes âgées, aussi, dans les *Fastes* d'Ovide, IV, 517, nous voyons que Cérès, *simularat anum mitraque capillos Presserat*, « s'était déguisée en vieille, et avait recouvert d'une mitre ses cheveux. » — V. 6. Le commencement de ce vers est incorrect : Brunck, Τιμέλου ἔχραντον ; Jacobs propose Τίμελος ἄχρ., en remplaçant plus haut

Hélène, mariée depuis vingt ans et plus, dit à Ménélas, dans la pièce de ce nom, v. 376, ἥν σοι δίδωσι Τυνδάρεως, « l'épouse que te donne Tyndare, » tournure imitée par Virgile, *Æn*. IX, 266, *cratera quem dat Dido*.

ὅδε par ἐμέ, et τύμϐος par τύμϐῳ, « mon époux Timélus fabricant de stèles, m'a placée dans ce tombeau, » ce qui laisserait à σταλουργός le sens actif qu'ont tous les composés de ἔργον. Mais au lieu de bouleverser le texte, il me semble plus naturel de voir ici une de ces dérogations si fréquentes à l'usage général, en prenant σταλ. τύμϐος dans le sens de σταλατίδι πέτρᾳ, *pierre* ou *tombe surmontée d'une stèle*, du nº 424. L'appel ὦ 'νερ s'adresse bien évidemment, non au mari de la défunte, mais au passant, qu'elle salue à charge de revanche, comme cela a lieu dans l'épitaphe de Méléagre, nº 419.

Nº 4, vers 1. Brunck remplace la leçon incorrecte τίς εὐαγής, par τίς σοι τίς; Reiske par τίς σευ ὅστις. Jacobs a proposé d'abord τί σύνευνος, *pourquoi ton époux*, et plus tard τί σευ ἀκμή, *pourquoi le ciseau?* Le changement de τίς en τί ne me paraît pas indispensable : instruit du nom de la morte, le voyageur s'enquiert pour la forme de celui du père ou du mari, question à laquelle elle néglige de répondre, pour arriver plus tôt à sa justification; je lis donc avec un léger changement ἐναργῆ, se rapportant à νόον, *istam manifestam indolem*. — V. 3. Tanagre, ville de Béotie, était renommée pour ses coqs de combat, comme nous l'apprend Pausanias, IX, 22, 4. — V. 8. Brunck n'aurait pas dû dans le même vers écrire ἀνία et ἡνίοχον.

§ X. Ἐυφράτην : les esclaves étaient désignés ordinairement par le nom de leur pays, ou quelque autre circonstance locale. — V. 6. Λουτρά, *bains :* ce sont les ablutions qu'on faisait subir au cadavre, ou, selon Hésychius, les libations d'eau répandues sur sa sépulture. Au sujet de ce respect des Perses pour le feu et l'eau, voyez Hérodote, I, 138 et III, 16; Strabon, XII, 3; D. Laërce, avant-propos, VI, 3, etc.

§ XI, nº 1, vers 3. Δρεπάνῃ *falce;* quelques éditions de Pl. portent δαπάνῃ, d'où l'interprétation de Lubin, *consumptione*. Une foule d'auteurs anciens font allusion à ce pouvoir destructeur du temps (voy. M. Boissonade, sur Aristénète, p. 474). Chez nous Maynard a dit : « Le temps qui doit tout dévorer, Sur le fer et la pierre exerce son empire. » — V. 6. Ἀμϐλύνειν, *émousser*, *endommager*. *Carmina sola carent fato*, *mortemque repellunt*, dit Pétrone, « Du trépas les vers seuls savent braver l'atteinte[1]. » La même pensée se trouve dans Properce, III, 1,

---

[1] Il est fâcheux que l'assertion de Pétrone, heureusement vraie

55; Ovide, *Amours*, I, 15, 32 et II, 28, etc. Lebrun, l. I, od. 8 : « Né pour être immortel un enfant du Parnasse Insulte aux outrages du temps. » Tout le monde connaît le passage de J. Chénier, « Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère, etc. »

N° 2. Cette pièce et la suivante sont tirées du *Péplus* d'Aristote. On appelait ainsi, selon Eustathe, *Il.* II, p. 218, une suite de distiques composés par Aristote sur la généalogie des héros d'Homère, le nombre de leurs vaisseaux et le lieu de leur sépulture. Ce nom de Péplus fait allusion au voile porté dans les fêtes de Minerve, où l'on voyait représentées à l'aiguille des scènes de la vie héroïque. De ces distiques il ne nous reste plus aujourd'hui qu'une quarantaine d'épitaphes, imitées par Ausone, si l'on en croit Fabricius, *Bibl. grec.* III, vi, 35[1].

N° 3. On voit que l'auteur de ce distique n'est point tombé, au sujet de Memnon, dans la même erreur que celui de l'inscription suivante.

N° 4. Cette inscription se lit avec plusieurs autre, sur la base du fameux colosse d'Aménophis III, situé à Thèbes, au delà du Nil, dans le quartier des tombeaux, appelé par les Égyptiens *Memnonium.* Trompés par cette dénomination, les Grecs qui, selon la judicieuse remarque de M. Letronne, faisaient de l'histoire avec des étymologies, l'avaient attribué au fils de l'Aurore, moyen poétique d'expliquer les sons qu'il produisait au lever du soleil avant sa restauration[2]. — V. 3. Ὧν ἀποτέμνει, correction de Buttmann, au lieu de ἔνθ' ἀπ. La vallée du Nil se trouve enfermée entre deux chaînes de montagnes, l'une appelée *Arabique*, à l'est, et l'autre *Libyque*, à l'ouest.

---

en ce qui concerne Homère, ait reçu de si rudes démentis par rapport à tant d'autres auteurs, dont il ne reste plus guère que les noms.

[1] Les épitaphes, dans Ausone, ont presque toutes quatre ou six vers au lieu de deux, et, quoi qu'en dise Fabricius, il n'y en a qu'une demi-douzaine qui offrent quelques rapports avec celles du Péplus. Ausone a donc bien pu avoir sous les yeux un autre original, d'autant plus que, de son propre aveu, il ignorait le nom de l'auteur grec.

[2] Sur l'apparition et la durée de ce phénomène, ses causes et sa cessation, on trouve les détails les plus précis et les plus concluants dans le beau *Mémoire* de M. Letronne, *Acad. insc.*, nouvelle série, t. X, p. 249. Selon Wilkinson, il faudrait l'attribuer à une supercherie sacerdotale dont il a surpris le secret.

—V. 4. Καλλίπυλον, *aux belles portes*, équivalent de l'épithète consacrée ἑκατοντάπυλον, *aux cent portes*.

§ XII. Le titre porte Σιδήτην, né à Sidé, en Pamphylie. — Vers 5. Ἀθανάτοισι, peut-être les dieux de la terre, c'est-à-dire les empereurs. — V. 7 Τήν οἱ πόρε.... hémistiche emprunté à Homère, *Il.* A. 72. — V. 10. Χειρωνίσι, *médicaux*. Le centaure Chiron avait enseigné la médecine à Esculape lui-même. — Τεσσαράκοντα : le texte porte en marge δύω καὶ τεσ., variante adoptée par Brunck qui supprime χείρων. En effet, Suidas et Eudocie nous apprennent que le poëme de Marcellus contenait quarante-deux livres, mais l'épitaphe s'exprime en nombres ronds. Il n'en reste qu'un fragment d'une centaine de vers, sur les remèdes qu'on peut tirer des poissons, édité par Fabricius, *Bibl. gr.*, t. I, 3, 5, et qui ne donne pas une grande idée de l'ouvrage au point de vue médical.

§ XIII, vers 1. Φίλοινος, *amie du vin*, et non οἰνόφιλος, *œnophile*, comme on dit de nos jours. Ce mot est un véritable contre-sens, ainsi que ses aînés, *géorgophile*[1], *bibliophile*[2], *négrophile*, etc. La racine φιλο doit toujours commencer le mot lorsqu'elle est prise dans le sens actif, et le terminer dans le sens contraire, φιλόδημος, *qui aime le peuple*; δημόφιλος, *qui est aimé par le peuple*[3]. Il est donc nécessaire que *philo* précède, lorsque l'autre racine est un nom de chose inanimée; φιλάργυρος, φιλότιμος, *qui aime l'argent*, *les honneurs*, etc. — Πίθων σποδός, *la poussière des tonneaux*, c'est-à-dire leur dernier degré de siccité. Horace, l. III, *Od.* 15, parle également de tonneaux vidés jusqu'à la lie : *Poti fæce tenus cadi:* Antipater, VI, 291, a dit, par imitation, κυλίκων σποδός, *la poussière des verres.* — V. 3. Ἀττικὴ κύλιξ : on estimait particulièrement la poterie d'Athènes et celle d'Argos. — Γνωστόν, remplaçant le féminin γνωστή de Planude et de Brunck, de même que dans Virgile : *triste lupus stabulis*, pour *tristis*. — Voyez l'imitation d'Antipater de Sidon, n° 353.

---

[1] *Georgofili*, nom d'une société économique de Florence.

[2] Il faudrait dire *philobible*, φιλόβιβλος, employé par Strabon.

[3] M. Letronne, qui établit cette règle dans son ouvrage sur les inscriptions grecques et latines de l'Égypte, cite comme n'en ayant pas tenu compte Pausanias, I, 9, 1, et Hérodien, I, 17, 6, à propos des surnoms φιλομήτωρ et φιλοκόμμοδος. Il ajoute comme troisième exception φιλόθεα κελεύσματα, *commandements chers à Dieu*, dans Grégoire de Naziance. En voici plusieurs autres. Nous ne citerons que pour mémoire les formes poétiques γυναικοφίλας, ἐρημόφιλος ou φίλης, substituées pour la commodité du mètre aux formes régulières φιλογύναιξ ou γύναιος, etc. Mais les composés φιλόπαις et παιδόφιλος paraissent s'employer indifféremment l'un pour l'autre, même en prose. Selon Stobée, XXXVIII, 216, Zénon avait établi une dis-

§ XIV, n° 2, vers 3. Εἰπεῖν : c'est l'infinitif de commandement, employé quelquefois dans notre langue en style d'annonce, *s'adresser à.... écrire franc de port*[1], etc. L'Anthologie offre plus d'un exemple de ces sortes d'appel fait aux voyageurs. A une époque où les communications par la poste n'existaient pas, du moins pour les simples particuliers, ces inscriptions funéraires étaient souvent le seul moyen qu'on pût employer pour faire connaître aux familles éloignées la perte de quelqu'un de leurs membres. — V. 4. Στρυμονίης, *qui vient du fleuve Strymon*, épithète de Borée, mise ici pour le vent du nord lui-même. C'est ce que n'a pas vu Brunck, qui a cru avec Reiske que le naufrage avait eu lieu à l'embouchure de ce fleuve ; aussi a-t-il écrit Στρύμων, et bouleversé le dernier vers. Du reste, il faut écrire πανδυσίῃ, avec l'ι souscrit. Au lieu du coucher des deux chevreaux, Horace mentionne le lever d'un seul, *impetus.... orientis hædi.*

N° 3, vers 2. Πολυκλαύτου, correction de Jacobs au lieu de πολύκλαυτον, épithète qui, selon lui, ne convient pas au cadavre à demi rongé d'un inconnu. Mais ce mot signifie aussi bien

---

tinction entre ses disciples, dont il appelait les uns φιλολόγους, *philologues*, et les autres λογοφίλους, *logophiles*. Nous ignorons la signification précise de ce dernier mot, pris évidemment en mauvaise part, mais la racine φιλο paraît y conserver le sens actif. Saint Augustin, dans son *Traité sur la musique*, VI, 13, nous apprend que de son temps on appelait σαπροφίλους, *saprophiles*, les amateurs de difformités en fait d'art, comme ceux qui chez nous auraient conservé le goût des magots de la Chine. Enfin le mot Οἰνόφιλος lui-même figure comme nom propre de l'Archonte-Roi dans une inscription du Musée des antiques du Louvre, n° 646.

[1] Cette substitution est de rigueur en italien dans les phrases négatives où le verbe serait à la deuxième personne du singulier, *non far, non dir*, ne fais pas, ne dis pas, etc. Il en était de même dans le vieux français : le verset *Domine, ne in furore tuo arguas me*, se trouve ainsi traduit : *Sire, ne me arguer en la tue ire.*

déplorable que *déploré*. — V. 3. Ἃ μὴ θέμις : ils regardaient comme un sacrilége de vendre ou de manger des poissons qu'ils supposaient repus de chair humaine.

§ XV, n° 1. Charon n'était pas toujours réduit au rôle subalterne de nocher des enfers ; on le confondait souvent avec Pluton lui-même, Ἅιδης, et cette tradition s'est conservée chez les Grecs modernes, comme le prouvent leurs chants populaires recueillis par M. de Marcellus. Un des Comnène avait été surnommé *Charon* parce qu'il tuait toujours son adversaire (Leake, sur *Eterocritus*, *Researches in Greece*, p. 108). — V. 2. Au lieu de κᾷν ou κἂν Planude donne κεὶ qui vaudrait peut-être mieux, quoiqu'il y ait des exemples de κἂν avec l'indicatif.

N° 2, vers 2. Περσεφόνης : c'est ordinairement la couche de Pluton qu'on fait intervenir quand il s'agit d'une femme. — V. 3. Au lieu de νεοθᾶγι σιδάρῳ, le texte portait νεοθαγεῖ σιδ., dont Planude a fait νεοθηγέϊ χαλκῷ. Mais on dit aussi bien νεοθήξ au nominatif que νεοθηγής, et on retrouve νεοθᾶγι σιδ. dans l'imitation de Sapho par Andronicus, VII, 181, tandis qu'Archestratus, cité par Athénée, VII, p. 306, emploie νεοθῆγι μαχαίρᾳ.

§ XVI, n° 1, vers 4. Παραιθύσσεις : ce verbe implique la double idée de mouvement et de coruscation. — V. 6. Ἥρπασα, *rapui*, correction indispensable de d'Orville au lieu de ἥρπασε, *rapuit*. — V. 7. Μὴ κούφη, *non légère :* c'est le contraire de la formule usitée en pareil cas. — Comparez les nos 205 et 206 sur le même sujet.

N° 2. Selon Pline, XXXIV, 19, Érinne avait parlé dans ses vers d'un monument construit par Myron pour une cigale et une sauterelle. Tout porte à croire qu'il a confondu la jeune Myro, également citée par M. Argentarius, VII, 364, comme propriétaire de ces insectes, avec le sculpteur Myron[1].

---

[1] Quoique Pline soit une autorité peu sûre pour tout ce qui touche au grec, Wolf n'en a pas moins, d'après lui, attribué cette pièce à Érinne. On la trouve traduite à la suite du 17ᵉ fragment d'André Chénier, dans l'édition Charpentier, où il donne l'épithète de *verte* à la cigale. Le τέττιξ des Grecs, la *cicada* des Latins, et on peut ajouter des naturalistes, est un hyménoptère qui a le corps noir, et qui ne ressemble en rien à l'espèce de sauterelle verte appelée improprement *cigale* par le vulgaire dans les environs de Paris.

N° 3, vers 3. Il faut avec Reiske et Brunck changer πολυτρήτοιο en πρὸς εὔτρήτ. pour motiver l'accusatif μέλος ou remplacer, comme le propose Jacobs, χορείων, *saltans*, par δοκεύων, *servans*[1]. — V. 5 et 6. Jacobs a cru devoir transposer ici ce distique, qui occupait la dernière place. — V. 8. Pour éviter la redondance πολυψάμμους ψαμάθους, *sables sablonneux*, il faut avec Brunck remplacer πολυψ. par πολυξάντους, *usés par les flots*, ou ψαμ. par αἰγιαλούς, *rivages*. — Comparez le n° 215.

§ XVII, n° 1, v. 1. Ἐκ Μουσέων, *avec le secours des Muses*, c'est-à-dire en vers. Un oracle avait engagé Homère à se défier d'une énigme proposée par les enfants d'Ios, aujourd'hui Ino. Le poëte rencontrant dans cette île de jeunes pêcheurs, leur adressa la question suivante : Ἄνδρες ἀπ' Ἀρκαδίης, ἁλιήτορες,, ἦ ρ' ἔχομέν τι; « Arcadiens, qu'avez-vous à m'apprendre? Rapporte-t-on bonne pêche au logis? » — Ceux-ci, qui frustrés dans les travaux de leur profession, s'étaient livrés sur eux-mêmes à une poursuite plus productive, répondirent : Ὅσσ' ἕλομεν, λιπόμεσθ', ὅσα δ' οὐκ ἕλομεν, φερόμεσθα. « On a laissé tout ce qu'on avait pris, Et rapporté tout ce qu'on n'a pu prendre. » Le bon Homère, après s'être tourmenté vainement pour pénétrer le sens de ces paroles, ne manqua pas de mourir pour la plus grande gloire de l'oracle. — V. 4. Ἀκταίῃ, *littorali*, dont Lubin a fait un nom propre, *Actæo*. — V. 7 et 8. Pline, IX, 12, dit qu'Ios est vénérable par le tombeau d'Homère. Le pseudo-Hérodote, § 35 et 36, cite cette histoire et l'épitaphe composée pour le poëte par les habitants d'Ios. Voyez Leo Allati, *Vie d'Homère*.

N° 2, vers 5 et 6. A propos de cet assujettissement des dieux à la fatalité, Martial, IX, 87, a dit : *Numina cum videas duris obnoxia fatis, Invidia possis exonerare deos.* « N'accusons point les dieux dans nos transports jaloux; La rigueur du destin les frappe ainsi que nous. »

N° 3, vers 1. Νεμέϊ, bois consacré à Jupiter Néméen, dont il portait le nom (Thucyd. III, 96). — V. 2. Κρηνιάδων : ce mot est ordinairement une épithète donnée aux nymphes, et il faudrait ici un substantif, par exemple κρηνίδων, *fontium*, dont la deuxième est longue dans l'*Hippolyte*, v. 218, ou κρηναίων, forme employée par Apollonius, I, 1208. L'intervention des nymphes fait allusion à la mort d'Hésiode, jeté à la mer, comme nous l'apprend Plutarque, *Banquet*, § 19. — V. 3 et 4. On faisait sur la tombe du mort des libations de lait et de miel, ce qu'Euripide, dans l'*Oreste*, v. 115, appelle μελίκρατα γάλακτος.

---

[1] Ce goût du dauphin pour la musique est attesté par Pindare dans Plutarque, *Instinct des animaux*, § 36, et par Aristophane, *Gren.*, v. 1318. André Chénier y fait allusion dans un de ses *Fragments*. Pline prétend que cet animal n'est pas moins ami de la musique que de l'homme, et cite plusieurs contes à l'appui de cette double assertion.

N° 4, vers 5. Βοῆς, *vocis*, voix; dans Lubin, *bovis*, bœuf[1]. — Λυκάμβεω : Lycambe avait promis sa fille Néobule en mariage au poëte Archiloque, mais il lui manqua de parole. Celui-ci écrivit contre sa fiancée et sa sœur des vers satiriques qui les réduisirent à se pendre, ainsi que leur père lui-même, si l'on en croit une certaine tradition, suivie par Horace et Ovide. Au lieu de deux filles, l'épitaphe suivante en mentionne trois. Voy., au n° 352, leur réclamation contre les calomnies du poëte.

N° 5, vers 1. Χαλαζεπῆ, *aux paroles de grêle*. Dans *les Grenouilles*, v. 842, Bacchus engage de même Euripide à se mettre à couvert des grêlons d'Eschyle, ἀπὸ τῶν χαλαζῶν. — V. 3. Litt. : *fait encore des ïambes par haine de Bupalus*. On appelait βουπάλειον στύγος, *haine bupalienne*, une inimitié mortelle. Le sculpteur Bupalus ayant livré à la risée publique le buste, ou plutôt la charge du poëte Hipponax, qui était déjà fort laid, celui-ci s'en vengea par des invectives qui forcèrent le poëte à se pendre. Voyez cette légende dans Pline, XXXVI, 5, qui la révoque en doute, dans Hadrianus Junius, *Animad.* I, § 16, et *Proverbes*, p. 1408. — V. 6. Hipponax s'était servi de l'ïambe boiteux ou scazon, qui renvoie l'ïambe du sixième pied au cinquième, et même quelquefois au quatrième, comme nous le voyons dans les deux premiers vers de son épitaphe par Théocrite, qui a employé exprès ce genre de mètre.

N° 6. L'auteur anonyme de la vie d'Eschyle ne dit pas qu'il ait composé lui-même cette épitaphe, mais le deuxième distique lui est attribué par Athénée, XIV, 627, avec l'observation qu'Eschyle semblait faire bon marché de son mérite littéraire, pour rappeler uniquement ses titres à la gloire des armes. Pausanias, I, 24, 4, s'appuie de ce fait, pour prouver l'orgueil qu'inspirait aux Athéniens la victoire de Marathon. Voy., sur ce poëte l'article de Bayle.

---

[1] Dieu sait comme les érudits d'outre-Rhin s'égayeraient à nos dépens, s'ils rencontraient de pareilles bévues dans l'ouvrage d'un de nos compatriotes!

N° 7, vers 1 et 2. Une tradition attribuait à la jalousie des courtisans d'Archélaüs cette mort d'Euripide, mais le fait est démenti dans l'épigramme 51 : voyez dans la *Collection des proverbes*, p. 1835, l'article κυνὸς δίκην. — V. 4. Euripide avait été disciple d'Anaxagore et fréquentait l'école de Socrate. Aussi ses pièces abondent en maximes philosophiques, et Plutarque, dans son *Traité sur la gloire des Athéniens*, § 5, parle de sa sagesse, également attestée par l'oracle que cite Suidas au mot σοφός. — V. 5. Litt. : *Tu es entré sous un monument pelléen.* Sur la fin de ses jours, Euripide s'était retiré à Pella, en Macédoine, près du roi Archélaüs. Cette ville se trouvait dans la Piérie, séjour favori des Muses, surnommées de là Piérides.

N° 8. Les six premiers vers sont adressés au passant par un personnage placé sur la tombe de Sophocle. Ce n'est point un Bacchus, comme l'ont cru Opsopée et Saumaise, ni un simple acteur, ainsi que le suppose Jacobs, mais bien un satyre considéré comme le génie de la tragédie, qui, dans l'origine, ne différait guère du drame satyrique[1]. C'est l'opinion de Lenz que confirme l'épitaphe de Sosithée, n° 707, par le même Dioscoride, où un autre satyre annonce qu'il rend à la tombe de Sosithée le même honneur qu'un de ses frères, sauteur à la barbe rousse, rend à Sophocle : Ἄλλος ἀπ' αὐθαίμων ἡμετέρων Σοφοκλῆν Σκίρτος ὁ πυῤῥογένειος ; puis il prend à témoin les chœurs satyriques de la Phliasie ; il y a donc identité parfaite dans les deux cas. — V. 2. Παρθεσίην, *dépôt*, correction de Brunck, au lieu de παρθενίην, *virginité*, qui ne s'explique guère[2]. —

---

[1] Selon une didascalie dont la découverte est assez récente, la pièce si touchante d'*Alceste* appartiendrait elle-même à ce dernier genre de composition, auquel le seul lien qui semble la rattacher est cette tirade bachique d'Hercule, cette chanson de corps de garde, comme l'appelle La Harpe, dans laquelle il ne faut plus voir un hors-d'œuvre, mais une nécessité imposée à l'auteur.

[2] La traduction de Grotius, *quem pia cura Musarum sanctum præstitit a Venere*, s'accorde assez mal avec ce que nous savons de So-

V. 3. Φλιοῦντος, Phlionte, ancienne ville de l'Achaïe, regardée par quelques-uns comme le berceau de la tragédie, parce que Pratinas, inventeur du poëme satyrique, y était né : raison de plus pour attribuer ces paroles à un satyre. — Τρίϐολον πατέοντα, *foulant le chardon;* il ne s'agit point ici des *tignis modicis* dont Horace fait honneur à Eschyle, comme l'a cru Huet, qui prend πρίνινον pour l'adjectif de τρίϐολον. Dans l'enfance de la scène, les acteurs foulaient le sol sous leurs pieds pour se faire une espèce de plate-forme. — V. 4. Πρίνινον, *fait de chêne*, c'est-à-dire rude et grossier. Les Acharniens, dans la pièce de ce nom, sont appelés πρίνινοι, ce que le scholiaste d'Aristophane explique par στερεοὶ καὶ σκληροί. Saumaise a donc eu tort de prendre ce mot dans le sens propre, *ex acerno stipite edolatum*. V. 7. Ce vers et le suivant sont dans la bouche du passant. — Ἔλαχες, *sortitus es*. — V. 8. Κούριμος, de κουρέω, *raser*, masque de femme avec les cheveux coupés en signe de deuil (Pollux, IV, 139). — Διδασκαλίης : le poëte dramatique instruisait lui-même ses acteurs; de là le nom de *didascalie*, instruction, qui embrassait tout ce qui concerne la représentation et la mise en scène d'une pièce. — V. 9. Σοι au lieu de σόν, correction de Saumaise.

N° 9, vers 3. Οὖλον, proprement *frisé*, *crépu*, désigne en musique la vivacité des accords, en bonne ou en mauvaise part, car Homère, *Il.*, P, 756, l'applique au cri des choucas. — V. 5 et 6. Des trois personnages cités ici il n'en est qu'un seul dont le nom se retrouve dans les odes entières attribuées à Anacréon. Lorsqu'on met d'ailleurs en regard le style comparativement moderne de quelques-unes de ces pièces avec celui des fragments authentiques, on est porté à voir dans la plupart d'entre elles plutôt des odes anacréontiques que de véritables productions d'Anacréon. — Πλόκαμον : selon Élien, *Hist. diverses*, IX, 4, et Maxime de Tyr, *Disc.*, 24 et 26, le

phocle, qui, selon Athénée, XIII, 592, eut des maîtresses dans l'âge le plus avancé, homme marié d'ailleurs, et dont Suidas nomme les cinq fils. Hüschke défend παρθενίην, en supposant qu'il s'agit d'une de ces vierges mystiques dont il est question dans Pindare sous le nom de κηληδών. Mais comme l'observe Jacobs, on ne voit guère ce que ferait cette figure de plus sur le tombeau du poëte, avec qui on ne peut l'identifier.

poëte avait chanté la chevelure de Smerdiès, dont il est également question au nº 30, et nommé Smerdis au nº 29. — V. 8. Στολίδων, au lieu de σταλ. dont Planude a fait σταλίκων, proprement *fourches à filets*, quoique Lubin, trompé par Brodeau, traduise *calicibus unguentariis*.

Nº 10, vers 2. Ἀειδομέναν, *célébrée*. — V. 3. Πειθώ, en latin *Suada*, déesse de la persuasion, dont une allégorie ingénieuse faisait la compagne de Vénus. — V. 8. Μησαμένᾳ pour μνησαμένᾳ, correction de Reiske, qui remplace par un datif le génitif Ἑλικονιάδων. Brunck porte νησαμένᾳ, de νέω, *filer*, *tisser*[1].

Nº 11, vers 1. Παυροεπής, *qui compte peu de vers* : le principal ouvrage d'Érinne, intitulé Ἠλακάτη, *la Quenouille*, n'en contenait que trois cents. — V. 6. Μαραινόμεθα, *nous sommes flétris* : cet éloge est d'autant plus méritoire qu'Antipater semble s'immoler lui-même avec les poëtes contemporains à la gloire d'Érinne. Quoi qu'il en soit, le temps l'a beaucoup plus respecté qu'elle[2]. — V. 7. Κύκνου μικρὸς θρόος, *le faible chant du cygne*. Cet oiseau, dans l'état de domesticité, fait entendre un cri faible, il est vrai, mais peu agréable. Lucrèce, IV, 182, a traduit ainsi ce distiqne : *Parvus ut est cygni melior canor ille, gruum quam Clamor in ætheriis dispersus nubibus Austri.* On voit qu'il a substitué la grue à l'oiseau appelé en grec κολοιός, en latin *graculus*, confondu à tort quelquefois avec notre geai[1]. Le κολοιός était noir : μέλαν κολοιῶν ἔθνος, « la noire tribu des κολοιός, » dit Babrius, *Fab.* VI. En outre, l'oiseau moderne a un assez beau plumage, tandis que l'ancien était considéré comme un type de laideur. Voyez Babrius, fab. LXXII, et Théophylacte, l. XII[2] et XXIV, avec les notes de M. Boissonade.

---

[1] Il y a encore cinq ou six autres épitaphes de Sapho, dont aucune ne fait mention du prétendu saut de Leucade, qui lui a été attribué par Ovide d'après plusieurs auteurs, entre autres Ménandre, cité par Strabon, X, 2. Ce silence est confirmé par celui d'Hérodote et surtout de Ptolémée-Héphestion, qui, au livre VII, donne la liste des personnages célèbres qui avaient fait ce saut. Ce n'est donc là qu'une de ces nombreuses méprises causées par la ressemblance des noms, et accréditées par les poëtes dramatiques comme moyen d'intérêt. Visconti, dans son *Iconographie grecque*, prouve qu'on l'a confondue avec une autre Sapho d'Érèse, dont la figure est gravée sur une médaille de cette ville. Voyez Athénée, XIII, 596, et Suidas, qui distinguent les deux Sapho.

[2] L'*Anthologie* ne renferme que trois épigrammes d'Érinne, et, selon Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, t. III, p. 236, c'est à Mélino ou Mélinno qu'il faut attribuer l'hymne εἰς Ῥώμην qui nous est parvenue sous son nom. Quoi qu'en disent Grotius et Fabricius, c'est bien en l'honneur de Rome divinisée qu'a été composée cette pièce, à laquelle, dans les traductions latines, on a cru devoir donner le titre incorrect *In fortitudinem*, au courage, par la raison qu'Érinne, à peu près contemporaine d'Alexandre le Grand, n'avait pu connaître les Romains.

§ XVIII, n° 1, vers 1. Κύτος, *coque :* Carcani, qui paraît avoir lu dans Lubin *civitatem* au lieu de *cavitatem*, traduit : *La nuotante città d'una nave*, « la cité flottante d'un vaisseau ! » — V. 6. Δρυμοί, *saltus*, endroits fourrés où paissent les bestiaux, ce qui s'applique aux bergers, et λιμένες, *les ports*, aux navigateurs. — Cette pièce ne faisait pas partie des Ἐπιτυμβίδια.

N° 2, vers 2. Ὀλιγήριον, neutre d'ὀλιγήριος pour ὀλιγήρης,

[1] Baïf, qui avant La Fontaine avait traité le sujet du geai paré des plumes du paon, rend *graculus* par *chouchas*. « Chacun y vient, sa plume reconnoist, Du bec la tire et le chouchas devest. » Marie de France, plus ancienne que lui, a mis en scène une corneille. Brottier et Gail ne s'y sont pas non plus trompés.

[2] Dans l'épître XII de Théophylacte, avant dernière-ligne, le sens exige qu'on supprime μὴ devant φανέντος, ou qu'on écrive ἐμφανέντος sans négation. « A côté du choucas le corbeau même paraît beau. » C'est à quoi n'ont pas songé Tzetzès (voy. Théoph., p. 240, note 7 de M. Boissonade), ni Érasme, *Prov.*, p. 1662, *Corvus absente graculo pulcher;* il faudrait *præsente*. — Ajoutons que M. Boissonade, dans ses notes sur Aristénète, p. 408, paraît considérer le κολοιός comme différent du *graculus* : « *De* κολοιῷ, *non graculo, sed cornicula.* » Il y a cependant rapport de couleur et d'habitude. Le κολ. était noir; Martial, I, 116, parle d'une femme plus noire que la poix, la fourmi, le *graculus*. Le premier volait en troupe, d'où le proverbe Κολοιὸς πρὸς κολοιόν, *graculus graculo assidet* (*Adages*, p. 1644). Varron, *De lingua latina*, v. 176, fait venir *graguli* (pour *graculi*) de *gregatim*, en troupe, étymologie vicieuse sans doute comme bon nombre de celles de Varron et des anciens en général, mais qui n'en atteste pas moins l'instinct d'association. Je crois donc à l'identité des deux oiseaux, et c'est dans ce sens que Grotius a traduit, car il faut substituer *graculus* à *garrulus* dans l'édition de de Bosch.

petit, selon Jacobs ; mais Schneider y voit un substantif composé, l'équivalent de ὀλίγον ἠρίον, petit tombeau, de même que dans Zonas (VI, 98), on trouve ὀλιγηροσίης, petite terre labourable. — V. 4. ᾟ, se rapportant à βάτον, *buisson, cui quondam ego hostis (eram) Alcimenes.* Planude écrit ἦν, *j'étais*, et prend, avec l'Argument, Alcimène pour un guerrier, μαχητήν.

§ XIX. Vers 2. Cette première décade, établie par Aristarque et Aristophane, comprenait Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate, Isée, Eschine, Lycurgue, Démosthènes, Hypéride et Dinarque. Dans la suite, on fit un nouveau choix parmi leurs successeurs, dont on forma une deuxième décade, moins illustre que la précédente, et où figuraient, entre autres, Dion Chrysostome et Nicostrate. — V. 3. Ῥηϊδίως.... persuadant facilement le juge. — V. 4. Τῆς ὀρθῆς, sous-entendu ὁδοῦ, *ne tantillum quidem a recta via deflexit*. La ligne de démarcation entre l'avocat et le juge est ici parfaitement tracée.

§ XX. N° 1, vers 2. Εἰ μέλλει ; Planude, μέλλοι, Brunck, ᾗ μέλλει, *celle qui doit*, pour donner un nominatif au verbe. Mais devant τέκοι on peut très-bien sous-entendre γυνή, *femme*. Sur cette ellipse avec les verbes spéciaux, voyez Matthiæ, *Gramm.*, n° 294. — V. 4. Dans le *Jeune Malade* d'André Chénier, une mère dit à son fils : « C'est toi qui me devais ce soin religieux, Et ma tombe attendait tes pleurs et tes adieux. »

N° 2, vers 2. Ὁ φθόνος, la malignité du sort. Étrangers aux sentiments de la résignation chrétienne, les Grecs regardaient comme une injustice révoltante ce renversement des lois de la nature. Aussi, pour eux, le rôle d'Admète priant son père de mourir à sa place, n'avait pas tout l'odieux qu'on y trouve aujourd'hui.

§ XXI. N° 1. Tiré de D. Laërce, III, 44. — V. 1. Αἰετέ : l'aigle était le symbole de l'âme, à cause de la hauteur de son vol. Sur les médailles frappées pour la consécration des empereurs romains, on voit toujours un de ces oiseaux s'élancer du bûcher. — Τίνος, sous-entendu ἕνεκα, *pourquoi*, ou ὧν, à qui appartenant : *cujus es*, dit Grotius. — V. 2. Ἀποσκοπέεις, *spectas*, changé sans raison par Brunck en ἀποσκοπέων, *spectans*.

N° 2. Cette épitaphe est de D. Laërce lui-même (I, 103). Elle ne se trouve, non plus que les autres, composées par cet auteur, ni dans les *Analectes*, ni dans la *Grande Anthologie*. Elles sont en effet peu riches en poésie, et parfois même ridicules[1]. Nous avons voulu cependant en donner un échantillon au lecteur.

N° 3. Parodié par Baïf, qui à Démocrite substitue Rabelais.

§ XXII. Les épitaphes suivantes, généralement omises par Planude et Brunck, sont tirées du VIII^e livre de l'*Anthologie palatine*, qui ne comprend que les poésies de saint Grégoire de Nazianze, sauf la première pièce sur Théodose et saint Jean-Chrysostome, morts après lui.

N° 1, vers 4. Συναάρων : Aaron, que Théodoret (livre des Nombres, Question 23) appelle la base et la racine des pontifes, est considéré ici comme la personnification du sacerdoce.

N° 2, vers 2. Ce supplice, auquel Virgile soumet les Lapithes, Ixion et Pirithoüs, serait infligé au même Tantale, d'après la tradition suivie par Euripide au début de son *Oreste*[2].

N° 3. Ce n'est pas toujours dans des vues de pillage qu'avait lieu cette violation des tombeaux, délit qui paraît avoir été très-fréquent du temps de l'auteur. Parfois on expulsait l'ancien hôte d'un sépulcre pour y installer gratis un nouvel occupant. Aussi saint Grégoire a-t-il composé sur ce sujet une foule de pièces, qui ne sont souvent que des redites les unes des autres [1].

---

[1] On peut citer, comme exemple de mauvais goût, ce jeu de mots de l'épitaphe d'Aristote (VII, 107) : Ἀλλὰ πιὼν ἀκόνιτον ὑπέκφυγε· τοῦτ' ἀκονιτὶ Ἦν ἄρα νικῆσαι συκοφάσεις ἀδίκους. « Mais il se tira d'affaire en buvant un *coup* d'aconit : c'était là triompher sans *coup* férir d'injustes accusations. »

[2] Euripide avait lui-même suivi Alcée, Alcman et Archiloque (voy. le scoliaste de Pindare, *Olymp.*, 1, 97, et Pausanias, X, 31, 8). On a reproché ces réminiscences mythologiques à un père de l'Église; mais de son temps l'éducation littéraire était encore toute païenne, caractère qu'on l'accuse de n'avoir pas entièrement dépouillé de nos jours. Au reste, trois siècles avant l'auteur du *Ver rongeur*, Érasme avait manifesté la crainte que l'étude trop exclusive de la philologie ancienne ne ranimât le paganisme : *Qui vitam omnem in Ethnicis conterunt litteris, gentiles evadunt* (*Prov.*, p. 1322). On peut d'ailleurs supposer que le saint s'adressait aux païens, encore fort nombreux de son temps.

---

[1] Saint Grégoire versifiait avec une extrême facilité, en sorte que le même sujet se trouvait quelquefois traité par lui de quinze ou vingt manières différentes. Aussi ses poésies, comme l'observe Suidas, ne renferment pas moins de trente mille vers. Quoiqu'elles justifient en général les éloges de Fleury, Rollin et autres juges compétents, ce ne sont souvent que des essais ou des variantes qu'il aurait sans doute élagués de son recueil, s'il avait pu lui-meme en surveiller la publication.

LIVRE TROISIÈME.

ÉPIGRAMMES DESCRIPTIVES.

PREMIÈRE SECTION. — OBJETS D'ART.

§ I. PORTRAITS DES GENS DE BIEN.

Le Jurisconsulte guerrier.

(J. XVI, 38. — B. III, 12. — St. 292.)

Ce n'est pas seulement aux bords de l'Ilissus
Que naissent les amants de la jurisprudence,
Ni près de l'Eurotas que fleurit la vaillance.
Enfant de nos climats on voit Synésius,
Sans qu'Athènes ni Sparte en réclament la gloire,
Favori de Thémis comme de la victoire.

(Jean Barbucalle.)

§ II. ATHLÈTES.

1. *Milon de Crotone.*

(J. 24. — B. I, 141. — St. 195.)

Ce beau marbre animé par la main du sculpteur,
Retrace de Milon la beauté mâle et fière.
Dans les combats de Pise il fut sept fois vainqueur,
Et jamais ses genoux n'ont touché la poussière.

(Simonide.)

2. *Le Coureur.*

(J. xvi, 53. — B. iii, 217. — St. 295.)

Est-ce d'un vol rapide ou d'un bond vigoureux
Que Ladas a franchi l'arène ?
D'une rare vitesse exemple merveilleux !
La question pour nous est encore incertaine.

(Anonyme.)

§ III. BACCHANTES.

La Bacchante modeste.

(J. 59. — B. iii, 48. — St. 296.)

Timide encor sans doute est la Bacchante
Que le sculpteur ici nous représente,
Et sachant mal sous sa novice main
Faire vibrer les cymbales d'airain.
Les yeux baissés elle semble nous dire :
« Partez, je cède à mon bruyant délire. »

§ IV. SOUVERAINS.

Pisistrate.

(J. xi, 442. — B. iii, 216. — St. 298.)

Dans les conseils jadis fameux par ma prudence,
J'ai trois fois envahi la suprême puissance,
Et trois fois d'Érechthée on a vu les neveux
Bannir, puis rappeler Pisistrate auprès d'eux.
D'Homère le premier j'ai rassemblé les pages :
Par lambeaux jusqu'alors on chantait ses ouvrages.

Ce grand poëte était notre concitoyen,
Si Smyrne est un rameau du peuple Athénien.

(Anonyme.)

§ V. FEMMES.

Le Portrait ressemblant.

(J. IX, 604. — B. I, 195. — St. 301.)

Oui, Thymarète est là dans ce tableau :
C'est son regard doux et plein de noblesse.
En contemplant cette œuvre du pinceau,
Le chien d'attache, en signe d'allégresse,
Frétillerait, croyant voir sa maîtresse.

(Nossis.)

§ VI. ARTISTES JUGÉS.

1. *Le Jupiter de Phidias.*

(J. XVI, 81. — B. II, 225. — St. 301.)

Ou Jupiter est descendu des cieux,
Pour révéler aux mortels son image,
Ou Phidias, pour voir le roi des dieux,
Lui-même au ciel aura fait un voyage.

(Philippe.)

2. *Parrhasius, sur lui-même.*

(J. XVII, 59. — B. II, 60.)

L'auteur de ce tableau, né dans la noble Éphèse,
Bien que toujours fidèle à la vertu,
Parrhasius, aimait le luxe et l'aise.
A son père Événor un souvenir est dû.

C'est de son chaste hymen que la Grèce a vu naître
Celui qui de son art est demeuré le maître.

§ VII. ANIMAUX.

1. *La Génisse de Myron.*

(J. IX, 715. — B. III, 296. — St. 303.)

Plus loin, bouvier, cherche un pâtis propice ;
Car tu pourrais dans ton illusion,
Prêtant la vie à l'œuvre de Myron,
Avec tes bœufs emmener sa génisse.

(Anacréon.)

2. *Autre.*

(J. 796. — B. II, 497. — St. 305.)

Sur ta génisse un passant, ô Myron,
Pour l'emmener porta sa main rapace ;
Mais en sentant l'airain, notre larron,
Triste et pénaud, fit soudain volte-face.

(Julien d'Égypte.)

3. *Le Sanglier de Calydon.*

(J. XV, 51 — B. II, 95. — St. 306.)

Vois-tu ce sanglier, dont l'indomptable ardeur
Revit dans cet airain qu'anima le sculpteur ?
Tandis que sur son dos ses crins noirs se hérissent,
Il choque avec fureur ses dents qui retentissent.
Un feu sombre et terrible étincelle en ses yeux,
Et sa bave s'épanche en torrents écumeux.
Faut-il donc s'étonner si sa rage ennemie
A l'élite des Grecs coûta jadis la vie ?

(Archias.)

§ VIII. HÉROS ET PERSONNAGES ANCIENS.

1. *Tantale sur une coupe.*

(J. XVI, 89. — B. II, 106. — St. 307.)

Lui, qui jadis; admis à la table des dieux,
S'abreuvait du nectar dont sa coupe était pleine,
Maintenant il convoite une boisson humaine,
Sans que sa lèvre atteigne au breuvage envieux.
« Bois, te dit cet emblême, et garde le silence:
De l'indiscrétion tu vois la récompense. »

(Gallus.)

2. *Hercule enfant.*

(J. 90. — B. III, 209. — St. 307.)

Presse de ces serpents la gorge meurtrière;
Étreins de leurs longs cols les replis tortueux.
Dès ton enfance il faut par des exploits heureux
Désarmer de Junon la jalouse colère.
Par des luttes tu dois commencer ta carrière;
Car le prix des travaux accomplis par ta main,
Ce n'est point un trépied, un cratère d'airain,
Mais une place au ciel, à la cour de ton père.

(Anonyme.)

3. *Télèphe.*

(J. 110.—B. II, 400.—St. 312.)

Télèphe, ce héros, roi de la Teuthranie,
Qui moissonna des Grecs les essaims belliqueux,
Et teignit de leur sang le Caïque en Mysie,
De la lance d'Achille adversaire orgueilleux,
Semble près d'exhaler les restes de sa vie;

Car il couve à la cuisse un ulcère rongeur,
Qui va sur la chair vive étendant ses ravages.
Mais, tout blessé qu'il est, vaincus par la terreur,
En désordre les Grecs désertent ces rivages.

(Philostrate.)

4. *Alexandre le Grand.*

(J. XVI, 120. — B. II, 58. — St. 314.)

Ce sont bien là les traits, l'audace d'Alexandre,
Que l'airain, grâce à toi, Lysippe, a su nous rendre.
Oui, le regard tourné vers le maître des dieux,
Il semble que le bronze ainsi se fait entendre :
« Je règne sur la terre, et toi, garde les cieux. »

(Archélaüs ou Asclépiade.)

§ IX. HÉROÏNES.

1. *Polyxène.*

(J. 150. — B. II, 440. — St. 320.)

Polyclète est l'auteur de cette Polyxène,
Chef-d'œuvre où nulle main n'a touché que la sienne :
C'est le digne pendant du portrait de Junon.
Vois la chaste victime, en ce triste abandon,
Sur ses appas livrés aux regards téméraires
De sa robe avec soin ramener les lambeaux.
Elle veut, vains efforts ! désarmer ses bourreaux :
Ce regard suppliant sous d'humides paupières
Semble en lui d'Ilion résumer tous les maux.

(Pollianus.)

2. *Didon.*

(J. XVI, 151. — B. III, 216. — St. 120.)

De l'illustre Didon, passant, tu vois l'image,
Des plus rares attraits ensemble merveilleux.
Telle je fus jadis, sans mériter l'outrage
Qu'a versé sur ma gloire un bruit injurieux.
Jamais le chef troyen n'a paru sous mes yeux.
Ce n'est point au moment où périt sa patrie,
Que j'abordai moi-même aux plages de Libye.
Mais pour fuir Iarbas et des nœuds pleins d'horreur,
J'ai plongé dans mon sein le fer libérateur.
Pourquoi, Muses, pourquoi par cette calomnie
Contre moi de Virgile armer les chastes vers?
C'est ternir mon honneur aux yeux de l'univers.

(Anonyme.)

§ X. PERSONNAGES ALLÉGORIQUES.

1. *L'Occasion.*

(J. 275. — B. II, 49. — St. 346.)

Ton auteur, quel est-il? — Lysippe. — Et sa patrie?
— Au sein de Sicyone il a reçu la vie.
— Mais toi? — L'Occasion, reine de l'univers.
— Pourquoi du bout des pieds effleures-tu la terre?
— J'abhorre le repos. — Mais d'une aile légère
Chacun d'eux est armé. — C'est pour fendre les airs.
— Ta main porte un rasoir, dis-nous pour quel usage.
— Cet emblême t'apprend mon efficacité
A trancher d'un seul coup toute difficulté.
— Tes cheveux par devant recouvrent ton visage.
— C'est une prise offerte à qui croise mes pas.

—Par derrière tu n'en a pas.
—Sans fixer mon essor volage,
L'insensé qui me laisse fuir,
Par derrière jamais ne peut me ressaisir.
—Mais dans quel but l'artiste a-t-il fait ton image?
—C'est pour donner au monde un salutaire avis,
Que ses mains m'ont placée en ce sacré parvis.

(Posidippe.)

2. *La Victoire foudroyée.*

(J. IX, 627. — B. III, 208. — St. 357.)

Reine de l'univers, ô Rome, désormais
Rien ne pourra flétrir tes palmes immortelles :
La Victoire a perdu ses ailes,
Et dans ton sein est fixée à jamais.

(Anonyme.)

§ XI. DIEUX ET DÉESSES.

1. *La Vénus de Gnide.*

(J. XVI, 165. — B. I, 165. — St. 323.)

Sur la Vénus de Praxitèle
Promenant ses regards surpris,
Junon s'est écriée, et Pallas avec elle :
« Nous avions vraiment tort d'en vouloir à Pâris. »

(Évenus.)

2. *La Vénus armée.*

(J. 176. — B. II, 15. — St. 325.)

Vénus même en tes murs, noble Sparte, à nos yeux
N'étale point les plis d'une robe légère,

Dans toute autre cité son costume ordinaire.
Un casque est le bandeau qui couvre ses cheveux;
Les rameaux d'or font place à la lance guerrière.
Citoyenne de Sparte avec Mars pour époux,
Sans arme elle ne peut se montrer parmi nous.

(Antipater.)

3. *La Vénus Anadyomène.*

(J. xvi, 178.— B. ii, 15. —St. 326.)

Vois la fille des mers sortant de son berceau:
C'est la Vénus d'Apelle, honneur de son pinceau.
Sous l'effort de ses mains vois comme en jets liquides
L'écume au loin jaillit de ses tresses humides.
A son aspect Junon s'écrie avec Pallas:
« Nous ne disputons plus le prix à tes appas. »

(Antipater de Sidon.)

4. *Bacchus voisin de Minerve.*

(J. 183. — B. iii, 202. — St. 327.)

Toi, tout près de Pallas! Pourquoi ce voisinage?
Les armes, les combats, voilà son apanage;
Le tien, ce sont les chœurs et les festins joyeux.
— Sois moins prompt à scruter la nature des dieux:
Il est entre elle et moi plus d'une ressemblance.
Comme elle, j'ai brigué la palme des combats,
Et depuis l'Océan, soumise à ma puissance,
L'Inde a connu jadis la vigueur de mon bras.
Des hommes j'ai, comme elle, embelli l'existence:
Si Pallas a planté l'olivier de ses mains,
De la vigne aux doux fruits j'ai doté les humains.
Non plus qu'elle, en naissant, je n'ai point sur ma mère
De Lucine attiré les assauts douloureux;

ır, pour venir au jour, nous perçâmes tous deux,
le, la tête, et moi, la cuisse de mon père.

(Anonyme.)

5. *Le Mercure indicateur.*

(J XVI, 254. — B. III, 197. — St. 342.)

s cailloux entassés sont l'hommage pieux
u'à Mercure en passant chacun offre en ces lieux.
Pour de pareils cadeaux, sans doute,
n'ai pas trop raison de dire : Grand merci !
annonce seulement qu'on trouve sur la route
a source de la chèvre à sept stades d'ici.

(Anonyme.)

6. *L'Amour enchaîné.*

(J. 199. — B. II, 140. — St. 330.)

En longs sanglots exhale ta douleur,
Et sous le nœud qui les tient enchaînées
Roidis tes mains au repos condamnées.
Ta peine est juste. En vain, enfant trompeur,
Tu compterais sur un libérateur ;
Ton œil humide exprime en vain la plainte.
Bien d'autres yeux ont répandu des pleurs,
Grâce à ces traits dont l'invincible atteinte
D'un noir poison brûle et ronge les cœurs ;
Et tu riais, cruel, de leur supplice.
Souffre le mal que tu fis, c'est justice.

(Crinagoras.)

Junon.

(J. 216. — B. II, 202. — St. 333.)

olyclète d'Argos, qui seul vit l'immortelle,

Dont cette œuvre imposante est l'image fidèle,
N'avait le droit d'offrir aux regards des humains
Qu'une part des trésors de sa beauté céleste;
Et ce voile discret qui nous cache le reste
Ne doit, ô Jupiter, tomber que sous tes mains.

(Parménion.)

8. *Pan aux chasseurs.*

(J. IX, 624. — B. II, 296. — St. 586.)

Salut et bonne chance à vous tous, ô chasseurs,
Que Pan, le dieu des monts, voit gravir ces hauteurs!
Comptez-vous sur vos rets, sur le fer d'une lance,
Ou sur le jet furtif de perfides roseaux?
Invoquez le dieu Pan: grâce à mon assistance,
Vous verrez réussir filets, épieux, gluaux.

(Erycius.)

9. *Priape.*

(J. X, 6. — B. II, 97. — St. 57.)

J'habite, hôte exigu, la pointe d'un rocher,
Dont le plongeon marin peut sans crainte approcher.
Front pointu, pieds absents, telle est mon humble image
Comme ont pu la tailler d'une novice main
Les robustes enfants d'une côte sauvage.
Mais jamais à Priape ils n'ont recours en vain:
De la ligne ou des rets utile auxiliaire,
Plus léger que les vents, je vole à leur prière;
Je vois au fond des eaux ce qui court dans leur sein:
Des images des dieux la vogue se mesure
A leur pouvoir d'agir plutôt qu'à leur figure.

(Archias.)

§ XII. MÉDECINS.

1. *Praxagoras.*

(J. XVI, 273. — B. II, 144. — St. 346.)

C'est au fils d'Apollon que tu dois ta science,
Cet art mystérieux d'endormir la souffrance.
Oui, de la panacée il a frotté sa main,
Et l'a par son contact imprimée en ton sein.
S'agit-il des assauts d'une fièvre chronique?
Faut-il sur une plaie appliquer un topique?
Épione pour toi tient ses trésors ouverts.
De pareils médecins s'il existait au monde
Un nombre suffisant, on verrait aux enfers
Charon chômer de morts sur sa barque profonde.

(Crinagoras.)

2. *Oribase.*

(J. 274. — B. III, 275. — St. 346.)

Digne de nos respects pieux,
Au prince Julien naguère
Oribase, l'ami des dieux,
A consacré son ministère.
Émule de l'abeille en ses doctes labeurs,
Des médecins divers il a cueilli les fleurs.

(Anonyme.)

§ XIII. MUSICIENS ET MIMES.

1. *Marie, chanteuse de Byzance.*

(J. 277. — B. III, 88. — St. 349.)

L'art pour peindre tes traits épuisa ses efforts;
Que n'a-t-il pu tracer aussi tes doux accords!

Tes appas et ta lyre, unissant leurs merveilles,
Charmeraient à la fois nos yeux et nos oreilles.

(Paul le Silentiaire.)

2. *Pylade.*

(J. XVI, 290.—B. II, 117. — St. 363.)

Pylade, oui, le dieu de l'orgie
En toi s'est incarné, quand loin du sol thébain
Sur la scène de l'Italie
Des ménades jadis tu transportas l'essaim.
Source d'un doux effroi, Bacchus, grâce à ta danse,
De sa divinité remplit la ville immense.
Si Thèbes l'a connu sortant du sein des feux,
A d'éloquentes mains lorsqu'il doit sa naissance,
Il devient l'habitant des cieux.

(Antipater.)

§ XIV. POËTES.

1. *Homère.*

(J. 295. — B. III, 252. — St. 365.)

Smyrne au chantre divin n'a point donné la vie,
Ni Colophon, honneur de la molle Ionie;
Ni Chios, ni toi, Chypre, asile de Vénus;
Ni le sol de l'Égypte aux moissons si propice;
Ni cet îlot pierreux, berceau du sage Ulysse;
Ni les remparts d'Argos où régna Danaüs;
Ni ceux dont le Cyclope environna Mycènes;
Ni l'antique cité du vieux Cécrops, Athènes.
Sur terre il n'est point né, mais du séjour des cieux
Les filles de Mémoire à nos races humaines
L'ont envoyé, chargé de leurs dons précieux.

(Anonyme.)

2. *Anacréon.*

(J. XVI, 308. — B. II, 453. — St. 368.)

Bacchus, c'est ton nectar dont la douceur traîtresse
A des tendres Amours séduit le compagnon,
Le cygne de Téos, le vieil Anacréon.
Témoin cet œil hagard où respire l'ivresse,
Et ce manteau traînant sur ses talons poudreux,
Et l'unique soulier que conserve l'un d'eux.
Mais pour chanter l'amour il tient encore sa lyre :
D'une chûte, ô Bacchus, préserve son délire.

(Eugène.)

3. *Ménandre.*

(J. XVII, 185. — B. III, 269.)

L'Amour, qui fit longtemps le charme de ta vie,
Ménandre, ici devrait te tenir compagnie.
Mais loin de toi le dieu ne s'est pas retiré:
On n'a qu'à contempler ton image chérie,
Même aujourd'hui vers elle on se sent attiré.

(Anonyme.)

§ XV. RHÉTEURS ET AVOCATS.

1. *L'avocat manqué.*

(J. XVI, 318. — B. III, 171. — St. 376.)

Qui donc a pu te peindre en orateur,
Toi dont la bouche est constamment muette?
Tu restes court, tu ne dis mot: d'honneur,
La ressemblance est en tout point complète.

(Anonyme.)

2. *Aristide.*

(J. XVI, 320. — B. III, 273. — St. 376.)

A vos anciens débats sur le berceau d'Homère,
Villes de l'Ionie, Aristide a mis fin,
Et toutes vous criez : « Smyrne au chantre divin
A dû donner le jour, d'Aristide elle est mère. »

(Anonyme.)

§ XVI. PHILOSOPHES.

1. *Pythagore.*

(J. 326. — B. III, 259. — St. 380.)

De Pythagore ici tu vois,
Passant, l'exacte ressemblance,
Et si tu n'entends pas sa voix,
C'est qu'il veut garder le silence.

(*Ibid.*)

2. *Ésope.*

(J. 332. — B. III, 45. — St. 381.)

Vieux fils de Sicyone, artiste ingénieux,
Lysippe, honneur à toi qui parmi ces images,
As placé ton Ésope en tête des sept sages !
Hérissant leurs écrits d'arguments rigoureux,
La persuasion n'est point un but pour eux.
Le vieillard de Samos dans une docte fable,
Joignant à la morale un badinage aimable,
Nous plaît et nous instruit par ce mélange heureux.
La censure âpre et nue est chose condamnable.

Mais de la fiction c'est l'appât séducteur,
Dont Ésope se sert pour combattre l'erreur.

(Agathias.)

3. *Diogène.*

(J. XVI, 333. — B. II, 178. — St. 381.)

Une tasse d'argile, une galette à l'eau,
Une besace, un vieux manteau,
Avec un bon gourdin, compagnon de voyage,
Suffisaient aux besoins de ce cynique sage.
Même encore il trouve moyen de s'alléger,
En réformant un ustensile.
Dans le creux de sa main voyant boire un berger,
« Jetons, dit-il, au loin cette coupe inutile. »

(Antiphile.)

§ XVII. PIERRES GRAVÉES, ETC.

1. *Le portrait sur cristal.*

(J. IX, 776. — B. II, 185. — St. 350.)

De Zeuxis on dirait le coloris, la grâce :
C'est Saturéïus qui dans le faible espace
Qu'offrait ce disque de cristal,
D'Arsinoé peignant l'image,
A la reine en a fait hommage.
Il ne le cède en rien au grand original.

(Diodore.)

2. *L'Amour sur un cachet.*

(J. 221. — B. II, 272. — St. 36.)

Je vois sur un cachet l'amour inévitable
Maîtrisant des lions la fureur indomptable.

Une main sur leur col tient le fouet suspendu,
L'autre à l'aide du frein dirige l'atelage.
Quel charme impérieux sur ses traits répandu!
Je frémis à l'aspect du despote sauvage.
S'il triomphe à son gré de ces monstres cruels,
Quel sera notre lot, à nous, faibles mortels?

(M. Argentarius.)

§ XVIII. GALERIES DU GYMNASE DE BYZANCE, PAR CHRISTODORE.

1. *Déiphobe.*

(J. II, vers 1. — B. II, 456. — St. 383.)

Sur un socle embelli par une main savante
Déiphobe à nos yeux le premier se présente,
Tel que vit Ménélas au devant de ses coups
Le héros tout armé s'élancer en courroux.
Sorti de son palais que la flamme ravage,
On croit le voir courir, et, tout bouillant de rage,
Dans sa marche rapide avec art effacé,
Concentrer la vigueur de son corps ramassé.
Son mobile regard dans l'espace étudie
Le point d'où le menace une atteinte ennemie.
Son bras gauche est armé d'un large bouclier,
Et l'autre en l'air brandit un glaive meurtrier,
Qu'il plongerait sans doute au cœur d'un adversaire,
Si l'airain secondait sa fureur sanguinaire.

2. *Chrysès.*

(J. II, 86. — B. II, 459. — St. 386.)

Près de là c'est Chrysès, le pontife divin :
Le sceptre d'Apollon est placé dans sa main.

Son front porte un bandeau, parure solennelle.
Ce port majestueux aisément nous révèle
De la race héroïque un digne rejeton.
Sans doute il vient prier le fier Agamemnon.
Avec sa barbe grise on voit sur sa ceinture
En flocons argentés tomber sa chevelure.

3. *Pompée.*

(J. II, 398. — B. II, 469.—St. 395.)

Pompée, illustre chef des guerriers d'Ausonie,
Dont la valeur brillante a conquis l'Isaurie,
Superbe, foule aux pieds les glaives des vaincus.
On voit que sous son joug s'est courbé le Taurus,
De liens éternels chargé par la victoire.
C'est bien là ce héros dont l'éclatante gloire
Remplit jadis le monde, et pour surcroît d'honneur,
Parmi ses descendants il compte l'Empereur.
Anastase est issu de sa race divine.
Mon noble souverain a de son origine
Bien su donner la preuve aux yeux de l'univers,
En chargeant à son tour l'Isaure de ses fers.

4. *Virgile.*

(J. 414. — B. II, 471. — St. 397.)

Cygne mélodieux dont la douce harmonie
A jadis enchanté les fils de l'Ausonie,
Virgile, grâce à toi, le Tibre sur ses bords
A d'un nouvel Homère entendu les accords.

§ XIX. COCHERS DE L'HIPPODROME.

1. *Faustin.*

(J. XVI, 364.— B. III, 25.— St. 404.)

Jeune autrefois, des vieux tu déroutas l'adresse,
Mais aujourd'hui, Faustin, ton heureuse vieillesse
De tes jeunes rivaux fait trembler la vigueur.
Toujours du premier prix tu remportas l'honneur,
Jeune, au sein des vieillards, vieux, parmi la jeunesse.

2. *Constantin.*

(J. XV, 41. — B. III, 26. — St. 404.)

Tu n'as point vu durant ta vie
Tes traits reproduits par l'airain.
Ta gloire cédait à l'envie.
Tu n'es plus... La ville soudain
A te combler d'honneurs s'empresse.
Mais quels honneurs, ô Constantin,
Pourront égaler ton adresse?

§ XX. INSCRIPTIONS DE CYZIQUE.

1. *Meurtre de Polyphonte.*

(J. III, 1. — Paral. I, 624.)

Ta main avait frappé le père de Cresphonte,
Pour souiller et sa veuve et son lit, Polyphonte.
Mais son fils venge enfin le trépas paternel :
A la voix de Mérope il t'immole à l'autel,
Sa lance atteint ton flanc, et pour l'aider sa mère
Sous un bâton noueux brise ta tête altière.

2. *Romulus et Rémus délivrant Servilie, leur mère.*

(J. III, 19. — Paral. I, 638.)

Par un nœud clandestin unie à Mars jadis,
Romulus et Rémus te durent leur naissance.
Dans son antre une louve allaita tes deux fils,
Qui reviennent mettre un terme à ta longue souffrance.

§ XXI. INSCRIPTIONS CHRÉTIENNES.

1. *La sainte crèche.*

(J. I, 40.)

La crèche où naît l'enfant divin,
C'est le ciel, c'est bien plus encore,
Car elle a reçu dans son sein
Le roi que l'univers adore.

2. *Le Christ sur les eaux.*

(J. 92.)

Sur sa barque le Christ se livrait au repos.
Soudain le vent mugit et soulève les flots;
Un long cri de terreur échappe à l'équipage:
« Sauveur, réveille-toi, défends-nous du naufrage. »
Alors le roi se lève : aux autans furieux,
A la mer courroucée il impose silence.
La nature obéit, et ce triomphe heureux
Convainc les assistants de sa divine essence.

3. *Portrait de la Sainte-Vierge.*

(J. XV, 17. — Paral. I, 740.)

Pour retracer tes traits, ô Vierge tutélaire,
Il faudrait, renonçant à de vaines couleurs,

Aux astres emprunter leurs divines splendeurs.
Ainsi dans ton image, ô porte de lumière,
Irait se réfléter leur éclat lumineux.
Mais puisqu'un tel effort défie, hélas! nos vœux,
Nous devons recourir pour peindre ta figure,
Aux seuls moyens qu'à l'art concède la nature.

(Constantin de Rhodes.

DEUXIÈME SECTION. — ÉDIFICES DIVERS.

§ I. MAISONS D'HABITATION.

1. *Sur une maison à Byzance.*

(J. IX, 651. — B. III, 91. — St. 358.)

La mer de trois côtés vient égayer ma vue :
Sur moi de toutes parts le jour lance ses traits;
De ses rayons naissants Phébus qui me salue,
Ne me quitte le soir qu'avec de longs regrets.

(Paul le Silentiaire.)

2. *Autre.*

(J. 652. — B. II, 501. — St. 358.)

Fraîche au cœur de l'été, tiède dans la froidure,
Des saisons en tout temps je corrige l'injure.

(Julien d'Égypte.)

3. *L'habitation modeste.*

(J. IX, 654. — B. II, 501. — St. 359.)

Voleurs, qu'ici l'espoir appelle,
Cherchez un logis plus chanceux.
La pauvreté garde ces lieux,
Dont elle est l'hôtesse fidèle.

(Julien d'Égypte.)

§ II. MONUMENTS PUBLICS.

1. *Le Temple de Jupiter.*

(J. 702. — B. III, 225. — St. 356.)

Les enfants de Cécrops au souverain des dieux
Ont élevé ce sanctuaire,
Afin qu'il pût trouver en descendant des cieux
Un autre Olympe sur la terre.

(Anonyme.)

2. *Les soteria de Smyrne.*

(J. 642. — B. III, 51. — St. 371.)

Tout ce qui sert aux plaisirs de la table,
Les mets exquis, les ragoûts somptueux,
Sont destinés à former dans ces lieux
Un résidu qui n'a plus rien d'aimable.
Faisans, poissons, ingrédiens coûteux,
Dont au mortier s'est broyé le mélange,
Vous n'êtes plus ici que de la fange.
Le ventre rend ce que la gorge a pris,
Et l'on connaît un peu tard, à sa honte,

Que de payer l'ordure un pareil prix,
C'est s'exposer au plus grave mécompte.

(Agathias.)

§ III. VILLES.

1. *Mycènes.*

(J. IX, 28. — B. II, 105. — St. 99.)

Oui, déserte aujourd'hui, gisant dans la poussière,
Mycène offre d'un roc la triste nudité.
Mais contemple d'Ilus la fameuse cité,
Qui me vit de ses tours fouler la cime altière,
Et brûler de Priam le palais dévasté :
Tu sauras quelle était ma puissance naguère,
Et j'en ai pour garants les vers mêmes d'Homère.

(Pompée ou Marcus le jeune.)

2. *Corinthe.*

(J. 151. — B. II, 20. — St. 100.)

De la Doride, ô toi qui fus jadis l'honneur,
Corinthe, où sont passés ton éclat, ta splendeur,
Tes antiques trésors et tes tours orgueilleuses,
Tes temples, tes palais, tes filles radieuses,
Et ces peuples nombreux dont regorgeait ton sein?
Triste cité, de toi nul vestige ne reste :
Tout est mort, dévoré par la guerre funeste.
Seules debout encore et pleurant ton destin,
Les filles d'Océan, hélas! les Néréides,
Alcyons désolés, peuplent ces bords humides.

(Antipater.)

§ IV. BAINS.

1. *Le bain magique.*

(J. IX, 618. — B. III, 221. — St. 353.)

Non, des fruits du lotos le charme impérieux
N'est point un vain récit forgé par nos aïeux.
J'en atteste ce bain : dans son onde chérie
On oublie à la fois et parents et patrie.

(Anonyme.)

2. *Le bain des dames.*

(J. 621. — B. III, 222. — St. 353.)

Jeunes beautés qui voulez plaire,
Et c'est là votre but toujours,
Venez à ce bain salutaire
Emprunter de nouveaux atours.
Grâce à son eau l'épouse sage
Saura fixer l'époux volage.
A la vierge viendra s'offrir
De prétendants une cohorte.
La beauté vénale à sa porte
Verra les galants accourir.

(Anonyme.)

3. *Le bain d'Agamemnom.*

(J. 631. — B. III, 50. — St. 356.)

Les Grecs, de Podalire oubliant l'art divin,
Ont cherché dans ce lieu des ressources plus sûres.
Mon onde après la guerre a fermé leurs blessures,
Et su d'un fer barbare expulser le venin.

Aussi m'a-t-on muni de toit et de clôtures,
Et par un juste honneur, du grand Agamemnon
Les mortels à mon bain ont décerné le nom.

(Agathias.)

§ V. FONTAINES.

1. *La fontaine appelée Katharé, pure.*

(J. IX, 374. — B. III, 227. — St. 364.)

C'est pour toi, voyageur, que mon eau vive et pure
Sort des côteaux voisins avec un doux murmure.
Les planes, les lauriers qui couronnent mes flots,
Forment un frais réduit sous un dais de verdure.
Passer outre en été serait me faire injure :
Viens étancher ta soif et goûter le repos.

(Anonyme.)

2. *La fontaine tombeau.*

(J. 315. — B. I, 248. — St. 364.)

Tu dois être las du voyage :
Sous ces hauts peupliers viens goûter le repos,
Passant, et que ta soif s'étanche dans mes flots.
Mais garde un souvenir en quittant ce bocage
A la fontaine de Gryllus,
Monument des regrets de son père Simus.

(Nicias.)

3. *La fontaine perfide.*

(J. XVII, 253. — B. III, 191.)

Ta source, ô Dium, est fournie
D'une eau d'un goût délicieux,

Mais ce breuvage insidieux
Avec la soif ôte la vie.

(Anonyme.)

§ VI. LIEUX DE PLAISANCE.

La villa appelée l'Amour à Amasée.

(J. IX, 668. — B. II, 511. — St. 374.)

Salut, bois de l'Amour, salut, riant ombrage,
Dont un léger zéphyre agite le feuillage.
Partout, la violette et la rose en bouton
De la prairie humide émaillent le gazon.
Là, d'un triple gradin s'échappant en cascades,
Coule par trois conduits l'eau pure des Naïades :
L'Iris sous tes bosquets roule ses flots heureux,
Asile que chérit la nymphe aux beaux cheveux.
Au-dessus de la vigne à la grappe dorée
Mûrit partout l'olive à Pallas consacrée.
Philomèle aux échos répète ses accents,
Et l'oisive cigale y répond par ses chants.
Ces lieux te sont ouverts, passant : goûte sans crainte
L'humble hospitalité que t'offre leur enceinte.

(Arabius.)

TROISIÈME SECTION. — OBJETS DIVERS.

§ I. PLANTES.

1. *Le Noyer.*

(J. IX, 3. — B. I, 173. — St. 25.)

Sur la route où je crois, pauvre noyer, sans cesse
J'offre aux enfants un but pour leur fatale adresse,
Mon feuillage est détruit, mes rameaux fracassés,
Grâce aux cailloux nombreux par les passants lancés.
Des fruits que nous donnons voilà donc le salaire!
C'est ma fécondité qui cause ma misère.

(Antipater ou Platon.)

2. *Le Platane.*

(J. 247. — B. II, 229. — St. 82.)

Jadis déraciné par l'ouragan cruel,
Plane épais, je gisais sur le sol paternel.
Grâce aux jus de Bacchus j'ai relevé la tête,
Recevant chaque jour soit l'été, soit l'hiver,
Ce doux bain, préférable aux eaux de Jupiter.
Ma résurrection est maintenant complète.
Tandis que par le vin tout autre est renversé,
Moi seul en bien buvant je me suis redressé.

(Philippe.)

§ II. ANIMAUX.

1. *La Chèvre.*

(J. IX, 224. — B. II, 147. — St. 46.)

Jamais chèvre n'avait dans un vase écumeux
Dégorgé sa mamelle avec plus d'abondance.
César a savouré mon nectar onctueux,
Et sur sa flotte même exige ma présence.
Astre nouveau j'irai bientôt parer les cieux.
Celui qui de mon pis boit le tribut liquide,
Le cède-t-il en rien même au dieu de l'égide?

(Crinagoras.)

2. *Le Coursier déchu.*

(J. 20. — B. II, 98. — St. 48.)

L'Alphée a vu mon front couronné sur ses bords;
Castalie a deux fois proclamé ma victoire,
Des triomphes conquis par mes nobles efforts
Et Corinthe et Némée ont gardé la mémoire.
Mais voilà qu'aujourd'hui ce phénix des coursiers,
Qui jadis défiait des vents l'aile légère,
Réduit par la vieillesse à flétrir ses lauriers,
Tourne, ignoble bidet, une meule grossière.

(Anonyme.)

§ III. LIVRES.

1. *L'Alexandra de Lycophron.*

(J. 191. — B. III, 269. — St. 93.)

Si dans mon labyrinthe aux replis tortueux
Tu t'engages jamais, regagner la lumière

N'est pas pour toi, lecteur, une tâche légère,
Grâce à ces faux-fuyants, à ces écarts nombreux,
Où se jette à dessein l'oracle qu'à Cassandre
Phébus lui-même inspire, et qu'elle adresse au roi.
Si Calliope t'aime, en main tu peux me prendre :
Sans les muses, je suis un vain fardeau pour toi.

(Anonyme.)

2. *Les pastorales de Théocrite.*

(J. IX, 205. — B. I, 263.)

Troupeau jadis épars, Muses des bergeries,
Dans le même bercail vous voilà réunies.

(Artémidore.)

3. *Invocation des copistes chrétiens.*

(J. I, 29.)

O Christ, sur mes travaux daigne étendre ta grâce !
. . . .
Christ, prête à mes travaux une main secourable.

§ IV. VAISSEAUX.

1. *Le Pin.*

(J. IX, 30. — B. II, 400. — St. 78.)

Pauvre Pin, brisé par l'orage
On veut de moi faire un vaisseau.
Hélas ! avant de franchir l'eau,
N'ai-je pas déjà fait naufrage ?

(Zélotus ou Bassus.)

2. *Le petit navire.*

(J. IX, 107. — B. I, 232. — St, 80.)

On dit que grâce à ma taille exigüe
Je ne saurais, ainsi qu'un vaisseau de haut-bord,
Des mers en sûreté parcourir l'étendue.
La taille, je l'avoue, est loin d'être mon fort.
Mais quoi! tous les esquifs sont égaux pour Neptune.
Entr'eux c'est la seule fortune
Qui met la différence, et non pas la grosseur.
Oui, de ses gouvernails qu'un autre s'applaudisse:
Chacun a son idée en fait de protecteur;
Moi, puissé-je des dieux avoir l'appui propice!

(Léonidas.)

§ V. MEUBLES ET USTENSILES.

1. *Le Moustiquaire.*

(J. 764.—B. III, 91.—St. 877.)

Dans mon tissu maillé je ne cherche à surprendre
Ni les monstres des bois, ni l'habitant des mers,
Ni le timide oiseau dont l'aile fend les airs :
L'homme de son plein gré vient lui-même s'y rendre.
Au sortir du repas, prêt à clore ses yeux,
Des mouches, à midi, lorsqu'il fuit les piqûres,
Sous mon abri propice un art ingénieux,
Plus sûr que tout rempart, le défend des morsures.
Il dort ainsi paisible, et de veiller sur lui
Le chasse-mouche en main ses gens n'ont point l'ennui.

(Paul le Silentiaire.)

2. *La Table de jeu.*

(J. IX, 767. — B. III, 92.—St. 377.)

A cette table assis, sur l'élégante pierre
Quand roulera le dé qui charme tes loisirs,
Triomphe sans orgueil, s'il comble tes désirs;
Ne maudis point, s'il t'est contraire,
L'instrument léger de tes jeux.
C'est dans des riens que l'homme se révèle,
Et du bon sens qu'il porte en sa cervelle
Un dé saura donner la mesure à nos yeux.

(Agathias.)

3. *Autre.*

(J. XV, 18. — Paral. I, 740.)

D'un jeu, qui des combats est l'image savante,
Pour composer les instruments,
Palamède, on eût dû tailler tes ossements.
Durant une guerre sanglante,
Le premier tu sus autrefois
Présenter le tableau d'une lutte innocente,
Sur un champ de bataille en bois.

(Anonyme.)

4. *La Métamorphose de l'Amour.*

(J. IX, 773. — B. II, 426. — St. 379.)

En poêle on a changé l'amour;
L'artisan ne pouvait mieux faire.
Le dieu brûlait les cœurs naguère,
Les beignets vont avoir leur tour.

(Palladas.)

5. *Le Goulot de Bouteille.*

(J. IX, 232. — B. II, 228. — St. 379.)

Harmonieux goulot jadis d'une bouteille,
J'abritais dans mes flancs le doux jus de la treille.
Mais aujourd'hui brisé, je sers à garantir,
Ainsi qu'un sûr rempart, cette vigne nouvelle,
Qui doit garnir un jour la joyeuse tonnelle.
Au culte de Bacchus je persiste à servir:
Vieux, il trouve mon sein ouvert pour l'accueillir,
Tandis que jeune encore il croît sous ma tutelle.

(Philippe.)

§ VI. PIÈCES ASTRONOMIQUES ET MÉCANIQUES.

1. *Les coupes astronomiques.*

(J. 541. — B. II, 112. — St. 67.)

Théogène à Pison adresse pour cadeau
Ces deux coupes, où l'art par un moyen nouveau
A retracé du ciel l'image tout entière,
Car ce sont deux moitiés qui complètent la sphère:
L'une aux astres du Nord a prêté son contour,
L'autre à ceux du Midi. Trève de règles vaines!
Tu peux sans Aratus, les vidant tour à tour,
Te rendre compte ainsi de tous les phénomènes.

(Antipater.)

2. *Le Cadran solaire.*

(J. 780. — B. III, 199. — St. 382.)

Dans un espace étroit cette pierre savante
Du ciel embrasse le contour,

Et pour chaque saison ce cadran représente
Chaque division du jour.

(Anonyme.)

3. *Le Moulin à eau.*

(J. IX, 418. — B. II, 119.)

Désormais à moudre le grain
Ne fatiguez plus votre main :
Oui, d'un profond sommeil, femmes, dormez encore,
Bien que le chant du coq vous annonce l'aurore.
Dorénavant c'est aux nymphes des eaux
Que Cérès veut confier vos travaux.
Au sommet d'une roue on les voit bondissantes,
Ébranler un mobile essieu,
Dont les rayons tournants mettent soudain en jeu
De quatre blocs creusés les masses gémissantes.
Pour nous de l'âge d'or renaissent les douceurs,
Si Cérès sans travail nous livre ses faveurs.

(Antipater.)

NOTES

DU LIVRE TROISIÈME.

PREMIÈRE SECTION.

Cette 1re section, consacrée aux objets d'art, est tirée presque tout entière du IVe livre de Planude, le plus précieux de tous, car il dédommage de la regrettable lacune qui existe à cet égard dans l'*Anthologie palatine*.

§ I, vers 1 et 2. Οὐχὶ..., tournure empruntée à Plutarque, *Vie de Pélopidas*, § 17, à propos des succès des Thébains. — Ἰλισσῷ, petite rivière de l'Attique. — V. 3. Ἀστὸν Ἀθάνας : c'est plutôt *civem Minervæ* que *c. Athenarum*, comme traduit Lubin; car il n'en est pas ici de même que pour les villes Θῆϐαι, Μυκῆναι, dont on trouve souvent le nom au singulier en poésie. La forme Ἀθήνη désignerait, selon Suidas, une ville de la Laconie.

§ II, nº 1. Ce distique, qui rappelle seulement une partie des triomphes de Milon, a été placé à tort parmi les épitaphes. Pausanias (VI, IV, 2) ne lui attribue que six victoires à Pise ou Olympie[1].

Nº 2. Il y a eu deux coureurs du nom de Ladas; il s'agit sans doute du plus célèbre, dont Pausanias (II, XIX, 6) cite la statue par Myron. Il existe de cette pièce plusieurs parodies en quatre vers, qui donnent lieu de croire qu'il en manque la moitié. Il serait en ce cas facile de la compléter, en empruntant le 2e distique de la parodie nº 86 du XIe livre, sauf quelques légers changements au 2e vers.

§ III, vers 3. Βοώσῃ, *proclamanti*, et non *proclamabit*.

---

[1] On voit qu'il s'agit d'une de ces figures appelées *Iconiques*, parce qu'elles représentaient exactement les traits, εἰκών, du personnage. C'est un privilége dont les athlètes ne jouissaient qu'après avoir remporté au moins trois victoires (voy. Pline, XXXIV, 4).

§ IV. C'est sans doute par inadvertance que dans le manuscrit du Vatican cette épigramme clôt les pièces satiriques du XI^e livre. — V. 1 et 2. Au lieu de τρίς répété, Brunck écrit deux fois δίς, ce qui est remplacer une erreur par une autre; car si Pisistrate a été expulsé deux fois d'Athènes, il s'est emparé trois fois de la tyrannie, dont il était en possession à sa mort. — V. 3 et 4. C'est à Pisistrate, dit Cicéron (*De Oratore*, III, 24), que nous sommes redevables de l'ordre dans lequel les livres d'Homère se trouvent aujourd'hui rangés. Par là cependant il ne faut pas entendre la division de ses deux grands poëmes en vingt-quatre livres, désignés chacun par une des vingt-quatre lettres de l'alphabet, qui n'en contenait pas ce nombre du temps de Pisistrate [1]. — V. 6. Ἀπῳκίσατο, dont Br. a fait sans nécessité ἐπῳκ. : Smyrne, primitivement une des douze villes de l'Éolie, avait été rangée ensuite parmi les villes ioniennes, dont les habitants tenaient à Athènes par les liens du sang.

§ V, vers 1. Θυμαρέτας : le texte portait, comme celui de Plan., Θαῦμ' ἀρετᾶς, *prodige de mérite*, leçon d'ailleurs aussi justifiable que θαῦμα τέχνης, *prodige d'art*, de l'épigramme XVI, 105; mais le sujet semblait exiger un nom propre, peut-être Τιμαρέτας. — Εὖγε, *bene quidem*, et non *utinam*, comme traduit Lubin, qui n'a pas compris non plus l'épithète ἀγανοβλέφαρος : il s'agit de la douceur du regard, et non de paupières qui se collent, *coalescunt*.

§ VI, n° 1, vers 1. Δείξων : on croyait que les dieux apparaissaient quelquefois aux artistes chargés de les représenter.

N° 2. Cette pièce nous a été conservée par Athénée, ainsi que les deux suivantes de l'Appendice. Elle a fourni à Pline, XXXV, 16, l'occasion de tancer vertement la vanité du peintre. — V. 1.

---

[1] C'est l'œuvre des grammairiens d'Alexandrie, particulièrement de Zénodote et d'Aristophane, qui vivaient trois siècles plus tard, bien qu'Eustathe et le scholiaste de Denys de Thrace prétendent que ces deux derniers ont agi par ordre de Pisistrate (voir l'article *Apion*, dans Bayle; les *Prolégomènes* de Wolf, § 23, et la 1^{re} note de Dugas-Montbel sur l'*Iliade*). Au reste Fabricius (*Bibliothèque grecque*, t. I, l. II, p. 270) est de l'avis de ceux qui soutiennent que cette épigramme et le passage analogue d'Élien (*Hist. diverses*, XIII, 14) ne prouvent rien contre l'unité des poëmes d'Homère, et qu'il est au contraire question des mesures prises pour y ramener les rapsodes, qui n'observaient aucun ordre dans le choix des morceaux.

Ἁβροδιαίτης, *qui mène une existence molle.* A ce titre que s'arrogeait Parrhasius, un plaisant substitua ῥαβδοδιαίτης, *qui vit de son pinceau*[1]. — V. 3. Événor était lui-même un peintre distingué, selon Pline, XXXIII, 9. — Ὅς νιν ἔφυσε, au lieu de ὅς γ' ἀνέφυσε.

§ VII, n° 1. C'est à Athènes que l'on voyait cette génisse, principal ouvrage de Myron, selon Pline (XXXIV, 8), et qui avait à son apparition exercé la verve de bien des beaux esprits. Mais c'est à tort que ce distique est attribué à Anacréon, ainsi que le n° 716. Malgré les calculs de Winckelmann, le poëte a dû précéder l'artiste d'au moins un siècle. On connaît l'imitation d'Ausone : *Bucule*, *pasce greges procul hinc*, etc.

N° 2, vers 1. Πλάστα, au vocatif, avec la finale brève par licence.

N. 3. Anonyme dans Planude. — V. 3. Θηκτόν, *aiguë*, et non θνητόν, *mortelle*, donné par H. Étienne. — V. 5. Δεδευμένον, correction indispensable, au lieu du pluriel neutre μένα. — V. 6. Λογάδα στρατιήν, *troupe choisie*. Selon Homère (*Il.*, I, 542), le sanglier de Calydon avait envoyé au bûcher bien des victimes.

§ VIII, n° 1. Nous voyons, dans le début de la tragédie d'*Oreste*, que Tantale avait été admis sur un pied d'égalité à la table des dieux. — V. 4. Κρᾶσις, littéralement, *mélange* : le vin des anciens contenait presque toujours de la poix et autres substances étrangères[2], de sorte qu'il fallait, pour le rendre potable, le délayer dans de l'eau froide ou chaude. De là le nom de *cratère*, de κεράννυμι, *mêler*, donné au vase où s'opérait ce mélange, celui de κρασί, qui désigne le *vin* chez les Grecs modernes, et l'emploi du mot latin *miscere*, qui s'est conservé dans l'italien *mescere*, pour signifier *verser à boire*. — Ταπειν., *plus basse* : la tête de Tantale formait probablement saillie au-dessus du bord de la coupe ; car le mot τόρευμα du vers suivant s'appliquait, non-seulement aux images gravées, mais encore aux bas et hauts reliefs, et même aux figures de ronde-bosse. — V. 6. Ὄργια σιγῆς, *les orgies du silence*. Ce premier mot désignait en général les mystères religieux, et en particulier ceux de Bacchus ; voilà pourquoi il s'y rattache ordinairement des idées d'ivresse et de dissolution. — V. 7. Tantale s'était rendu coupable d'indiscrétion : Ἀκόλαστον εἶχε γλῶσσαν, dit Euripide. Aussi Régnier (satire XIV), après avoir parlé de Prométhée, ajoute à propos de lui : « L'autre fut un lingard révélant les secrets Du ciel et de son maître aux mortels indiscrets. »

---

[1] Ou plus proprement de sa baguette, ῥαβδίον, morceau de bois qu'on rougissait au feu pour brûler la cire et l'étendre sur la peinture.

[2] L'évêque Luitprand, envoyé en ambassade à Constantinople en 940 et 960, se plaint de n'avoir pu boire le vin grec, tant il était mélangé de poix et de gypse (Müller, *Histoire universelle*, l. XIII, c. 30). Si l'on en croit M. Leake (*Researches in Greece*, p. 155), il n'a pas beaucoup gagné sous ce dernier rapport.

Nº 2. vers 1. Δειράς, *colla*, correction de Jacobs, au lieu de la leçon des textes χεῖρας, *manus*, qui répugne au sens, et celle de Brunck σπείρας, *spiras*, qui blesse le mètre. — V. 2. Δακέτων, de δάκνω, *mordre*, se dit de tous les animaux dont la morsure est nuisible, et particulièrement des serpents. — Ἄγχε βαθ. φαρ., *stringe profunda guttura* : Planude écrit d'un seul mot ἀγχιβαθεῖς. — V. 3. Ἐξέτι νηπιάχοιο, *da piccolino*, disent les Italiens, équivalent de ἐξέτι νηπυτίης, *ab infantia*, employé par Apollonius, IV, 791. — V. 5. Il s'agit des vases d'airain, ou chaudières, donnés ordinairement aux athlètes vainqueurs : *Tripodas præmia fortium Graiorum*, dit Horace. — V. 6. C'est la récompense à laquelle le même poëte latin fait allusion : *Hac arte Pollux et vagus Hercules Enisus arces attigit igneas*, « C'est par de tels efforts que Pollux et qu'Alcide Ont pris vers l'empyrée un essor intrépide. » — Voyez la XXIVᵉ idylle de Théocrite, et *Hercule au berceau* de Philostrate, Image V.

Nº 3. vers 1. Τευθρανίας : on appelait ainsi la Mysie, de Teuthras, beau-père et prédécesseur de Télèphe. — V. 4. Littéralement, *adversaire de la lance Péliaque* : on nommait Péliaque ou Péliade la lance d'Achille, parce qu'elle avait été coupée sur le mont Pélion. — V. 5 et 6. Grotius traduit : *Nunc femore occultans sævi tormenta doloris Mœret, et attrahitur vulnere tota caro*, interprétation fausse selon Jacobs, qui regarde ἐμψύχῳ σαρκί comme l'équivalent de ἔμψυχος, *tout blessé qu'il est, les siens l'entraînent vivant*[1]. Je pense que le sens est plutôt : ἔχων ἔμψυχον σάρκα συνελκομένην, *ayant sa chair*

---

[1] Dans l'*Anthologie palatine* il ajoute que ces mots offrent à peine un sens, *vix habent sensum idoneum*, ce qui pourrait s'appliquer plutôt à la version d'Oléarius : *Atque animata caro quo trahit, ecce ruit* ; « Il court où l'entraîne sa chair animée. »

vive et saine entraînée, c'est-à-dire gagnée, attaquée par les parties molles et purulentes. Ovide dit qu'une plaie doit être tranchée dans le vif, *ne pars sincera trahatur*, « de peur que la contagion ne gagne les parties saines. » Le latin *sincera* répond parfaitement à ἔμψ., et *trahatur* à συνελ.; le terme ἕλκος, *ulcère*, réveille précisément cette idée, qu'indique le mot τήκεται, *tabescit*, et non *mœret*, comme l'a mal rendu Grotius[1]. On objectera que l'artiste, probablement un peintre, n'a pu représenter que les suites immédiates de la blessure. Mais dans la description des objets d'art, l'imagination des poëtes grecs se donne une bien plus libre carrière : elle ajoute souvent au fait principal les circonstances qui ont précédé et celles qui doivent suivre. Ainsi, dans la Ire idylle de Théocrite (v. 36 et 37), il est question d'une femme représentée sur un vase entre deux amants, à qui elle prodigue tour à tour ses regards et ses sourires.

N° 4, vers 3 et 4. Plutarque cite ce distique dans son Traité *sur la Fortune d'Alexandre*, Ire partie § 9, et IIe partie § 2. Dans la vie de ce prince (§ 4), il nous apprend que Lysippe l'avait représenté la tête penchée sur l'épaule gauche, son attitude ordinaire, qu'affectaient d'imiter ses courtisans et ensuite ses successeurs, quoi qu'elle provînt du défaut d'organisation appelé *torticolis*, comme l'a prouvé la dissertation du docteur Dechambre. — Αὐδάσοντι, forme dorienne reproduite par Plutarque, *dicturo*, et non pas *intuenti*.

§ IX, n° 1. Il est probable, comme le suppose Heyne, que Pollianus a commis une bévue en faisant un peintre de Polyclète, auteur de la fameuse statue de Junon, dont il sera fait mention au § XI, n° 7[2]. — V. 1 et 2. Les grands maîtres abandonnaient ordinairement à leurs élèves les parties les moins importantes de leurs tableaux, ce qu'on appelait πάρεργα, *ac-*

---

[1] Il ne serait pas impossible que le manuscrit de Grotius portât *marcet*, et que *mæret* ne fût qu'une de ces fautes nombreuses échappées à de Bosch, un peu trop prompt à s'applaudir de leur rareté.

[2] De même, plus tard, Prodromus et Nicétas ont pris, l'un, Phidias pour un peintre, l'autre, Zeuxis pour un sculpteur. De nos jours, la Vénus de Milo a été l'occasion d'un quiproquo non moins étrange. L'erreur de Pollianus se trouverait corrigée en lisant δαιμονίοιο λίθου, *divini marmoris*, au lieu de δαιμονίου πίνακος, *divinæ tabellæ*.

cessoires. — V. 4. Πέπλῳ, répétition vicieuse après le πέπλοιο du vers précédent; Brunck propose χερί, *de sa chaste main.* Ovide (*Mét.*, XIII, 479) loue aussi la pudeur de Polyxène, mais après avoir reçu le coup mortel[1]. La Fontaine dit de même : « Elle tombe, et tombant range ses vêtements, Dernier trait de pudeur à ses derniers moments. » Mais ni lui, ni Ovide, ni Euripide, leur devancier, ne la font descendre à la prière, λίσσεται. Philostrate, dans ses *Héroïques* (IV, 16), va jusqu'à dire que sa mort fut volontaire.

N° 2, vers 4. Αἰσχρόν pour αἰσχρήν. — Ἐπ' εὐφήμοις, *après* ou *malgré mes actions louables.* — V. 5. Carthage avait été fondée 819 ans avant J. C., quatre siècles et demi après le siége de Troie; mais c'est bien le cas de s'écrier à propos de cet heureux anachronisme du poëte : *Si minus errasset, fecerat ille minus,* « Pour lui son erreur même est un titre de gloire. » Voy., à ce sujet, les réflexions judicieuses de Macrobe (*Saturn.*, V, 17) et la dissertation d'Heyne.— V. 7 et 8. Le fait est confirmé par le récit de Justin, XVIII, 6. — V. 9. Ἁγνόν, *chaste* : selon Donat, Virgile avait reçu à Naples le surnom de Parthénius, du grec παρθένος, *vierge*[2]. — V. 10. Brunck, sans égard pour le mètre, a bouleversé ce vers en le terminant par τοιάδε ψευσάμενον. Ausone (épigramme 128) a paraphrasé cette pièce en dix-huit vers.

§ X, n° 1. Cette épigramme se trouve, mais comme hors-d'œuvre, dans les premières feuilles du manuscrit du Vatican. Lubin en donne par extraordinaire une traduction métrique, qui ne vaut pas celle d'Alciat, emblème 121. —V. 5. Phèdre (l. V, f. 8) place le rasoir, non pas dans la main de l'Occasion, mais sous ses pieds, *pendens in novacula.* — V. 6. Ὀξύτερον : ce mot signifie *aigu*, *tranchant*, par rapport à une lame; *vif et rapide*, par rapport au temps. L'adjectif français *décisif*, du latin *decidere*, couper, réveille une idée analogue. — V. 7-10.

---

[1] Voy. dans la traduction de Planude, p. 474, les notes de M. Boissonade sur ce passage.

[2] Peut-être bien que le nom de son maître de grec, Parthénius, entrait pour quelque chose dans cette dénomination. Huet (*Quest.*, l. II, ch. 15) suppose que les Grecs confondaient son nom Virgilius avec Virginius, en le faisant naître, comme Homère, d'une vierge. En tout cas, Brunck a eu tort de remplacer ἁγνόν par αἰνόν, *cruel.*

« Chevelu sur le front et chauve par derrière, » dit Régnier, sat. X. Phèdre est plus explicite : *Calvus*, *comosa fronte.... quem si occuparis*, *teneas; elapsum semel Non ipse possit Jupiter reprehendere*.—V. 11. Le texte portait : Τοῖον δ τεχν. με διέπλασεν, *talem me artifex effinxit*, en sorte que ce soit toujours l'Occasion qui parle. La correction de Brunck suggérée par d'Orville rend le tour plus vif, sans pour cela être nécessaire. — Ausone (épigramme 12) donne pour acolyte à l'Occasion le Repentir, *Metanœa*, et attribue, on ne sait sur quel fondement, le groupe entier à Phidias. — Ronsard a traduit ce morceau.

N° 2. D'après l'argument, cette Victoire avait perdu ses ailes par l'effet de la foudre ; mais le plus communément, c'était tout exprès et dans une intention superstitieuse qu'on la représentait ainsi. Il y avait à Athènes une Victoire sans ailes, ἄπτερος, et une autre à Olympie, consacrée par les Mantinéens (Pausanias, V, XVI, 5).

§ XI, n° 1. Sur la Vénus de Praxitèle, voyez Lucien (*Amours*, § 11) et Pline, XXXVI, 5.

N° 2, vers 1. Brunck met un point après Σπάρτας, *il y a aussi une Vénus à Sparte* ; mais en ce cas il faudrait qu'il y eût δέ à la phrase suivante, pour marquer l'opposition. — V. 4. Jacobs, qui, dans la *Grande Anthologie*, avait interprété χρυσ. ἀκρ. par *beaux rameaux*, a cru plus tard que ἀκρέμων pourrait bien signifier *pomme*, comme son synonyme ἔρνος dans Coluthus, v. 130 et 145. Grotius traduit *rutila acu*, « une aiguille brillante. » Sur la Vénus armée de Sparte, voyez Plutarque (*Inst. Lacon.*, § 27) et le démenti de Léonidas, épigr. IX, 320.

N° 3. Cette jolie pièce, imitée de Léonidas (n° 285), a été traduite par Ausone, épigr. 105. Le tableau dont il s'agit se voyait dans l'île de Cos. Auguste, qui le fit transporter à Rome, dédommagea les habitants par une remise de cent talents (550 000 francs) sur leurs impôts (voyez Strabon, XIV, 2, et Bayle sur Apelle[1]).

N° 4, vers 1. Σοί accentué, pour marquer l'opposition avec Παλλάδι. — V. 2. Πάρα, pour πάρεισιν, *adsunt*. Le texte portait παρά σοι, précédé d'une virgule, et le vers n'en marchait que mieux, quoique Jacobs cite des exemples de monosyllabes appartenant, comme σοί, au premier hémistiche pour la mesure, et au deuxième pour le sens. — V. 5 et 6. Μοι δμηθείς, *domitus mihi*, pour ὑπ' ἐμοῦ, *a me*. — Ἠῴου, pour ἠῷος, correction de Brunck confirmée par la traduction de Grotius, *eoi littus ad Oceani*, et admise par de Bosch dans le texte. — V. 7. Ἐγερήραμεν, de γεραίρω, *donavimus*, et non ἐγεγήραμεν, que Lubin traduit *excitamus*, comme venant de ἐγείρω : le sens est : *mortalium genus* (φυήν) *donavimus*. — Voyez Alciat (emblème 23), et l'imitation de Baïf (*Past.*, II) : « Dy, qu'as-tu de commun, Bacchus, avec Pallas? etc. »

---

[1] Je ne sais si c'est à l'imitation d'Antipater ou à la pièce originale de Léonidas, jugée la meilleure des deux par Ilgen (*Opusc. philos.*, t. I, p. 35), que Pline (XXXV, 9) fait allusion ; mais prétendre, comme lui, qu'un poëme de six ou neuf vers l'emporte sur le tableau,

N° 5, vers 2. Λίθινον σωρόν, *monceau de pierres*, ce que Crinagoras (VI, 253) appelle λιθοληγέες Ἑρμέω ἱδρύσιες, *les piedestaux de Mercure formés de cailloux amoncelés*. On les nommait ordinairement ἑρμαίους λόφους ou ἕρμακας (voy. Selden, *De Mercurii acervis*, syn. II, c. 15). — V. 4. Λέγω : Brunck veut qu'on lise λέγει, à la troisième personne, comme ἔγνω. Ce Mercure jouait le rôle de nos poteaux indicateurs.

N° 6, vers 2. Τένοντας : ce sont les muscles des mains, χεροῖν, et non ceux du cou, comme l'a cru Lubin, qui traduit, d'après Brodeau, *constringens manibus guttur*, comme si l'Amour voulait s'étrangler. Il s'agit d'un Amour enchaîné, comme celui du Vatican et de la collection Pembroke, qui resserre les muscles de ses mains par les efforts mêmes tentés pour les dégager. — V. 3. Μὴ 'λεείν' ὑπ., pour μὴ ἐλεεινά, pluriel neutre pris adverbialement, dont Lubin a fait un vocatif, ἐλεεινέ, *miser*. — V. 5. Καρδίᾳ : Brunck, καρδίαις, correction inutile. — Comparez l'*Amor Prigionero* de Métastase.

N° 7. Voyez dans Pausanias (II, XVII, 4) la description de cette statue en chryséléphantine, qui passait pour le chef-d'œuvre de Polyclète. — V. 2. Ὅσην, *quantam* : elle était de très-grande taille, dit Pausanias.

N° 8, vers 2. Ὀρειῶτα : Planude, ὀρειβάτεω. — V. 3. Au lieu de αἴτε, *sive*, Planude répète trois fois οἵτε, *vos qui*, et remplace ἰξευταί par ἰξευτᾷ, comme Brunck. — Λαθροβόλῳ δόνακι, *roseau*

---

c'est rabaisser l'artiste plutôt qu'exalter le poëte. On avait dit à propos de ce chef-d'œuvre : Μωμήσεταί τις μᾶλλον ἢ μιμήσεται, « Il est bien aisé de reprendre, Mais malaisé de faire mieux. »

lancé furtivement, ce que Pétrone, dans le récit de la chasse aux oiseaux de mer, appelle *tectis arundinibus*[1]. — V. 5. Ποτ' ἄγραν, *ad venationem ;* ποτί et non ποτέ. — Cette pièce est calquée sur le n° 337 de Léonidas, que Properce lui-même paraît avoir eue en vue dans ces vers (III, II, 43) : *Et leporem, quicumque venis, venaberis, hospes*, etc., « Ami, qui que tu sois, tu peux, dans ces parages, Pourchasser à ton choix le lièvre ou les oiseaux. Invoque Pan debout sur ces roches sauvages ; Il fera triompher ton chien ou tes gluaux. »

N° 9. Cette pièce, empruntée au Ier livre de Planude et au Xe de l'*Anthologie palatine*, qui contient les Προτρεπτικά, *Suasoria*, méritait de figurer ici à cause de son caractère éminemment descriptif. — V. 1. 'Επ' αἰγιαλ., que Planude et Brunck écrivent d'un seul mot, pour ne pas construire ἐπὶ χηλήν avec un verbe de repos ; mais cet accusatif peut se justifier par de nombreux exemples. — V. 2. Χηλήν, proprement *pince*, se dit aussi d'un port artificiel ou naturel qui affecte la forme d'un croissant. — Αἰθυίαις, au lieu du génitif αἰθυίας, correction de

---

[1] Voyez la traduction de Nodot (t. II, p. 233) et sa note explicative, qui, par malheur, laisse beaucoup à désirer. Il est fâcheux que la perte des 'Ιξευτικά d'Oppien, dont nous ne sommes guère dédommagés par la prétendue paraphrase d'Entecnius, reconnue plus tard pour celle des 'Ορνιθικά de Denys, nous laisse dans l'obscurité sur cette partie de l'aviceptologie chez les anciens. En effet, leurs procédés paraissent avoir différé essentiellement des nôtres. Nos gluaux attendent que le gibier vienne s'y poser lui-même, tandis que les leurs l'atteignaient à distance. Dans Martial (IX, 55), il est question de cannes qui peuvent s'alonger à volonté : *Aut crescente levi traheretur arundine præda, Pinguis et implicitas virga teneret aves*, « ou j'attirerais à moi le gibier à l'aide d'un léger roseau susceptible de s'alonger, et la verge engluée retiendrait les oiseaux captifs. » Certains commentateurs lisent à tort *vadis* au lieu de *levi*, et prennent *arundine* pour une ligne de pêcheur : il n'est nullement question de poisson. Selon l'éditeur Lemaire, il s'agirait d'un roseau tellement flexible, que le poids de la proie suffirait pour l'alonger. En supposant l'explication valable pour une ligne de pêcheur, ce qui me paraît fort douteux, comment l'appliquer à cet autre vers de Silius Italicus (VII, 677) : *Sublimem calamo sequitur crescente volucrem*, « il poursuit l'oiseau dans les airs avec un roseau qui s'alonge. » Nous renvoyons au passage entier de S. Italicus, qui aurait bien valu la peine d'un rapprochement avec celui de

Brunck, qui substitue en outre la forme ἀντίβιος à ἀντιβίας. Planude porte le génitif absolu, αἰθυίας ἀντιβίης. Grotius, d'accord avec Brodeau, traduit : *Cujus in aspectu mergus adesse timet*, « Dont le plongeon redoute la présence. » Mais Brunck observe avec raison qu'il ne s'agit point ici d'un Priape armé d'une faux pour effrayer les oiseaux, comme celui de Tibulle (l. I, 17): *Pomosisque ruber custos*, etc. — V. 5. Καλαμευτής, *pêcheur à la ligne*, et non *moissonneur*. — V. 7. Θέοντα : Jacobs pense qu'il s'agit de vaisseaux et non de poissons, circonstance déjà exprimée. — V. 8. Τύπον, pris par Jacobs au sens moral, le *caractère* des dieux, l'*idée* qu'on se fait d'eux. C'est plutôt de leur *effigie* même qu'il est question : *De factis noscimur, haud specie*, dit Grotius. Ainsi chez nous, telle image de la Vierge en bois et d'un travail grossier passera pour opérer plus de miracles que telle autre, supérieure pour la matière et l'exécution.

§ XII, nº 1, vers 2. Πανάκη : sur ce prétendu remède universel, voyez Pline (XXV, 10), qui plus loin (XXVI, 16) fait mention de Praxagoras, ainsi que Celse, Préface, 3, 3. — Λιπηνάμενος, littéralement : *ayant graissé ou enduit sa main de panacée*: c'est par cette imposition des mains que les dieux communiquaient leurs qualités aux hommes (voy. Théocrite, *Id.*, XVII, v. 37). — V. 6. Ἠπιόνης, *Épione*, épouse d'Esculape, et comme telle associée à tous ses secrets.

Nº 2. Oribase était le médecin et l'ami de l'empereur Julien, dont une lettre atteste le cas qu'il faisait de lui. Suidas et Photius donnent la liste de ses ouvrages, dont la publication vient de paraître tout récemment. On voit qu'il pratiquait l'éclectisme en fait de médecine.

§ XIII, nº 2. Il s'agit du célèbre Pylade, inventeur de la pantomime, qu'il introduisit à Rome sous le règne d'Auguste. — Θυμέλην, *pulpitum*, scène, et non *sacrificium*, comme le reproche Bayle à Lubin, article PYLADE. — V. 2. Τερπνὸν δέος, c'est la *douce terreur* dont parle Boileau, et que Brunck a mal à propos remplacée par τ. θέος, *spectacle agréable*, avec un point en haut. — Le même Antipater (IX, 186) a dit des écrits d'Aristophane qu'ils étaient pleins φοβερῶν χαρίτων, *de grâces redoutables*. — V. 4. Ἄχρητον, *sans mélange*. On pourrait voir là une allusion à Bacchus considéré comme la personnification du vin ; mais cette épithète implique aussi en général l'idée de plénitude et de véhémence. — V. 6. Παμφ. χερσί, ce que Cassiodore (*Épît.*, 51) appelle : *loquacissimæ manus*, *linguosi digiti*, etc. Le mot λογευόμενος fait allusion au rôle des sages-femmes. — Comparez le n° précédent sur Xénophon de Smyrne. Quant à Pylade et à la pantomime en général, voyez M. Boissonade sur Aristénète, p. 568.

§ XIV, n° 1, vers 2. Τρυφερῆς, *molle*, épithète bien plus convenable à l'Ionie que la variante τραφερῆς, *aride*, de Planude. — V. 5. Κυκλ. τε Μυκ., *Mycènes la cyclopéenne;* c'est l'épithète que lui donne Euripide en plusieurs endroits. Voyez Pausanias (II, XVI, 4), et l'ouvrage de Petit-Radel, qui, le premier, a donné l'éveil sur les constructions cyclopéennes encore existantes en Grèce et en Italie. — V. 7. L'école de Wolf a trouvé un moyen plus simple de résoudre le problème ; c'est de nier l'existence même d'Homère, dont le nom ne serait plus qu'un simple mythe, une personnification de la poésie grecque dans son enfance[1].

N° 2. Calqué sur le n° précédent de Léonidas, où il s'agit probablement de la statue d'Anacréon, vue par Pausanias (II, XXV, 1) dans l'acropole d'Athènes.

N° 3. Inscrit sur un terme, ainsi que les n°s 286 et 377. — V. 1 et 2. Double allusion à la passion de Ménandre pour Glycère, et à la composition de ses drames, où l'amour jouait le rôle principal, contrairement aux usages de l'ancienne comédie essentiellement politique.

---

[1] L'*Iliade*, sans doute, n'a pas été composée d'un seul jet comme l'*Énéide*; mais je ne puis y voir une œuvre de marqueterie, formée d'une foule de matériaux d'origine diverse. Elle devrait, dans ce cas, renfermer le fait principal de la guerre, celui qui a dû surtout enflammer l'imagination des *aèdes*, je veux dire la prise même de Troie. Comment expliquer cette absence de la catastrophe finale sacrifiée à des détails épisodiques ? C'est qu'à l'époque où ce premier sujet se trouvait déjà épuisé, a surgi un poëte qui, compensant par la supériorité du génie ce qui lui manquait sous le rapport de l'intérêt, a su jeter dans l'ombre et faire oublier tous ses devanciers. Ses récits épisodiques ont donc seuls survécu dans la mémoire des rapsodes, mais indépendants l'un de l'autre, et formant comme autant de poëmes à part. Malgré les remaniements, les interpolations nombreuses qu'on leur a fait subir plus tard pour en former un tout unique, rien n'empêche que le fond du moins n'appartienne à un seul auteur que nous pouvons, avec toute l'antiquité, saluer du nom d'Homère.

§ XV, nº 1. Ausone (*Épigr.*, 46) : *Elinguem quis te dicentis imagine pinxit, Dic mihi, Rufe? Taces : nil tibi tam simile est.*

Nº 2, vers 2. Au lieu de τόν lisez τό dans l'*Anthologie palatine.* — V. 3. Φασὶν ἅμα, au lieu de φασὶν γάρ ; mieux vaudrait πᾶσαι φασὶν ἅμα. — V. 4. Le rhéteur Élius Aristide était né à Andrinople, et non à Smyrne ; mais il habitait de préférence cette dernière localité, et il nous reste de lui une lettre adressée à l'empereur Marc-Aurèle, pour obtenir le rétablissement de cette ville renversée par un tremblement de terre[1].

§ XVI, nº 2, vers 1. Πλάστα, proprement *modeleur*, et par extension *sculpteur*, *statuaire*, mais non jamais *peintre*, *pictor*, comme traduit Lubin. — V. 2. Δείκελον : c'est sans doute la statue élevée au génie d'Ésope par les Athéniens, selon Phèdre, *Épilogue* du IIᵉ livre. — V. 2 et 3. Στήσαο.... ἔμπροσθεν : Visconti (*Iconographie grecque*, t. I, p. 20) critique la traduction de Grotius, *antelocas*, et prétend que ἔμπρ. signifie *vis-à-vis*, et non *en avant*. Cependant nous voyons ἔμπ. opposé à ὀπίσω, *en arrière*, dans l'inscription du roi nubien Silco (*Journal des savants*, 1825, p. 108), et Démosthène, dans l'*Oraison contre Macartatus* (p. 1071), indique la même opposition par les synonymes πρόσθεν et ὄπισθεν. Bien évidemment Agathias loue l'artiste d'avoir, en donnant la première place à Ésope, proclamé ainsi sa supériorité sur les philosophes, et c'est ce que fait également La Fontaine dans sa Vie du fabuliste. — V. 3. Ἀνάγκην, la *nécessité*, c'est-à-dire la conviction née de la force des raisonnements. — V. 6. Il faut lier ensemble παίζων ἐν σπουδῇ, au lieu de mettre, comme Planude, une virgule après παίζων. — V. 7 et 8. La Fontaine : « Une morale nue apporte de l'ennui, Un conte fait passer la morale avec lui. »

Nº 3, vers 5 et 6. C'est ce qu'il raconte lui-même, ou plutôt ce qu'on lui fait raconter dans une de ses prétendues lettres à Cratès, nº 6. — Comparez Ausone, épigr. 53.

---

[1] Si Aristide n'avait composé que des morceaux de ce genre, on s'expliquerait mieux la vogue dont il a joui. Mais qu'importent au public, comme l'a observé M. Boissonade, ces confidences perpétuelles sur l'état de sa santé, et ces détails de garde-robe bons tout au plus pour l'oreille d'un médecin?

§ XVII, n° 1. Le titre porte : *Sur un cristal taillé*, γεγλυμμένον, et Saturéius figure, en conséquence, comme sculpteur dans le Catalogue de Clarac. Mais les termes Ζεύξιδος χροιή et γράψας ne peuvent s'appliquer qu'à un médaillon peint. L'Arsinoé en question avait été femme de Lysimaque, puis de Ptolémée Céraunus.

N° 2. Selon Brunck, cette pierre a existé dans le cabinet des anciens ducs d'Orléans, et on en cite plusieurs autres offrant le même sujet. — V. 6. Ἁμερίων, *mortels*, pris substantivement. Lubin traduit : *mansuetis*, par opposition à ἄγριον, *sauvage*, mais son texte porte ὀλίγον, adverbe.

§ XVIII. Ce chapitre répond au IIe livre de l'*Anthologie palatine* et à la Ire partie du Ve de Planude. Ce ne sont plus de petits poëmes indépendants les uns des autres, mais un véritable livret en 416 vers hexamètres, dans lequel l'auteur, Christodore, donne la description des statues qui ornaient le Gymnase, ou plutôt le bain appelé Zeuxippe, à Byzance. J'ai dû me borner à quelques extraits, précédés de titres qui en forment des pièces détachées, ce qui n'a pas l'inconvénient reproché avec raison par Huet et par Heyne aux éditions d'Alde et suivantes, où quelquefois le titre, pour ménager l'intégrité du vers, coupe une phrase en deux, comme aux vers 120 et 175. Dans l'*Anthologie* de Grotius, et parfois dans celle de Lubin, on a éludé la difficulté en réunissant au besoin deux sujets en un seul.

N° 1, vers 1. Πρῶτος, *le premier :* ce mot et les adverbes ἄγχι, ἐγγύς, *auprès*, qui servent souvent de transition, font voir que l'auteur a suivi l'ordre dans lequel se présentaient les statues. — Βωμῷ, *base*, *piédestal*, et non *autel*, *altari*. — V. 2. Κεκορυθ., *casqué :* Virgile a suivi une autre tradition, suivant laquelle Déiphobe, trahi par Hélène, son épouse, avait été livré sans armes pendant son sommeil aux coups des Grecs. — V. 5. Εὖ δ' ἐπὶ κόσμῳ, équivalent à εὖ κατὰ κόσμον d'Homère, *rite et decenter*, et non *in ornamento*. — V. 6. Μανίῃ κεκ., littéralement, *contractant avec rage son dos voûté*.

N° 2, vers 88. Στέμμα, autrement στρόφιον, espèce de *cordonnet* qui entoure la tête des dieux et des héros. Homère en recouvre le sceptre lui-même, χρυσέῳ ἀνὰ σκήπτρῳ.

N° 3, vers 399. Littéralement : *brillant trésor des courages qui immolent les Isaures :* Pompée, à proprement parler, n'avait pas défait ce peuple, mais les pirates de Cilicie et de Pamphylie, ses voisins. Le poëte saisit cette occasion d'établir un parallèle entre le général romain et l'empereur Anastase, son descendant réel ou prétendu, vainqueur lui-même des Isaures. — V. 401. Αὐχένα Ταύρου, *collum Tauri :* il s'agit du mont Taurus, voisin de l'Isaurie. Le sens et le jeu de mots disparaissent dans la traduction de Lubin, *cervicem bovis*. — V. 406. Ἔθνεα, *gentes :* le texte portait ἔθεα, qu'il serait peut-être mieux de remplacer par ἤθεα, *repaires de bêtes féroces.*

N° 3, vers 413. Βεργίλλιος, Planude et Brunck Βιργ.; Plutarque (*Vie de Cicéron*, § 32), Οὐεργίλιος. Ainsi, dans cette galerie où, mettant à part les dieux et les héros de la Fable, on voit figurer une cinquantaine de personnages distingués, il n'y en a que quatre qui appartiennent aux Romains : Jules César, fondateur de la dignité impériale; Pompée, dont l'empereur Anastase, comme nous venons de le voir, prétendait descendre; Apulée, qui devait sans doute cet honneur à sa réputation de magicien, et enfin Virgile, le seul des beaux esprits de Rome qui ait trouvé grâce devant l'égoïsme exclusif des Grecs. C'est que, à part les flatteries individuelles et intéressées dont ils étaient prodigues, ils ont presque toujours, en fait de littérature surtout, protesté par un silence dédaigneux contre leurs vainqueurs[1].

§ XIX. Ce chapitre répond à la deuxième partie du Ve livre de Planude, qui contient une soixantaine d'inscriptions, gravées la plupart sur les stèles des cochers du cirque dans l'Hippodrome de Constantinople. Le manuscrit du Vatican n'en renferme qu'une faible partie au XV^e livre.

---

[1] Ainsi, dans les ouvrages de critique composés par des Grecs postérieurement au siècle d'Auguste, il n'est pas plus question de Cicéron, Tite-Live, Horace, etc., que s'ils n'avaient jamais vécu. Cela tenait sans doute en partie à leur ignorance de la langue; mais cette ignorance même n'était le plus souvent qu'un résultat de leur orgueil. Voyez, à ce sujet, les réflexions de Gibbon, et la note de Wieland sur Lucien, *de mercede conductis*, § 25, p. 142 du 1er tome de la traduction. Plutarque lui-même avoue la peine qu'il avait à comprendre les documents écrits en langue latine, tandis qu'une connaissance approfondie du grec formait chez les Romains la base d'une éducation libérale. Ils traduisaient et imitaient les grands écrivains de la Grèce; mais pour trouver un exemple de réciprocité, il faudrait peut-être descendre jusqu'à Planude, traducteur des *Métamorphoses* d'Ovide au XIIe siècle.

N° 1, vers 3. Au lieu de νόος, *mens*, d'autres lisent πόνος, *labor*.

§ XX. Ce chapitre répond au troisième livre de l'*Anthologie palatine*, qui contient dix-neuf inscriptions, une entre autres dont il ne reste que trois mots, destinées à illustrer autant de bas-reliefs dont était orné le temple qu'Attale, roi de Pergame, avait élevé en l'honneur de sa mère Apollonis[1], à Cyzique : aussi représentaient-ils tous des traits de piété filiale (voyez Chardon La Rochette, *Mélanges*, t. II, p. 272, et Visconti, *Notes sur les Inscriptions Triopéennes*). Omises par Planude et par Brunck, elles figurent aux Paralipomènes de la *Grande Anthologie*.

N° 1. Dans Pausanias (IV, III), le fils de Mérope s'appelle *Æpytus*, et dans Apollodore (II, 8), *Ægyptus*, dont Voltaire a fait *Égisthe;* mais tous deux s'accordent à nommer *Cresphonte* le roi même de la Messénie, assassiné par Polyphonte[2]. — V. 2. Μιάναι, avec l'α bref, au lieu de μιῆναι, licence remarquable. — J'ai adopté la rédaction de la *Grande Anthologie*, φόνον γενετῆρος ἀμύνων, *vengeant la mort de son père*, au lieu de φόνῳ γενέτῃ προσαμύνων, *vengeant son père par un meurtre*.

N° 2. Nous voyons dans le titre la mère de Romulus et Rémus appelée Σερβήλειαν, *Servilie*, au lieu de Σιλούϊαν, *Silvie*, qu'il faut restituer, selon Heyne. — V. 2. Ῥωμύλον, avec la première brève par licence, de même qu'on trouve βοιώτης à à la fin d'un pentamètre du n° 16. Visconti (*Musée Pio Clementino*, t. V, p. 48) lit Ῥῶμόν τε ξυν. καὶ Ῥέμυλον λεχ.; il s'appuie sur Suidas qui, à l'article Βρουμάλια[3], nomme Ῥῶμος au lieu de Ῥωμύλος, tandis que l'on trouve *Remuli* pour *Remi* dans la satire de Sulpicia, v. 19. On pourrait toutefois rappeler au docte antiquaire la conjecture émise par lui (t. II, p. 310) que ces pièces sont l'ouvrage d'un des quatre fils même d'Apollonis, qui, en consacrant ses essais poétiques dans le temple érigé à sa mère, aurait consulté la piété filiale plutôt qu'Apollon et les Muses.

---

[1] *Apollonias*, dans Polybe et Suidas. Plutarque parle d'elle et de ses quatre fils dans son Traité *sur l'Amour fraternel*.

[2] Les deux vers si fameux que met Voltaire dans la bouche de l'usurpateur : « Le premier qui fut roi, etc., » ont l'inconvénient d'être en contradiction avec l'histoire ; car Apollodore nous apprend que Polyphonte était monté sur le trône comme descendant des Héraclides.

[3] Et ailleurs, à la lettre P. Ῥῶμος καὶ Ῥωμύλος, Romus, autrement Romulus, et non Rémus et Romulus. Il paraît qu'effectivement les

§ XXI. Nous donnons ici quelques extraits du Ier livre de l'*Anthologie palatine* consacré à des sujets chrétiens. Il contient 123 pièces omises dans les *Anaclectes* et la *Grande Anthologie*[1].

N° 3, vers 2. Ἀντί après un comparatif, locution légitime que Reiske a remplacée à tort par ἢ τῶν. — V. 3. Ἵν' ἐγράφης, *où tu as été représentée*. Je lis ἵνα γράφῃ, *pour que tu sois représentée*, qui est beaucoup plus logique.

DEUXIÈME SECTION.

Cette deuxième section est généralement consacrée à l'architecture, de même que la première l'avait été aux arts d'imitation.

§ I, n° 1, vers 3. Ὅταν περιχιόναται : Jacobs condamne l'emploi de cet indicatif avec ὅταν, quoiqu'on en trouve des exemples dans les auteurs peu corrects, entre autres Polybe, IV, xxii, 5. — Ἠώς désigne ici le jour entier, comme dans le vers de Bion sur le printemps : Χἀ νὺξ ἀνθρώποισιν ἶσα καὶ ὁμοίϊος ἀώς, *le jour alors est égal à la nuit ;* mais il s'agit de l'aurore même dans le premier vers du huitième livre de l'*Iliade*, dont celui-ci paraît tiré. — Comparez Stace, *Sylves.*, II, ii, 45.

---

deux frères s'appelaient Romus et Rémus, tandis que les deux formes Romulus et Rémulus, dont la première seule a prévalu, ne sont que des diminutifs, comme Augustule pour Auguste. C'est ce que semblerait confirmer le nom même de Rome, donné par le premier, et le vers d'Ennius : *Certabant urbem Romamne Remamne vocarent.*

[1] Parmi ces pièces, généralement fort médiocres, il en est qui touchent au dernier âge de la poésie grecque. Ainsi le n° 94 sur la mort ou l'assoupissement, εἰς τὴν κοίμησιν, de la sainte Vierge, sur six vers nous en offre quatre appartenant à l'espèce de mètre appelé *politique*, qui se compose de quinze syllabes, sans égard à la quantité. Des oreilles habituées à ne reconnaître comme longues que les syllabes accentuées, étaient devenues insensibles au rhythme qui résulte du mélange harmonieux des dactyles et des spondées. De là est née la transformation du vers héroïque à la fin du xie siècle.

N° 2, vers 2. Τοὐλλιπές, *le déficit*. Stace (*Sylv*., I, II, 126) attribue le même avantage à la maison de Violantilla, et Aristide (I, I, 445) au puits d'Esculape.

§ II, n° 1. Ce temple de Jupiter, dont les Athéniens semblent s'attribuer l'honneur, avait été, il est vrai, commencé par Pisistrate, mais il ne fut terminé que sept siècles plus tard, par l'empereur Adrien. Dans cet intervalle, Cossutius, architecte romain, y avait travaillé par ordre d'Antiochus Épiphane.

N° 2. Le titre porte εἰς σωτήρια, *sur les lieux de salut*, désignation euphémique de ce que nous appelons *lieux d'aisance*. —V. 2. Κρινομένη, *secretæ*, et non *collatæ*.—V. 3. Φασιανοί, et non φασσί de Planude. — Ὑπὲρ ἴγδιν τρίψιες, littéralement : *les broiements sur le mortier*. — V. 4. Βρωματ., *seduction*, ἀπάτη, qui résulte du mélange des mets, βρωμάτων μίξις. — V. 7 et 8. Comparez Clément d'Alexandrie (*Pædag*., II, p. 165) et Sénèque (*Epist*., 100) : *Eventum specta*, « voyez le résultat. »—Agathias a composé sur ce sujet trois autres épigrammes[1], dont nous ferons grâce au lecteur, qui a peut-être trouvé que c'est déjà trop d'une. Mais désirant lui donner une idée aussi complète que possible de l'*Anthologie grecque*, c'est seulement au point de vue des bienséances morales que nous avons été scrupuleux dans notre choix.

§ III, n° 1, vers 5. Γῆρας, *vieillesse*. Ce n'est pas au temps, et on pourrait ajouter aux armes de Rome (*Eruet ille Argos, Agamemnoniasque Mycenas*), mais à la jalousie d'Argos que Mycènes doit sa destruction, qui du reste n'a pas été aussi complète que l'épigramme pourrait le faire soupçonner. Ses murs, de construction cyclopéenne, ont résisté en grande partie, et ses remparts existent encore aujourd'hui dans le même état où les a vus Pausanias (VII, XXV, 3) il y a plus de dix-sept siècles. C'est ce qu'attestent les plans en relief de la Bibliothèque mazarine, et les planches VII et VIII de la *Grèce pittoresque*, contre l'assertion de Strabon (l. VIII, 6) et celle d'Eusthathe (*Il*., B, p. 219), qui prétendent qu'il n'en reste pas même un vestige.

---

[1] L'une d'elles annonce que c'est à Agathias, le père de la ville, πατὴρ πόλεως, qu'est dû cet établissement. Comme le poëte était de Myriue, et non de Smyrne, Brunek a cru devoir substituer dans le titre le premier de ces noms au dernier.

N° 2, vers 8. Μίμνομεν, *manemus*, et non *meminimus*. L'alcyon a un cri plaintif, comme on le voit dans Ovide (*Mét.* XI, 735) et Lucien, *Alcy.*, § 2.

§ IV. On ne sait pourquoi, dans Planude, les trente-quatre pièces qui concernent les bains, λουτρά, font partie du chapitre des pierres, εἰς λίθους.

N° 1, vers 1. Λωτ. ἐρεψ., allusion au passage de l'*Odyssée* (I, 94) qui adonné lieu au proverbe λωτοφάγων λήθη, l'oubli des lotophages (Érasme, ch. VII, 64, ou p. 726 de la *Collection générale*).

N° 2, vers 1. Πόθος, *cupido*. Au lieu de prendre ce mot dans son acception générale, avec Grotius, on aura un sens plus délicat en sous-entendant, avec Jacobs, μείζονος κάλλους τεύξεσθαι, *qui éprouvez le désir d'augmenter vos charmes*.

N° 3, vers 2. Ἐξελάθοντο, *obliti sunt*, et non *latuerunt*, « oublièrent l'art de Podalire. » Dans son poëme sur les sources thermales (*Analectes*, V, 331-34), Paul le Silentiaire appelle leur eau Ἱπποκράτης ἄψυχος, τέχνης ἄνευ Γαληνός, *Hippocrate sans vie, et Galien sans art*. — V. 4. Ἰόν, mal traduit par Lubin, *spiculum*, pointe ; c'est le venin de la plaie, ou la matière peccante, sans présupposer pour cela que les Troyens se servissent d'armes empoisonnées (voy. M. Boissonade sur Philostrate, p. 462).

§ V, n° 1, v. 3. Ἡμεροθαλλέσι (et non θαλέ) se dit des plantes perfectionnées par la culture. — V. 4. Au lieu de σκιερὴν κλισίην, Planude et Brunck portent le datif, σκιερῇ κλισίῃ, comme si c'était le lit de gazon qui rafraîchissait la fontaine.

N° 2, vers 4. Παριδρύεται, *établit auprès*, à cause des travaux nécessités par cette double destination.

N° 3, vers 1. Πίνης, correction de Brunck, au lieu de l'iambe πίης que donnent Eusthathe et Étienne de Byzance, à l'article Δῖον, ville de Macédoine.

§ VI, vers 1. Ce bois de l'Amour se trouvait dans le voisinage d'Amasée, ville du Pont, patrie de Strabon, au confluent de l'Iris et du Lycus. — V. 4. Ἰοστ. καλ., *boutons de roses couronnés de violettes*, ce qui s'entend probablement du mélange de ces deux fleurs. — V. 5. Τρίστοιχος, *qui a trois rangées*, ou simplement *triple*. — V. 6. Μαστός, *téton* ou *mamelle*. Les Grecs appelaient ainsi la tête ou saillie des tuyaux par où l'eau s'échappe. Les Latins employaient les termes analogues, *papillæ* et *ubera*, et Vitruve latinise le mot grec, *masti*. — V. 14.

Λιτῆς ξενίης, *humble hospitalité;* λιτῆς vient de l'adjectif λιτός, et non de λιτή, *prière*, ce qui a trompé Brodeau et, par contrecoup, Lubin. Grotius, qui rend ξενίης par *prandium*, collation, emploie un terme trop exclusif; il s'agit surtout d'une invitation à la promenade ou au repos.

TROISIÈME SECTION.

Cette troisième section renferme les inscriptions ou descriptions qui, par la nature de leur sujet, ne rentrent pas dans les deux catégories précédentes.

§ I, n° 1. Comparez à cette pièce le début de l'élégie d'Ovide sur le noyer, qui n'en est que l'amplification, et le 129ᵉ emblème d'Alciat.

N° 2, vers 3. Λουσαμένη, *m'étant baigné*, pour λουθεῖσα; mais le moyen convient mieux à l'arbre personnifié. — V. 4. Τοῦ ne se rapporte pas à Διός, mais à ὄμβρου sous-entendu, *celle de Jupiter.* Selon Macrobe (sat. II, 9), Hortensius avait introduit le premier cet usage d'arroser ainsi les platanes (voy. Pline, XII, 1, et Martial, IX, 62). — V. 6. Κλινομένων, *inclinatis*, posture des gens ivres, et non *intortis.*

§ II, n° 1, vers 3. Ἐφράσσατο, au moyen, *s'assurer d'une chose par soi-même;* à l'actif, *la faire connaître aux autres.* — V. 4. Εἰργάσατο, *sociam navigationis fecit;* Planude et Brunck, ἠγάγετο, *duxit;* il s'agit d'Auguste ou de Tibère. — V. 6. Αἰγιόχου, surnom de Jupiter, parce qu'il portait sur son bouclier ou égide la peau de la chèvre Amalthée, sa nourrice. Mais selon Spanheim sur Callimaque (*Hymne à Jupiter*, v. 40), la seconde racine, au lieu du verbe ἔχω, serait le substantif ὄχη, nourriture: *a capra nutritus.*

N° 2. Cette pièce, anonyme dans le manuscrit du Vatican, est attribuée par Planude à Léonce, et par Brunck à Archias, auteur du n° précédent sur le même sujet. — V. 1. Τὸ πρίν; Brunck, πρὶν δή, correction peu motivée. — V. 2. Κασταλίης, fontaine voisine de Delphes, désigne les jeux Pythiques, de même qu'Alphée, fleuve de l'Élide, les Olympiques. — V. 6. Ὕβρις; Planude, ὕβριν.

§ III, n° 1, vers 1 et 2. Il faut construire : Αἶκε τύχης ἐν ἡμετ. πόλ. λαβυρ., οὐκ ἂν προμ. ῥηϊδίως ἐς φάος. — V. 3 et 4. Φοίβασε, λοξοτρόχις, termes empruntés aux derniers vers du poëme de Lycophron. On sait qu'Apollon était surnommé λοξίας, d λοξός, *obliquus*, à cause de l'ambiguité de ses oracles.

§ IV, nº 1, vers 2. Ναυηγὸν χλῶνα, *tige naufragée*. Le mot de *naufrage*, proprement *bris de vaisseau*, s'appliquait, comme chez nous, à toute espèce de catastrophe ; le sens est donc en partie métaphorique. Le chapitre de Planude, Εἰς νῆας, renferme trois ou quatre autres pièces sur le même sujet.

Nº 2. Attribué par Planude à Antipater de Thessalonique. — V. 5. Πηδαλίοις. Les vaisseaux des anciens avaient ordinairement deux gouvernails unis par une barre (voy. les *Navigateurs* de Lucien, § 6, et *Actes des Apôtres*, XXVII, 40). — V. 8. Un proverbe disait : Θεοῦ θέλοντος καὶ ἐπὶ ῥιπὸς πλέοις, « Sur une claie on vogue avec l'aide des dieux. » (*Prov.*, p. 38.)

§ V. Le 31ᵉ paragraphe de Planude, dont ces pièces sont tirées, a pour titre Εἰς σκεύη ; ce mot, ainsi que son équivalent latin *vasa*, s'appliquait primitivement à la vaisselle de ménage, et a fini par désigner toute espèce d'ustensile ou de meuble. De là le verbe σκευάζειν, *colligere vasa*, plier bagage.

Nº 2. Cette pièce, anonyme dans Planude, a été attribuée à tort par Brunck à Paul le Silentiaire. — V. 1. Εὐλαΐγγι, *en belle pierre ;* les compartiments étaient sans doute figurés en marbre de différentes couleurs. — V. 5. Νόος, *esprit*, pour signifier ou le sang-froid du joueur, ou son habileté à tirer parti des plus mauvaises chances. Il s'agirait, dans ce dernier cas, d'un jeu à combinaisons, comme dans les *Adelphes* de Térence (IV, VII, 20), où se trouve le même rapprochement.

Nº 3. Selon toute vraisemblance, c'est par erreur que l'on attribue à Palamède l'invention des échecs, qui ne paraissent pas avoir été connus des anciens Grecs. Le jeu imaginé par lui au siége de Troie pour distraire l'armée pendant une disette, exigeait l'intervention des dés, comme le prouve le tableau cité par Pausanias (X, XXXI, 1), où Thersite et lui étaient représentés κύβοις χρώμενοι παιδιᾷ, τῷ τοῦ Παλαμήδους εὑρήματι, « se servant de dés au jeu inventé par Palamède. » Ce devait donc être plutôt une espèce de tric-trac, telle qu'on peut s'en former une idée d'après l'épigramme IX, 482, d'Agathias, où il rend compte d'une manière malheureusement fort obscure pour nous, malgré les commentaires de Paw reproduits par

Jacobs, d'une partie de l'empereur Zénon. Certains auteurs, il est vrai, font honneur à Palamède du jeu appelé πεσσοί[1] chez les Grecs, *latrunculi* chez les latins ; mais au lieu de soixante-quatre cases, le tablier ancien n'en contenait que trente-six, autant qu'il y a de lettres dans ce vers : Εὗρε σοφὸς λιμοῦ με παραιφατίην Παλαμήδης, « le sage Palamède m'a inventé comme distraction de la faim. »

N° 4, vers 2. Ce vers, terminé par ὅτι δὴ καὶ αὐτὸ φλεγέθει, a l'air d'un hexamètre manqué, où γέ devient long à cause de l'accent. Brunck, d'après Planude, écrit : ὅττι καὶ αὐτὸ φλέγει, ce qui rétablit le distique élégiaque.

N° 5, vers 5. Ἀδριακοῖο : Planude, -νοῖο, que Brodeau prend à tort pour le nom d'un buveur. Cette épithète, comme pour le *sabina diota* d'Horace, désigne le contenu du vase : ἀδριακοῦ νέκταρος οἰνοδόχην, dit plus expressément Antiphile, VI, 257. Il s'agit du fameux vin appelé *Pucinum*, qui croît au fond du golfe Adriatique, et dont Pline (XIV, 6) fait l'éloge. — Μελίγηρυς, *suavisonans*, rappelle les doux glouglous de la chanson de Molière. — V. 4. Τρυφ. καλύϐην, ce qui doit s'entendre non pas, comme l'avait cru d'abord Jacobs, de roseaux croisés en guise d'échalas, comme c'est encore l'usage dans la campagne de Rome, mais bien d'une tonnelle ou vide-bouteille, *pergola*, située dans un jardin, comme il l'avait expliqué lui-même à propos de l'épigramme de Dioscoride, V, 83. Le goulot jouait donc le rôle auquel Virgile fait allusion dans les *Géorgiques* (II, 381) : « J'ai vu des vignerons du ciel favorisés Couvrir leurs ceps de pierre ou de vases brisés. » (Delille.)

§ VI, n° 1, vers 1. Θειογένης : Brunck pense qu'il s'agit du mathématicien de ce nom cité par Suétone, *Vie d'Auguste*, § 94. — V. 5. Au lieu de Ἄρητον, *Aratus*, l'auteur du poëme des *Phénomènes*, Planude lit ἄρκτον, l'*Ourse*, ce qui est cause que

---

[1] Πεσσοί peut très-bien s'entendre des dames de tric-trac dans un fragment de la tragédie perdue de *Palamède* par Sophocle, où le héros rappelle son invention : Πεσσούς κύϐους τε, τερπνόν ἀργίης ἄκος, « les dames et les dés, agréable remède contre l'oisiveté. » Selon M. Chazy (*Journal des savants*, 1837, p. 237), le jeu des échecs est d'origine indienne, et a été imaginé pour figurer les évolutions d'une armée composée de quatre corps, les chars, les éléphants, les chevaux et les piétons, d'où son nom sanscrit de *tchatouronga*, dont les Perses ont fait par corruption *chatrong* et les Grecs du Bas-Empire ζατρί-

Boivin (*Acad. Insc.*, II, 369) traduit : « Cessez donc de tourner vos yeux uniquement vers le nord. » — Διισσὰ γάρ : Planude, δειὰ δ' ἐν ; Brunck, δισσὰ δ' ἐν. — V. 6. Ἄθρει, *vois* : Huet pense à tort qu'il s'agit d'une illusion causée par l'ivresse, comme on dit en français, *voir les étoiles en plein midi*.

N° 2, vers 2. Ἠελίῳ παντί, *pour toute espèce de soleil*, ou *de jour*. L'heure, chez les anciens, représentant la douzième partie du temps écoulé entre le lever et le coucher du soleil, était nécessairement plus ou moins longue selon la saison. Les divisions du cadran dont il s'agit devaient donc être calculées de manière à donner, sinon toutes les variations possibles, du moins un nombre suffisant de termes moyens.

N° 3. Traduit par Ch. La Rochette (*Mélanges*, t. I, p. 398) ; mais il avait été devancé par Boivin, *Acad. Insc.*, t. III, p. 391. On ne sait auquel des deux Antipater appartient cette pièce. Brunck l'attribue à celui de Thessalonique, postérieur d'environ un siècle à son homonyme de Sidon[1]. Il s'en suit que l'invention des moulins à eau remonte à une cinquantaine d'années, soit avant, soit après l'ère chrétienne[2]. — V. [illegible] Χερῶν, *mains*, correction de Boivin, au lieu de χορῶν, *chœurs*, dont Reiske a fait κορῶν, *jeunes filles*. Au vers suivant, il remplace sans raison l'accusatif τροχίην par le génitif, et ἑλικταῖς, *circumactis*, du cinquième vers par ἑλιχθεὶς, *circumactus*.

κιον, qui se trouve pour la première fois, je pense, dans Anne Comnène. Ils disent aujourd'hui σαντράτζ, ou σαντρίκιον, mots dont on chercherait vainement la racine dans l'ancienne langue. Les Indiens connaissaient aussi le trio-trac, qui exige l'emploi simultané des dames et des dés.

[1] Il est fait mention dans l'*Anthologie* d'un troisième Antipater, désigné sous le nom de *Macédonien*, Μακεδόνος, mais selon toute vraisemblance, c'est le même qu'Antipater de Thessalonique, cette dernière ville se trouvant en Macédoine.

[2] Wieland a donc commis un anachronisme dans son roman d'*Hipparchie* (lettre 25) en employant le proverbe *Das ist Wässer auf unsere Mühle*, « voilà de l'eau pour notre moulin. » Au reste, si cette invention date du siècle d'Auguste, il paraît qu'elle a été longtemps à devenir d'un usage général. Varron et Columelle n'en parlent pas, et Palladius, qui leur est postérieur de cinq siècles, est le premier à en faire mention.

DEUXIÈME PARTIE.

ÉPIGRAMMES IMPROPREMENT DITES.

LIVRE PREMIER.

PIÈCES SATIRIQUES.

§ I. CONTRE LES ATHLÈTES.

1. *Inconvénients du pugilat.*

(J. xi, 75. — B. ii, 320. — St. 126.)

Tel qu'est Olympicus, il possédait naguères
Nez, menton et sourcils, oreilles et paupières.
Plus tard, depuis qu'inscrit au nombre des lutteurs
Il a du pugilat convoité les honneurs,
Notre homme a tout perdu, même son héritage;
Car son frère, en montrant de lui certain portrait,
Qui ne conservait plus de sa face aucun trait,
L'a fait comme étranger exclure du partage.

(Lucille.)

2. *L'athlète Milon.*

(J. 316. — B. ii, 321. — St. 128.)

A des jeux solennels, où Milon le lutteur,
Pour s'opposer à lui n'ayant trouvé personne,

Par le juge appelé va chercher sa couronne,
Il glisse en route et tombe. Une vive rumeur
Lui conteste le prix, puisque dans la poussière
Il venait de rouler, quoique sans adversaire.
L'athlète se relève, et crie à haute voix :
« Cela ne fait encor qu'une chute sur trois ;
« Qui veut deux fois de plus me renverser à terre? »

(Lucille.)

§ II. CONTRE LES ASTROLOGUES.

L'Astrologue consciencieux.

(J. IX, 164. — B. II, 326. — St. 181.)

De sa nativité quand l'astrologue Aulus
Eut avec soin dressé le thème,
« Mon terme est arrivé, cria-t-il ; je n'ai plus
« Que quatre heures à vivre. » Et quand vint la cinquième,
Pour sauver d'un juste mépris,
S'il vivait au delà, sa frivole science,
Par respect pour Pétosiris,
Il mit, en se pendant, fin à son existence.
Mais, quoique rapproché des célestes lambris,
Il n'en mourut pas moins convaincu d'ignorance.

(Le même.)

§ III. CONTRE LES VIEILLES ET LES VIEUX.

1. *La Calomnie réfutée.*

(J. 68. — B. II, 323. — St. 134.)

Nicylla teint, dit-on, ses cheveux en cachette :
On ment ; ils étaient noirs lorsqu'elle en fit l'emplète.

(Le même.)

2. *La vielle Sempiternelle.*

(J. XI, 72. — B. II, 160. — St. 134.)

Cytotaris, cette loquace vieille,
Dont l'âge a blanchi les cheveux,
Auprès de qui Nestor ne serait qu'un morveux,
Et qui, passant déjà le cerf et la corneille,
Pour compter ses ans sur ses doigts
Revient à la main gauche une seconde fois,
En ce bas monde encor figure :
Elle a bon pied, bon œil, comme un jeune tendron.
Aussi je crains qu'à ce pauvre Pluton
Il ne soit arrivé quelque mésaventure.

(Bassus.)

3. *Les cheveux teints.*

(J. 398. — B. I, 249. — St. 136.)

Marc s'est fait teindre les cheveux,
Et sa tête, autrefois si richement garnie,
Maintenant d'un œuf à nos yeux
Présente la surface unie.
Blanc ou noir désormais, grâce à son teinturier,
Son poil n'a plus besoin des ciseaux du barbier.

(Nicias.)

§ IV. CONTRE LES GRAMMAIRIENS.

1. *Inconvénients de la profession de grammairien.*

(J. 279. — B. II, 327. — St. 137.)

Aucun professeur de grammaire
De sang froid ne saurait rester :

C'est par la bile et la colère
Qu'en son art il doit débuter.

(Lucille.)

2. *Le Grammairien cornard.*

(J. XI, 278. — B. II, 318. — St. 138.)

Hors de chez toi, tandis qu'à ta leçon
Pâris et Ménélas fournissent la matière,
Près de ton Hélène légère
Plus d'un Pâris se glisse en ta maison.

(Le même.)

§ V. CONTRE LES FEMMES.

1. *Boutade.*

(J. 381. — B. II, 407. — St. 139.)

La femme est de fâcheuse humeur,
Et près d'elle on ne trouve guère
Que deux seuls instants de bonheur,
Quand on l'épouse, et... qu'on l'enterre.

(Palladas.)

2. *Autre.*

(J. IX, 166. — B. II, 409. — St. 24.)

Vertueuse ou coquette, ainsi le prouve Homère,
La femme est de guignon un fertile trésor.
Après le sang versé pour Hélène adultère,
La chaste Pénélope en fait couler encor.
Une femme est le nœud de l'Iliade entière :
Une autre à l'Odyssée a fourni la matière.

(Le même.)

§ VI. CONTRE LES GENS DIFFORMES.

1. *Un nez pour tout faire.*

(J. XI, 203. — B. III, 168. — St. 140.)

Castor fait de son nez, quand il bêche, un hoyau,
Quand il vendange, une serpette,
Et lorsqu'il ronfle, une trompette ;
Il sert d'ancre sur un vaisseau,
De soc au laboureur, au dîneur de fourchette,
De hache au charpentier, de tournée au maçon,
Au jardinier de faux, au pêcheur d'hameçon,
De marteau pour tirer la porte ;
Dans tous les cas, enfin, n'importe,
Selon l'urgence du moment,
Castor trouve en son nez un docile instrument.

(Anonyme.)

2. *Le Miroir infidèle.*

(J. 226. — B. II, 424. — St. 141.)

Démosthénis, oui, d'imposture
Il faut accuser ton miroir :
S'il ne déguisait ta figure,
Tu ne voudrais plus t'y revoir.

(Lucille.)

3. *L'Homme velu.*

(J. 190. — B. II, 336. — St. 153.)

Sur Hermogène le velu
A jouer des ciseaux quand le barbier s'apprête,

« Où commencer? » dit-il d'un ton irrésolu;
Car le corps tout entier ne paraît qu'une tête.

(Lucille.)

§ VII. CONTRE LES PEINTRES.

1. *Le double arrêt.*

(J. XI, 214. — B. II, 337. — St. 146.)

Ménécrate a peint Phaéton,
Et pour pendant Deucalion.
Il veut savoir ce qu'on en pense.
Selon le sujet du tableau,
Le public réglant sa sentence,
Crie : « Au feu Phaéton, Deucalion à l'eau! »

(Le même.)

2. *Le Portrait manqué.*

(J. 212. — Paral. I, 697.)

Je t'avais commandé le portrait de mon fils:
D'un enfant étranger tu m'apportes l'image,
Un vrai museau de chien en guise de visage.
Je ne sais trop comment l'Hécube de jadis
De mon Zopyrion a pu devenir mère.
Heureux traiteur, avec six drachmes de hachis,
D'un nouvel Anubis Érasistrate est père.

(Le même.)

§ VIII. CONTRE LES MÉDECINS.

1. *L'oculiste.*

(J. XI, 115. — B. II, 325. — St. 147.)

As-tu des ennemis? N'invoque point contre eux
La colère d'Isis, d'Harpocrate, des dieux,
Qui, par la cécité, punissent une offense;
Mais confie à Simon le soin de ta vengeance :
Du ciel ou de Simon tu sauras qui vaut mieux.

(Nicarque.)

2. *L'orthopédiste.*

(J. 120. — B. II, 356. — St. 148.)

Soclès à Diodore avait fait la promesse
De le débarrasser d'une bosse traîtresse.
Sur son échine donc il entasse à la fois
Trois blocs quarrés d'une grosseur extrême.
Notre bossu périt écrasé sous le poids,
Mais plus droit qu'une règle même.

(Le même.)

3. *L'heureuse mort.*

(J. 121. — B. II, 356. — St. 148.)

Sous le scalpel d'un maître en chirurgie
Un patient avait perdu la vie.
« Dieu soit loué ! dit-il; le malheureux,
« S'il eût vécu, serait resté boiteux. »

(Le même.)

4. *Le fils du médecin.*

(J. XI, 401. — B. II, 312. — St. 150.)

Pour le former dans l'art de la grammaire
Un médecin m'avait envoyé son garçon.
Quand l'enfant eut appris sa première leçon,
« Muse, chante la colère, »
Et « Qui de tant de maux devint la source amère ; »
Puis enfin le troisième vers,
« Et de mânes sans nombre enrichit les enfers, »
De l'envoyer chez moi se dispensa le père,
Qui dit en me voyant : « Grand merci pour mon fils !
Ce sont choses qu'il peut apprendre à mon logis.
Enrichir les enfers est ma tâche ordinaire,
Et je n'ai pour cela nul besoin de grammaire. »

(Lucile.)

§ IX. CONTRE LES MUSICIENS, ACTEURS, ETC.

1. *La vengeance de Nauplius.*

(J. 185. — Paral. I, 696.)

En chantant Nauplius, Hégéloque a naguère,
César, en désarroi plongé la Grèce entière.
Nauplius pour les Grecs fut toujours dangereux :
Mer ou chanteur, pour lui tout est arme contre eux.

(Le même.)

2. *La vision du comédien.*

(J. 263. — B. II, 418. — St. 154.)

En songe l'acteur Paul vit Ménandre apparaître,
Qui lui dit d'un ton irrité :

« Que t'ai-je fait, réponds-moi, traître,
Pour me voir chaque jour par toi si mal traité ? »

(Palladas.)

§ X. CONTRE LES VOLEURS.

1. *Le Troupeau en péril.*

(J. XI, 178. — B. II, 222. — St. 153.)

Berger, conduis plus loin tes bœufs :
Un voleur d'une adresse extrême,
Périclès, pourrait avec eux
T'escamoter ici toi-même.

(Lucille.)

§ XI. CONTRE LES GOURMANDS.

Le convive indiscret.

(J. 205. — B. II, 321. — St. 155.)

Hier, au souper d'Aulus, son convive Eutychide
A fait rafle des mets, que d'une main avide
Il passait au laquais posté derrière lui.
Le drôle en sa maison fait bombance aujourd'hui,
Sans inviter Aulus, qui chez lui mâche à vide.

(Le même.)

§ XII. CONTRE LES GENS FLUETS ET DE PETITE TAILLE.

1. *Le nouvel Alcide.*

(J. 95. — B. II, 387. — St. 157.)

Un jour d'été Marcus sommeillait dans la plaine :

Un rat, non des plus gros, aperçoit notre nain,
Par un pied le saisit et dans son trou l'entraîne.
Mais là notre avorton vous l'étrangle soudain,
Et, tournant vers le ciel un regard intrépide,
« O Jupiter, dit-il, tu vois un autre Alcide. »

(Lucille.)

2. *Le nouveau Phaéton.*

(J. XI, 104. — B. II, 329. — St. 157.)

Du haut de la fourmi qu'il montait d'ordinaire,
Véritable éléphant pour un tel cavalier,
Ménécrate, en tombant à terre,
Reçut un coup mortel du pied de son coursier.
« Destin jaloux ! dit-il : tel Phaéton naguère
Renversé de son char a fini sa carrière. »

(Le même.)

§ XIII. CONTRE LES POËTES.

1. *Le poëte lyrique.*

(J. 133. — B. II, 333. — St. 163.)

Le lyrique Eutychide a terminé sa vie :
Fuyez, hôtes du Styx, il apporte ses vers.
Avec lui, par son ordre, on a de compagnie
Brûlé ses douze luths et vingt-cinq paniers d'airs.
De ce nouveau Charon redoutez la furie.
Mais où fuir, si l'on trouve Eutychide aux enfers ?

(Le même.)

2. *Le Phénix des poëtes.*

(J. 394. — B. II, 331. — St. 164.)

Un poëte est vraiment le phénix des auteurs,

S'il sait d'un bon repas payer ses auditeurs.
Quant au bourreau qui vous les congédie
Sans autre régal que ses vers,
Ah! puisse-t-il, pour prix de ce travers,
Tourner contre lui seul sa fatale manie!

(Lucien.)

§ XIV. CONTRE LES MÉCHANTS.

1. *L'imprécation.*

(J. XI, 226. — B. II, 387. — St. 167.)

Vil Néarque, à tes os que le sol soit léger!
Les chiens plus aisément pourront les déloger.

(Ammien.)

2. *Contre les Cappadociens.*

(J. 237. — B. II, 56. — St. 168.)

Par une cruelle vipère
Un Cappadocien fut mordu l'autre jour.
O d'un sang vénéneux puissance délétère!
Le reptile est mort à son tour.

(Démodocus.)

§ XV. CONTRE LES RHÉTEURS ET AVOCATS.

1. *L'avocat excentrique.*

(J. 141. — B. II, 334. — St. 169.)

On m'a pris un cochon, une chèvre, une vache,
Et c'est pour les ravoir par toi
Que, bourse en main, j'ai requis ton emploi.
Mais il n'est, Ménéclès, nul rapport que je sache

Entre Othryadas et moi.
Notre voleur n'est point aux Thermopyles,
De ma partie adverse Eutychide est le nom.
Que font Sparte et Xerxès ici fort inutiles?
Arrive au fait, suis la règle; sinon,
Je m'écrierai tout haut : « Si c'est là dans ma cause
Ce que dit Ménéclès, mon porc dit autre chose. »

(Lucille.)

2. *Le portrait de l'avocat.*

(J. XI, 149. — B. III, 171. — St. 170.)

De Médon c'est bien le portrait.
Admirable coïncidence !
Il est en costume et se tait :
Rien ne manque à la ressemblance.

(Anonyme.)

3. *L'auditoire constant.*

(J. XVII, 385. — B. III, 179.)

Du rhéteur Aristide ô disciples constants,
Salut à vous tous sept, quatre murs et trois bancs !

(Anonyme.)

§ XVI. CONTRE LES AMBITIEUX, ETC.

L'envahisseur.

(J. XI, 209. — B. II, 387. — St. 169.)

A force d'empiéter, dusses-tu quelque jour
Des colonnes d'Hercule atteindre la barrière,
Tu n'auras comme tous qu'un chétif coin de terre.
Ainsi qu'Irus couché dans la tombe à ton tour,

Et n'ayant qu'une obole en ce dernier séjour,
Tu fumeras le champ qui t'appartint naguère.

(Ammien.)

§ XVII. CONTRE LES AVARES.

1. *L'usurier.*

(J. XI, 167. — B. II, 440. — St. 183.)

Au sein même de la richesse
Un usurier n'a rien à lui.
Pour remplir la bourse d'autrui,
La sienne se vide sans cesse.

(Pollianus.)

2. *L'invitation perfide.*

(J. 313. — B. II, 322. — St. 186.)

Pour subir les rigueurs d'un jeûne fastueux,
J'ai dîné chez un hôte, où force argenterie
Devait des mets absents masquer la pénurie.
D'un éclat famélique en repaissant mes yeux,
Indigné, je disais : « Vivent les plats de terre,
Où l'appétit du moins trouve à se satisfaire! »

(Lucille.)

3. *Le rat et l'avare.*

(J. 391. — B. II, 339. — St. 186.)

A certain Harpagon un rat faisant visite,
« Ami, lui cria-t-il, qui t'amène chez moi?
— Cher hôte calme ton effroi,
Répond en souriant l'animal parasite,

Ce n'est pas un souper, mais simplement un gîte
Qu'on vient chercher auprès de toi. »

(Lucille.)

§ XVIII. CONTRE LES PHILOSOPHES.

1. *Sur la barbe.*

(J. XI, 430. — B. II, 312. — St. 188.)

Pour posséder la sagesse suprême,
S'il faut avoir force barbe au menton,
Un bouc barbu pourra par cela même
Nous tenir lieu du sublime Platon.

(Lucien.)

2. *La tempérance en défaut.*

(J. 410. — B. II, 310. — St. 189.)

Certain cynique, avec barbe au menton,
Et pour sa quête armé d'un gros bâton,
De sa sagesse a l'autre jour à table
Donné chez nous des gages bien certains.
Tant qu'on servit des radis, des lupins,
Il sut garder un jeûne inexorable.
« Que de son ventre un sage fasse un dieu,
Fi ! disait-il, cela conviendrait peu. »
Mais en voyant une blanche tétine
Dans sa saumure arriver à la fin,
Séduit, vaincu par cette odeur divine,
Qui l'eût pensé? notre homme tend la main,
Reçoit sa part qu'il engloutit soudain,
En protestant que pour le sage austère
La tétine est un mets fort salutaire.

(Le même.)

§ XIX. SUJETS DIVERS.

1. *Le soldat peureux.*

(J. XI, 211. — B. II, 341. — St. 139.)

Calpurnius, ce digne militaire,
Voyant un mur où d'habiles pinceaux
Avaient traité le sujet ordinaire
Des Grecs luttant autour de leurs vaisseaux,
Pâle et sans pouls tomba soudain à terre.
« Braves Troyens, s'écriait-il, quartier! »
Il s'informait si sur sa peau l'acier
N'avait point fait d'entaille meurtrière,
Et de sa vie à peine encor bien sûr,
Il promettait une rançon au mur.

(Lucille.)

2. *Le droit de cité.*

(J. 319. — B. II, 208. — St. 146.)

Avec dix boisseaux de charbon
D'être un Athénien on a l'honneur suprême.
Mais veut-on devenir Triptolème lui-même?
On n'a qu'à fournir un cochon.
Au greffier Héraclide il faut encor qu'on donne
Quelque léger cadeau, chou, lentilles, poisson.
On peut se dire alors Érechthée en personne,
Cécrops, Codrus, qui l'on voudra,
Nul ne s'en formalisera.

(Automédon.)

3. *Hercule changé en saint.*

(J. XI, 269. — Paral. II, 699.)

Je ne suis point, sachez-le bien,
Saint-Lucius, non, mais Alcide,
De Jupiter fils intrépide.
On m'a malgré moi fait chrétien.

(Anonyme.)

4. *La piquette.*

(J. 396. — B. II, 411.)

Tu m'as envoyé plusieurs fois
D'un vin..., le nectar même à côté serait fade.
Je t'en ai su bon gré, mais suspends tes envois,
Car je suis à court de salade.

(Lucien.)

NOTES

DU PREMIER LIVRE DE LA SECONDE PARTIE.

Les pièces satiriques σκωπτικά, dont se compose ce livre, sont celles auxquelles dans notre langue s'applique le plus convenablement la dénomination d'*épigramme*. Elles appartiennent en général au XI^e l. de l'*Anth. pal.*, qui répond au II^e de Planude. Beaucoup d'entre elles paraîtront fades au lecteur français habitué à trouver dans sa propre littérature de si parfaits modèles du genre épigrammatique, depuis la raillerie la plus fine, la plus innocente, jusqu'à la plus mordante causticité. D'autres, au contraire, pèchent par l'excès opposé à la fadeur, je veux dire l'exagération, source de ridicule dont les Grecs ont souvent abusé ; car à force de passer le but, ils tombent souvent dans l'absurde.

§ 1, n° 1, vers 1. Τοιοῦτος, *talis*, manque dans certaines éditions de Pl. et a été mal remplacé par βέλτιστος, *optimus*. — Ὀλυμπικός : on pourrait croire que c'est ce que nous appelons un nom de guerre, mais on le trouve ailleurs donné à un astrologue. Au lieu de Σεβαστέ, *Auguste*, à qui Lucille s'adresse également (n^{os} 116 et 132), Pl. porte τὸ πρόσθεν, *prius*. — V. 3. Ἀπογρ. πύκτης, *inscriptus pugil* : les athlètes devaient faire inscrire leurs noms plusieurs jours avant le concours (Burette, Acad. Insc., t. III, p. 261). — V. 5 et 6. Carcani, qui n'a pas compris le latin de Lubin, traduit : « Il suo fratello Le sembianze di lui portando in volto, A favor suo mostrolle, » ce qui est à la fois un contre-sens et un non-sens.

N° 2, vers 1. Dans Théocrite, Μίλων a la première longue. — V. 2. C'est là ce qu'on appelait vaincre sans coup férir, ακονιτί. — V. 5. Οὐχὶ τρί' ἐστίν, *cela ne fait pas trois* : c'est à tort que dans Pl. la phrase est interrogative. L'athlète renversé trois, fois τριαζόμενος, devait s'avouer vaincu, comme l'atteste Sénèque (*De Benef.*, v. 3) : *Luctator ter abjectus perdidit pal-*

mam. C'est à cet usage que le vers 589 des *Euménides* fait allusion, Ἓν μὲν τόδ' ἤδη τῶν τριῶν παλαισμάτων, *sur les trois épreuves de la lutte, en voilà déjà une.* Brodeau et Lubin n'ont rien compris à ce passage, non plus que Casaubon lui-même (*Lectiones Theocriteæ*, § 6), qui s'imagine que l'épigramme est dirigée contre Milon, tandis qu'il en est le héros. — V. 6. Ἕν, *un*, pour ἅπαξ, *une fois.* M. Letronne (*Journ. des Savants*, 1825, p. 102) a signalé cette substitution de l'adjectif numéral à l'adverbe. — Λοιπόν, *pour le surplus.*

§ II, vers 4. Εἰς πέμπτην, Pl. et Br. ἡ πέμπτη, ce qui est d'une exactitude moins rigoureuse. — Καὶ ζῆν : littéralement : *et qu'il fallait vivre ne sachant rien.* — V. 5. Πετόσιριν, philosophe égyptien, qui, selon Suidas, avait composé des livres sacrés ; il est cité dans Pline (VII, 20) et Juvénal (VI, 581). — Μετέωρος, *sublimis*, détaché de la terre, allusion probable au Socrate des Nuées (V, 227), hissé dans un panier[1].

§ III, n° 2, vers 1. Au lieu de Κυτώταρις, Pl. et Br donnent Κοτύτταρις, nom cité dans Théocrite. — V. 3 et 4. Les anciens marquaient les nombres avec les doigts de la main gauche, depuis l'unité jusqu'à cent, et avec ceux de la main droite depuis cent jusqu'à dix mille : *Jam dextra computat annos*, dit Juvénal (X, 249) en parlant de Nestor, « il compte déjà ses années sur la main droite » (voy. Érasme, *Prov.*, p. 1160). Ainsi, d'après le calcul de Bède cité par Brodeau, notre vieille aurait dix mille ans passés. Mais, tout en faisant la part de l'exagération, nous sommes obligés de convenir qu'en dépit des explications des commentateurs sur ce passage de Juvénal, et sur un autre de Pline relatif à la statue de Janus, nous ne possédons encore que des données fort imparfaites sur ce mode de numération symbolique.

N° 3, vers 2. Ὠὸν ἅπας γέγονε, *ovum totus evasit* : sur cette façon de parler, voyez Junius (*de Coma*, p. 595, et l'adage *Ovo nudior*, p. 1439).

§ IV, n° 1, vers 1. Ἄρτιος, suppléé par Planude. Pour éviter l'hiatus, Br. écrit νόον ἄρτιος, *sain d'esprit.* — V. 2. Μῆνιν :

---

[1] Selon certaines autorités citées par Bayle, le fameux Cardan, médecin et astrologue italien du xvi^{e} siècle, aurait eu une fin analogue à celle d'Aulus. Il en est de même de l'anglais Burton, auteur de l'*Anatomie de la mélancolie* (D'Israeli, *Curiosit. of litteret.*, t. I, p. 486). En

allusion au début de l'*Iliade*, premier livre qu'on mettait dans la main des enfants. Le titre de grammairien se donnait chez les Grecs aussi bien à de simples maîtres d'école, qu'aux philologues les plus distingués.

N° 2. Le titre porte : Εἰς γραμ. κερασφόρον, *contre un grammairien cornard.* Nous voilà sur la trace d'une locution qui a probablement passé en Occident à la suite des Croisades, et qui paraît remonter assez haut. Dans l'explication des songes d'Artémidore, qui vivait sous Antonin le Pieux, il dit d'une femme qui trompe son mari : Καὶ τὸ λεγόμενον κέρατα αὐτῷ ποιήσει, *elle lui fera, comme on dit, les cornes.* Tzetzès, dans ses Homériques (v. 153), appelle χρυσόκερως πόσεις, *maris à cornes d'or*, ceux qui profitent de l'inconduite de leurs femmes. Ainsi, comme l'observe Jacobs, Voltaire s'est trompé à l'article ADULTÈRE des questions encyclopédiques, en faisant venir les cornes prises dans ce sens des cornettes dont se coiffaient les femmes (voy. Ménage, *Orig. françaises*, et l'article *Junon* dans Bayle).

§. V, n° 1, vers 1. Littéralement : *toute femme est fiel* : le reste n'est que la reproduction de deux vers d'Hipponax cités par Stobée (t. LXVI, p. 420), auxquels répond le proverbe provençal, *Dous bos jours a l'omo sur tero, Qan pren moulie e qan l'entero*, « L'homme a deux beaux jours sur la terre, Quand il prend femme et qu'il l'enterre. » — Δύω pour δύο, afin d'éviter l'hiatus. — Comparez la traduction de Tamisier, et celle de Saint-Gélais dans Ch. La Rochette (*Mélanges*, t. I, p. 9).

N° 2, vers 5 et 6. Les Grecs disaient : Ἰλιὰς κακῶν, *une Iliade*, c'est-à-dire *une foule de maux*, idée que réveille en partie l'expression de Gresset, à propos de Vert-vert, « De ses malheurs telle fut l'Iliade. » Le nom de l'*Odyssée*, comme venant de ὀδύσσομαι, *je m'irrite*, présente quelque chose d'analogue. Ovide a dit de même (*Tristes*, II, 371 et 375) : *Ilias ipsa quid est, nisi turpis adultera?.... Aut quid Odyssea est*, etc.

§ VI, vers 4. Au lieu de ναύταις, *nautis*, qui ferait double emploi avec πλοίοις, *navibus*, du vers précédent, Br. écrit γριπεῖ, *piscatori*, sans égard pour le mètre. — Ὀψοφάγοις, *popinantibus*, et non *coquis ;* il s'agit toutefois, comme dans la dédicace

---

revanche, le missionnaire américain Miller, qui avait prédit la fin du monde pour 1833, a survécu de plusieurs années à l'arrêt porté contre lui et les autres.

du *Cuisinier* (VI, 104), de fourchette à tirer la viande du pot; car l'usage des fourchettes de table ne s'est introduit que depuis une couple de siècles chez les nations civilisées. — V. 5. Σχένδυλα, au lieu de κενδ., outil d'ailleurs peu connu, qui, selon Hésychius, servait aux forgerons et, d'après ce passage, aux constructeurs maritimes. — Πρασόκουρον : litt. : *coupe-poireaux*. — V. 6. Κόραξ, *marteau* ou *bouton de porte*. Ronsard a traduit cette pièce.

N° 2. Traduit par Baïf, p. 88.

§ VII, n° 1, vers 1. Γράψας : Jacobs observe que ce mot pourrait aussi bien s'appliquer à deux poëmes qu'à deux tableaux; ainsi Martial (V, 53) dit à un mauvais poëte : *Materia est, mihi crede, tuis aptissima chartis Deucalion, vel si non placet hoc, Phaeton*, « Pour ton sujet, crois-moi, choisis Deucalion, Ou, si tu l'aimes mieux, chante-nous Phaéton. » — V. 2. Τίνος, et non τινός de Brunck; l'interrogation est double, τίς et τίνος, *quis* et *cujus?*

N° 2. Le premier vers, absent du texte, pourrait se suppléer ainsi : Εἰκόνα παιδὸς ἐμοῦ σὺ μὲν, ὦ 'νερ, ὑπίσχεο γράψειν, « tu m'avais promis, ô homme, de peindre le portrait de mon fils. » — V. 3. Καλεῖν : au lieu de ce mot, qu'il faudrait prendre dans le sens un peu forcé de *demander*, Jacobs propose κάμνειν pour ἀπορεῖν, *être dans le doute*. — V. 4. Ἑκάβης, allusion à la métamorphose d'Hécube en chienne. — V. 5. Κρεωπ. Érasistrate, père de l'enfant, était traiteur ou charcutier. — V. 6. Les Latins appelaient *insicium* (*ab insectione*, dit Macrobe, *Saturn.*, VII, c. 8) une espèce de hachis dont le nom devint ἰσίκιον chez les Grecs (Athénée, IX, 276, et Apicius, II, 1). Or ce mot semble venir d'Isis, à qui la vache était consacrée, tandis qu'Anubis, autre dieu de l'Égypte, était représenté avec une tête de chien. Il y a donc là un jeu de mots que la traduction ne peut rendre.

§ VIII, n° 1, vers 2. Ἶσιν : Isis avait le pouvoir de frapper les hommes de cécité (Ovide, *de Ponto*, I, I, 51; Juvénal, XIII, 93). — Ἁρποκράτην, fils d'Isis. Le texte portait Ἀλφικράτην, dont Planude a fait Ἀμφικράτη. — V. 3. Θεός; Planude, θεόν, ce qui revient au même quant au sens, quoi qu'en dise de Bosch.

N° 2, vers 1. Ὀρθῶσαι, *redresser*. On voit que l'orthopédie date de loin; car il ne faudrait pas s'en tenir uniquement au côté plaisant de l'épigramme. — V. 2. Τέτραπ., *carrés* ou *de quatre pieds.* — V. 4. Voyez le proverbe *Regula rectior*, p. 1592.

N° 3. Traduit par Baïf.

N° 4. Attribué par Planude à Agathias. — V. 2. Ταῦτα τὰ γράμματ. : allusion aux trois vers d'Homère cités plus bas, qui formaient la première leçon des enfants.

§ IX, n° 1, vers 1. Au lieu de ἀπέλυε, *liberabat*, leçon évidemment fautive, je lis ἀνέλυε, ou plutôt, ἀνέλυσε, *dissolvit.* Par πόλιν Ἑλλήνων, *cité des Hellènes*, il faut entendre un auditoire grec, mis en fuite par un mauvais chanteur. — V. 3. Κῦμα, *flot :* allusion aux faux signaux imaginés par Nauplius, pour faire périr la flotte des Grecs. — V. 4. Je supplée l'hémistiche absent par σύμμαχον εἰς αὐτούς, *belli socium adversus eos.*

N° 2, vers 1. Οὐδέν, sous-entendu ἔλεξα, *je n'ai dit aucun mal de toi :* la plaisanterie porte sur une équivoque, κακῶς με λέγεις, *tu dis du mal de moi*, et, dans un autre sens, *tu me prononces mal.*

§ X. Parodie du distique sur la vache de Myron, faussement attribué à Anacréon. Elle a été imitée par Baïf.

§ XI, vers 2. Ἦρε δὲ..., *il faisait tout passer par derrière :* les convives avaient le privilége, surtout dans les grands repas, de faire mettre en réserve certains mets pour les personnes de leur famille non présentes ou pour eux-mêmes[1], privilége dont ils abusaient quelquefois, témoin le vieillard dont parle Lucien dans son *Banquet*, § 2. Voyez encore l'épigramme XI, 27, de Martial, et Casaubon sur Théophraste, Περὶ ἀναισχυντίας.

§ XII, n° 1. Attribué par Planude et Brunck à Ammien. — V. 2. Au lieu de μικροῦ, qui est rédondant, je lis avec Scaliger, μικρός, qui ajoute à l'idée.

N° 2, vers 3. Λακτισθείς, *atteint d'une ruade*, et non *blessé au talon*, comme on a traduit dans le *Panthéon littéraire*, en faisant rapporter le latin *calce* au cavalier et non à la monture. —

---

[1] Macrobe raconte dans ses *Saturnales* (l. II, 4) que Curtius, chevalier romain très-gourmand, à qui on avait servi une grive maigre à la table d'Auguste, lui demanda : *An mittere liceret?* « s'il était permis de l'envoyer, et non de la renvoyer, » comme on a traduit dans la collection Nisard. « Pourquoi non? » dit Auguste, qui crut qu'il voulait la faire porter à son logis. Aussitôt Curtius l'envoya par la fenêtre.

Καίριον, sous-entendu τραῦμα, *blessure mortelle*. **Comparez** Ausone, épigramme 132.

§ XIII, nº 1, vers 3. Κιθάρας, instrument de musique inventé par Apollon, et de forme triangulaire, comme nos harpes, ce qui le distingue de la lyre de Mercure, aux formes arrondies. — Κίστας νόμων, *paniers d'airs*. Ce passage, et le quatrième vers du nº 78, prouvent que les airs des anciens étaient notés. Horace (l. II, sat. x, v. 62) parle d'un auteur qui avait fait brûler ses livres avec lui. — Ποῖ τις ἀπέλθῃ, au lieu de ποῦ, qui ne s'emploie qu'avec les verbes de repos[1]. — V. 6. Καὶ γῆν ; Jacobs propose κᾄδην, *etiam Orcum*, correction suggérée par Grotius, *Ditis habent loca;* car κατέχειν γῆν signifie ordinairement *posséder un territoire*. Du reste, l'expression est un peu vague ; car τίς doit s'entendre de ceux qui, harcelés par Eutychide durant leur vie, s'en étaient crus débarrassés par leur mort.

Nº 2. Sur ce moyen d'amorcer les auditeurs, voyez Catulle, pièce XLI, et Martial, III, 50.

§ XIV, nº 1, vers 4 : litt. : *que la poussière te soit légère sous le sol !* Il faut se rappeler que κόνις signifie la terre rapportée, *tumulus*, qu'on entassait sur les restes du défunt, avec prière de ne pas peser sur lui. Martial (IX, 30) termine par un vœu pareil son épigramme contre Philænis : *Sit tibi terra levis mollique quiesce sepulcro, Certius ut possint eruere ossa canes !* ce qui ne donne pas le droit de conclure qu'Ammien soit antérieur à Martial, comme l'ont fait Van Goens, *de Cepotaphiis*, et Ménage sur Diog. Laërce, VI, 49.

Nº 2, vers 1. Les Cappadociens, Καππαδόκαι, contre qui est également dirigé le nº suivant 238, avaient une fort mauvaise réputation dans l'antiquité et partageaient avec les Ciliciens, Κίλικες, et les Crétois, Κρῆτες, les honneurs du proverbe, Τρία κάππα κάκιστα. — Καὶ αὐτὴ..., *elle aussi mourut :* si l'on en croyait Lessing, qui a imité cette épigramme, il faudrait traduire : *Seul le reptile est mort, L'homme se porte bien*[2]. Plusieurs écrivains français ont également adopté ce sens, plus énergique sans doute, mais auquel l'auteur grec n'a pas songé.

---

[1] Cependant on lit dans Achille Tatius (p. 463), ποῦ φύγωμεν, *ubi fugiamus?*

[2] Ce qui se rapproche de la ballade sur le chien enragé dans le *Vicaire de Wakefield : The man recover'd of the bite, The dog it was that died,* « L'homme guérit de la morsure, Ce fut le chien seul qui mourut. »

§ XV, n° 1, vers 1. Μίαν αἶγα, une chèvre sur plusieurs, par opposition au porc et à la vache.—V. 3. Sur Othryadas, voyez l'épitaphe 431, Hérodote, I, 82, et Stobée, t. VII, p. 92. —V. 4. Litt. : *je n'attaque*[1] *point comme voleurs les gens des Thermopyles*, allusion aux trois cents Spartiates. — V. 8. Litt. : *mon cochon dit une chose et Ménéclès une autre* : le plus bruyant des trois animaux volés est appelé ici en témoignage contre l'avocat sur un fait qu'il connaît mieux que lui. Érasme cite ce vers dans ses *Adages* (III, cent. I, 15, ou p. 93 de la Collection), mais rien ne prouve qu'il soit antérieur à Lucille. Lucien passe en revue les divagations de ce genre dans son *Maître de rhétorique* (§ 9), et c'est aussi le sujet d'une épigramme de Martial (VI, 19), dont on trouvera les imitations en vers français dans l'édition de Simon.

N° 2. D'Ammien dans Planude. — V. 1. Στειλάμενος, *s'étant disposé*, *préparé*, ce qui doit s'entendre surtout du costume (voy. Quintilien, XI, 3). — Comparez le n° XVI, 318, traduit page 81.

N° 3, vers 2. Συψέλια, du latin *subsellium*, banc (Du Cange, *Dict. de la basse grécité*). On voit qu'il ne peut être question d'Élius Aristide, contemporain d'Antonin et de Commode, et qui jouissait, à tort ou à raison, d'une grande célébrité.

§ XVI, vers 1. Comparez Horace (l. II, od. 18), où le grec παρορίζειν se trouve rendu par *vellere terminos*, arracher les bornes. — V. 3. Ὀϐολοῦ, et non ὀϐόλου de la *Grande Anthologie* : c'est l'obole destinée à Charon. Ajoutons qu'on a trouvé fort peu d'oboles dans les anciens tombeaux, soit que cet usage ne fût pas général, soit infidélité de la part des gens chargés des obsèques. — Chacune valait environ trente centimes de notre monnaie.

§ XVII, n° 2, vers 1 et 2. Litt. : *quelqu'un m'ayant invité à un festin*, *m'a tué par une faim argentée*, c'est-à-dire causée par de l'argenterie (voy. Junius, *Prov.*, p. 576). Martial (IV, 78) fait la description d'un repas pareil. — V. 4. Litt. : *où est la pitance des plats de terre ?*

---

[1] Jacobs, qui a très-bien remarqué ici la force du terme de droit ἀπάγειν, *deferre*, *accusare*, a eu le tort de lui supposer, d'après Dalechamp, le sens de *abducere domum*, dans l'épigramme de Sophocle contre Euripide, Ap. 90, et Athénée, XIII, 64.

§ XVIII, n° 1, vers 2. Εὔστοχος, *sagace*, correction de Walckenaer, au lieu de αἰπόλος, *chevrier*, donné par le manuscrit du Vatican. La leçon de Planude, εὔστολος, *élégant*, *coquet*, rappellerait la mise un peu trop soignée du philosophe. Comparez, dans l'*Eunuque* de Lucien (§ 9), la réponse de Bagoas à ceux qui lui reprochaient l'absence de la barbe[1]. Ronsard a traduit cette pièce.

N° 2, vers 3. Θέρμων, *lupins*, nourriture ordinaire des Cyniques (Lucien, *Fugitifs*, § 20, et *Dial. des morts*, I, 1). — V. 4. Δουλεύειν γαστρί : Salluste (*Guerre de Catilina*, § 1), *ventri obedire*. — V. 5. Βόλβαν, *vulvam*, panse de truie, au lieu de βολβόν, *bulbum*, oignon, substantif masculin avec lequel στρυφνήν ne pourrait s'accorder[2] : c'est le mets dont parle Horace, (l. I, epist. xv, v. 4) : *Vulva nil pulchrius ampla.* Le terme propre en grec était *μήτρα*, comme nous l'apprend le vers d'Aristophane cité par Athénée (III, 100) : Μήτραν τινὲς πωλοῦσιν, ἥδιστον κρέας, « quelques-uns vendent la matrice de truie, chair délicieuse. » — V. 6. Στρυφνήν, *acide*, à cause du vinaigre qui servait à l'assaisonner, comme on le voit dans Athénée. — Ἧ, *qui*, suppléé par Jacobs, au lieu de οὗ donné par Planude, et τόν, par Brunck, qui mettent un point après νόον. Hermann remplace ἤδη par δή οἱ.

---

[1] Dans le roman du *Renard* on lit : « Car en barbe se le sens urent Bouch et chièvre moult sage furent, » ainsi rendu dans un distique anglais : « If length of beard much wisdom doth denote, Yield, yield, great sire, your wisdom to a goat. »

[2] Cette raison a plus de poids que l'autre, également alléguée par les commentateurs, je veux dire la ressemblance qui existe entre l'oignon et les lupins, sous le rapport du bas prix et de l'importance gastronomique. Il n'est pas bien sûr que le βολβός des Grecs, le *bulbus* des Latins, réponde à notre oignon ordinaire. La plante ancienne était un aphrodisiaque très-énergique, si l'on en croit le proverbe cité dans Athénée (II, 64) : Οὐδέν σ' ὀνήσει βολβός, ἂν μὴ νεῦρ' ἔχῃς, *nervis carentem juverit bulbus nihil*, « A qui manque de nerfs le bulbe est inutile ; » et Martial (III, 75) : *Sed nihil erucæ faciunt bulbique salaces*, « la roquette, le bulbe voluptueux n'y peuvent rien. » Ajoutez encore l'épigramme 34 du l. XII du même auteur ; Ovide, *Art d'aimer*, II, 421, et *Remède d'amour*, v. 797, etc. C'est ce qui pourrait justifier Suidas, et le scoliaste d'Aristophane, sur les *Nuées* (v. 189), où il explique βολβούς par ὕδνα, des *truffes*. Il est effectivement plus naturel de chercher à terre des truffes, confondues peut-être ici avec des morilles, que des oignons, qui s'annoncent assez par leur tige. Quoi qu'il en soit, le βολβός était un stimulant qui, grâce à la recette donnée par Philémon dans Athénée (II, 64), pouvait former un plat assez recherché. Pour cette double raison, Wieland préfère la leçon βολβόν, mais il ne dit rien pour justifier le féminin στρυφνήν.

§ XIX, n° 1, vers 2. Τὴν ἐπὶ ναυσὶ μάχην, ce qu'on appelait la *naumachie*, ou *combat des vaisseaux*, raconté à la fin du XIV^e et au commencement du XV^e livre de l'*Iliade*. — V. 4. Ζωγρεῖτε, *prenez-moi vivant :* c'est la prière qu'adresse Dolon à Ulysse et à Diomède, *Il.*, K, 378. — V. 5. Au lieu de καί, Brunck donne κ' εἰ, *et anne...*, correction qui me paraît indispensable pour le sens. — V. 6. Ὅτε, *lorsque ;* Planude et Brunck, τότε, *alors*.

N° 2. Déjà du temps d'Isocrate et de Démosthène, les Athéniens étaient décriés pour la facilité avec laquelle ils cédaient à prix d'argent le droit de bourgeoisie. Aussi, selon Dion Cassius (t. I, p. 726), Auguste avait fini par leur interdire ce trafic. — V. 3. Ὑφηγητῆρι, proprement *guide ;* on ne sait pas précisément à quelle fonction répond ce titre. J'ai traduit *greffier ;* dans Grotius, *scriba*, comme s'il y avait γραμματεῖ, *scribe* chargé d'inscrire le nom des citoyens sur l'album

N° 3. Le titre porte : *Sur le temple d'Hercule devenu celui de saint Lucius*. Le fait peut être vrai ; mais il est question ici non pas d'un temple, mais d'une statue, comme dans l'épigramme de Palladas (IX, 528), sur la maison d'une certaine Marine, qui servait de refuge aux dieux du paganisme transformés en chrétiens[1]. On pourrait demander maintenant s'il a réellement existé un saint Lucius ; c'est une question que je laisse à décider aux hagiographes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un fragment de Dion Cassius, découvert par Mai, nous apprend que ce distique avait été composé dans l'origine contre l'empereur Commode, qui avait fait placer sa propre tête sur la statue colossale d'Hercule, avec cette inscription : *Lucius Commodus Hercules.*

---

[1] En voici la traduction : « L'habitant de l'Olympe, au sein de cet asile, En se faisant chrétien, vit paisible et tranquille, Sans craindre qu'au contact d'un soufflet odieux La forge contre lui ne déchaîne ses feux. » Ce moyen de concilier les arts et la religion devait être d'un usage fréquent dans cette époque de transition. On a même prétendu que le saint Pierre de Rome n'était qu'un Jupiter ainsi métamorphosé.

N° 4, vers 4. Μηκέτ' ἔχων θρίδακας, *n'ayant plus de laitues:* je me suis servi du mot *salade*, pour rentrer dans les usages de la gastronomie moderne, mais il n'est pas bien sûr que les anciens accommodassent ainsi la laitue pour la manger fraîche. Elle ne figure peut-être ici qu'en raison de ses propriétés sédatives, capables de neutraliser les effets d'un vin trop généreux, qualité attribuée ironiquement à celui dont il est question (voy. Athénée, II, 69 ; Pline, XIX, § 8, et XX, § 7).

LIVRE SECOND.

ÉPIGRAMMES BADINES.

PREMIÈRE SECTION. — PIÈCES ÉROTIQUES.

1. *A Zénophile.*

(J. V, 139. — B. I, 25. — St. 448.)

Oui, j'en atteste Pan souverain d'Arcadie,
Ta flûte est, Zénophile, un trésor d'harmonie.
Où fuir? Par les amours traqué de toutes parts,
D'un instant de répit la faveur m'est ravie.
Tantôt c'est ta beauté, qui séduit mes regards,
Tantôt tes chants, ta grâce, et.... que dirai-je encore?
Tout prête un aliment au feu qui me dévore.

(Méléagre.)

2. *A une couronne.*

(J. 143. — B. I, 29. — St. 448.)

Sur le front chéri de ma belle
J'ai vu se flétrir tes couleurs,
Guirlande, et maintenant c'est elle
Qui sert de parure à tes fleurs.

(Le même.)

3. *L'Amour fugitif.*

(J. 177.—B. I, 26. — St. 450.)

Sus à l'Amour! ce matin le perfide
Loin de sa couche a fui d'un vol rapide.

C'est un enfant vif, hardi, grand jaseur :
Sa larme est douce et son souris moqueur.
Son dos, muni d'infatigables ailes,
Porte un carquois plein de flèches cruelles.
De ses parents je ne vous dirai rien :
Le ciel s'accorde avec la terre et l'onde
A renier cet insigne vaurien,
Haï partout, et maudit à la ronde.
Gardez-vous bien de ses filets trompeurs
Toujours tendus pour enlacer les cœurs....
Mais le voilà, j'ai surpris son asile :
A mes regards ne crois pas te cacher :
Je t'aperçois, enfin, perfide archer,
Tapi là-bas dans l'œil de Zénophile.

(Méléagre.)

4. *Conseil aux amoureux.*

(J. v, 216. — B. III, 34. — St. 452.)

A deux genoux employant la prière,
Gardez, amants, par trop d'humilité
De rabaisser votre juste fierté.
Sachez parfois plisser un front sévère,
Et commander à l'ardeur de vos yeux.
A la beauté l'orgueil ne saurait plaire,
Mais elle rit d'un soupirant piteux.
Près d'elle donc il faut, pour bien s'y prendre,
Tout à la fois se montrer digne et tendre.

(Agathias.)

5. *Le pouvoir de l'or.*

(J. 217.—B. III, 76. — St. 453.)

Sous la forme de l'or perçant des murs d'airain,
De ta ceinture virginale,

Danaé, Jupiter brisa jadis le frein.
De ce mythe voici selon moi la morale :
L'or est un talisman vainqueur,
A qui tout doit céder, remparts, gardes, barrières.
Il sait humaniser les beautés les plus fières.
De Danaé c'est lui qui dompta la pudeur.
Jeune amant, de Paphos n'invoque plus la reine :
Tu peux, l'or à la main, t'en épargner la peine.

(Paul le Silentiaire.)

6. *Le Jaloux.*

(J. v, 218. – B. III, 38.—St. 453.)

Un nouveau Polémon, émule furieux
De celui que Ménandre en scène nous présente,
A Glycère, sa belle, arrachant les cheveux,
A, d'une main hardie et délirante,
Saccagé sans pitié les boucles de Rhodanthe,
Et, passant du comique aux tragiques transports,
Chargé de coups son tendre corps.
C'est là d'un jaloux la vengeance!
Quels étaient donc ses graves torts?
Rien que d'avoir paru sensible à ma souffrance.
Pour un simple regard nous séparant tous deux,
Le cruel montre bien sa noire jalousie.
Il sera donc *L'Homme odieux*,
Et moi *l'Homme fâché*, puisque, hélas! à mes yeux
La Femme battue est ravie.

(Agathias.)

7. *Le nouveau Télèphe.*

(J. 225. — B. III, 113. — St. 454.)

Je porte, Amour, ta blessure cruelle :
Au lieu de sang il en coule des pleurs.

La plaie est vive et sans cesse ruisselle.
Vaincu, je cède à l'excès des douleurs.
Des Machaons tout l'art est inutile :
Jeune beauté, je n'espère qu'en toi.
Je suis Télèphe, ah ! sois un autre Achille :
Tu m'as blessé, maintenant guéris-moi.

(Macédonius.)

8. *La rage d'amour.*

(J. v, 266. — B. III, 79. — St. 457.)

On dit qu'un homme atteint du virus de la rage
Du chien qui l'a mordu voit dans l'onde l'image.
Mon cœur aussi, jouet d'un délire insensé,
Doit avoir, je le conjecture,
D'un amour enragé reçu quelque morsure.
Mers, fleuves, le vin même en ma coupe versé,
Tout offre à mes regards ta charmante figure.

(Paul le Silentiaire.)

9. *La couronne magique.*

(J. 288. — B. III, 77. — St. 459.)

Depuis que Chariclo, d'une furtive main,
Dans nos ébats joyeux qu'encourageait l'ivresse,
A placé sur mon front sa guirlande traîtresse,
Je sens un feu cruel qui dévore mon sein.
Telle sans doute fut la couronne fatale
Qui jadis de Médée embrasa la rivale.

(Le même.)

10. *Amour et insomnie.*

(J. 237. — B. III, 38. — St. 461.)

Après avoir gémi la nuit entière,

Quand du matin l'agile messagère
D'un court repos m'accorde la faveur,
Autour de moi gazouille l'hirondelle.
Son chant m'arrache à ma douce torpeur,
Et fait couler mes larmes de plus belle.
De longs torrents s'échappent de mes yeux,
Et de nouveau dans mon âme dolente
Vient se dresser l'image de Rhodanthe.
Cessez, oiseaux, ce babil envieux ;
Ce n'est pas moi qui d'une main cruelle
Coupai jadis la langue à Philomèle.
Pleurez Itys sur ces monts rocailleux
Où la huppe aime à fixer son repaire.
Laissez se clore un instant ma paupière.
Peut-être bien, Rhodanthe, un songe heureux
M'enlacera dans tes bras amoureux.

(Agathias.)

11. *La sobriété en défaut.*

(J. v, 261. — B. iii, 39. — St. 462.)

Aimer le vin, ce n'est pas là mon fort :
Pour m'enivrer, toi-même la première
Bois, mon enfant, et passe-moi ton verre.
Lorsque ta lèvre en a touché le bord,
Demeurer sobre est plus qu'on ne peut faire.
Bel échanson, comment te refuser?
Ce vase heureux, porteur de ton baiser,
Me dit le prix d'une faveur si chère.

(Le même.)

12. *Plaintes d'une femme.*

(J. 297. — B. iii, 41. — St. 465.)

ux peines de l'amour si l'homme est accessible,

Il l'est bien moins que nous, sexe faible et sensible.
Il a des compagnons : sans réserve en leur cœur
Il peut à chaque instant épancher sa douleur.
Distrait par mille objets, il va sous les portiques
Errer en contemplant les peintures publiques.
La femme, en ses foyers réduite à fuir le jour,
Se consume dans l'ombre au poison de l'amour.

(Agathias.)

13. *Contre une insensible.*

(J. v, 298. — B. ii, 493. — St. 467.)

Rien n'égale en fierté la charmante Marie.
Punis, noble Thémis, un tel excès d'orgueil,
Mais ne va pas plonger la coupable au cercueil.
Loin de là, puisse-t-elle un jour, vieille et flétrie,
Offrir ses traits ridés à mes regards moqueurs,
Et par ses cheveux blancs expier tous mes pleurs!
Oui, c'est à ces appas, qui la rendent si vaine,
Du tort dont ils sont cause à supporter la peine.

(Julien d'Égypte.)

14. *Les métamorphoses d'amour.*

(J. 307. — B. ii, 169. — St. 470.)

Voilà Léda : ce fleuve est l'Eurotas,
Qui baigne à nu ses pudiques appas.
Sous ce duvet le roi des dieux soupire.
Cruel Amour, quel sera mon destin?
Si ton pouvoir change en cygne Jupin,
Pour moi chétif un pinson doit suffire.

(Antiphile.)

15. *A une guirlande.*

(J. v, 145. — B. I, 211. — St. 472.)

Reste là suspendue aux portes de ma belle,
Guirlande, humide encor du tribut de ces pleurs
Qui toujours d'un amant inondent la prunelle,
Et garde qu'au hasard ne s'effeuillent tes fleurs.
Mais lorsque sur le seuil paraîtra la cruelle,
Épanche sur son front la liqueur de mes yeux.
La justice l'exige, oui, que ses blonds cheveux
S'abreuvent seuls ainsi des pleurs versés pour elle.

(Asclépiade.)

16. *L'envoi de fleurs.*

(J. 74. — B. II, 393. — St. 474.)

J'envoie à Rhodoclée une fraîche couronne,
Et de mes propres mains j'en ai tressé les fleurs :
Le lis, la violette et l'humide anémone,
Au narcisse, à la rose y mêlent leurs couleurs.
Mais toi, le front paré de leurs grâces nouvelles,
Abjure cet orgueil, source de tes rigueurs ;
Si comme elles tu plais, tu passeras comme elles.

(Rufin.)

17. *Le véritable amour.*

(J. 89. — B. II, 267. — St. 475.)

Désirer une belle à l'aspect gracieux,
Ce n'est pas de l'amour, c'est avoir de bons yeux.
Mais sur nous qu'une laide exerçant son empire
Dans nos sens éperdus jette un brûlant délire ;
C'est là l'amour réel, c'est là son feu vainqueur,

Tandis qu'un bel objet suffira pour séduire
Quiconque est juge expert en fait d'extérieur.

(Marcus Argentarius.)

18. *L'Orgueilleuse.*

(J. v, 92. — B. II, 395. — St. 475.)

De sa beauté Rhodope est fière :
A-t-elle reçu mon bonjour,
D'elle je n'obtiens en retour
Qu'un regard hautain et sévère.
De fleurs chaque fois que ma main
Pare sa porte inexorable,
Son pied les foule avec dédain.
Rides, vieillesse impitoyable,
Venez, accourez à grands pas ;
Peut-être en perdant ses appas
Rhodope sera plus traitable.

(Rufin.)

19. *L'Amour et Bacchus.*

(J. 93. — B. II, 395. — St. 475.)

Oui, la raison sert d'égide à mon cœur
Pour repousser d'Amour le trait vainqueur.
Seul contre seul bravement je défie,
Quoique mortel, le plus puissant des dieux.
Mais si Bacchus se met de la partie,
Que faire, hélas ! moi tout seul contre deux ?

(Le même.)

20. *Le nouveau Pâris.*

(J. 36. — B. II, 390. — St. 476.)

Doris, Rhodope, Ino se disputaient entre elles
A qui remporterait le prix de la beauté.

Elles m'ont pris pour juge : à mon œil enchanté
Sans voile ont comparu ces déesses nouvelles.
C'était, au nectar près, le trio de jadis.
Mais moi, qui connaissais les tristes destinées
Qu'à sa suite entraîna l'arrêt du beau Pâris,
Je les ai sur-le-champ toutes trois couronnées.

(Rufin.)

21. *A Prodice.*

(J. v, 12. — B. II, 394. — St. 477.)

Prodice, après le bain parons-nous de guirlandes,
Et buvons un vin pur dans des coupes plus grandes.
Il est si court, hélas! l'âge heureux du plaisir.
Bientôt l'importune vieillesse
Glacera cette douce ivresse,
Puis la mort viendra tout finir.

(Le même.)

22. *Le flagrant délit.*

(J. 41. — B. II, 396. — St. 478.)

Dans ce simple appareil quel est le furieux
Qui t'a mise à la porte et largement battue?
Son cœur est donc de pierre, il n'avait donc point d'yeux!
Rentré chez lui sans doute en un instant fâcheux,
Il a fait d'un galant la rencontre imprévue.
Le cas n'est pas nouveau, toutes en font autant.
Ma fille, pour ne plus t'exposer de la sorte,
Quand l'époux est dehors et près de toi l'amant,
Ne manque plus jamais de verrouiller ta porte.

(Le même.)

23. *A une bouquetière.*

(J. v, 81. — B. II, 254. — St. 478.)

Toi, dont le teint à tes roses ressemble,
Jeune bouquetière, apprends-moi,
Ce que tu vends, sont-ce tes fleurs ou toi,
Ou tes fleurs et toi tout ensemble?

(Denys.)

24. *Influence de l'or.*

(J. 30. — B. II, 109. — St. 480.)

Le vieil Homère a constamment raison,
Mais c'est surtout, divine Cythérée,
Lorsqu'en ses vers il t'appelle dorée.
Ayez de l'or, il n'est point de maison
Où le portier gêne votre passage:
Le chien d'attache est absent de sa cage.
N'en ayez pas, Cerbère est moins hargneux.
Si le destin du pauvre est malheureux,
Vil intérêt, c'est surtout ton ouvrage.

(Antipater de Thessalonique.)

25. *La séparation.*

(J. 3. — B. II, 110. — St. 480.)

Chrysilla, l'aube approche, et le coq matinal
A dès longtemps déjà, par un bruyant signal,
De l'aurore importune évoqué la présence.
Puisse sur toi du ciel retomber la vengeance,
Oiseau jaloux! chassé par ton cri de ces lieux,
Des jeunes gens je cours joindre l'essaim nombreux.
Tu vieillis, ô Tithon! de ta couche dorée
Pourquoi bannir sitôt ta compagne éplorée?

(Le même.)

26. *Grâce et beauté.*

(J. v, 67. — B. II, 199. — St. 481.)

A la grâce à moins d'être unie,
La beauté plaît, sans retenir.
Ainsi d'hameçon dégarnie,
L'amorce flotte sans servir.

(Capiton.)

27. *L'amour dans le vin.*

(J. XVI, 388. — B. II, 493. — St. 434.)

Tressant des fleurs l'autre jour,
Parmi les roses nouvelles
Je trouvai le jeune Amour.
Je le saisis par les ailes,
Et le plongeai dans le vin.
Puis, j'avalai le breuvage,
Et maintenant dans mon sein
L'enfant ailé fait tapage.

(Julien d'Égypte.)

28. *La fuite inutile.*

(J. v, 59.— B. II, 92.— St. 486.)

Loin de l'Amour prétendre fuir,
C'est une espérance frivole :
Il pourra m'atteindre à loisir,
Je vais à pied, tandis qu'il vole.

(Archias.)

29. *Le message inutile.*

(J. V, 182. — B. I, 19.)

Répète bien chaque parole,
Deux ou trois fois dis-lui bien tout, Dorcas.
Alerte, cours, ou plutôt vole....
Mais un moment, de grâce, où s'égarent tes pas ?
Sur d'autres points il me reste à t'instruire :
Ajoute encor.... Je suis dans le délire !
Ne dis pas un seul mot, excepté.... Si, ma foi,
Dis tout, sans rien passer.... Mais j'y pense, pourquoi
Te confier, Dorcas, le soin de ce message,
Puisque avec toi j'arrive au terme du voyage ?

(Méléagre.)

30. *La fête d'Adonis.*

(J. 193. — B. I, 494.)

De la belle Cléo mon cœur est la conquête,
Depuis que je l'ai vue, Adonis, à ta fête,
Frapper son sein d'albâtre en signe de douleur.
Mort, si je puis compter sur un pareil honneur,
N'oppose aucun refus à ma vive prière :
Fais-moi franchir du Styx avec toi la barrière.

(Dioscoride.)

31. *L'Oracle amoureux.*

(J. 296. — B. III, 37.)

Oracle des amours, depuis qu'un son magique
A fait vibrer l'airain du vase prophétique,
Je sais, jeune beauté, que ton cœur est à moi.
Mais ma conviction serait bien plus complète,
Si tu venais ce soir partager ma couchette ;

Je n'aurais plus alors aucun doute sur toi,
Laissant bien volontiers les buveurs intrépides
Amuser de ce bruit leurs oreilles avides.

(Agathias.)

32. *Aux lecteurs.*

(J. XII, 2. — B. II, 359.)

Il ne faut pas chercher dans cet ouvrage
Le vieux Priam massacré sur l'autel,
De Niobé le châtiment cruel,
Médée en proie à sa jalouse rage,
Itys frappé sous le toit paternel,
Et Philomèle envolée au bocage.
Ce sont sujets épuisés dès longtemps.
L'amour, Bacchus et les grâces légères
Se sont unis pour inspirer mes chants:
Arrière donc, ô lecteurs trop austères!

(Straton.)

33. *L'Amant exclusif.*

(J. 43. — B. I, 461.)

Je n'aime point les poëmes cycliques,
Ni les sentiers battus par mille voyageurs,
Ni la beauté qu'on voit prodiguer ses faveurs.
Je ne m'abreuve point aux fontaines publiques.
Rien de banal ne me séduit.
Thaïs a des appas sans doute à qui tout cède;
Mais avant d'en porter jusques à moi le bruit,
Certain écho me crie: « Un autre la possède. »

(Callimaque.)

34. *L'Échanson.*

(J. XII, 70. — B. I, 18.)

Contre Jupiter même, oui, je prendrais les armes,
S'il voulait, Myiscus, t'enlever de ces lieux,
Pour verser le nectar à la table des dieux.
Il m'a dit bien des fois : « D'où naissent tes alarmes ?
De tes soupçons jaloux, ami, tu peux guérir ;
Aux maux qu'il a soufferts mon cœur sait compatir. »
Ainsi parle Jupin, mais qu'une mouche vole,
Je tremble qu'il ne manque avec moi de parole.

(Méléagre.)

35. *A une jolie personne qui avait de vilains pieds.*

(J. 96. — B. III, 156.)

Jamais mortel n'a pu, dit un proverbe sage,
Accaparer lui seul tous les présents des dieux.
Car ta taille est parfaite ainsi que ton visage ;
Une aimable pudeur respire dans tes yeux,
Et les trésors de ton corsage
Subjugueraient même les demi-dieux.
Ce sont donc tes pieds seuls, Pyrrha, que la nature
Paraît avoir traités avec moins de faveur.
Eh bien, déguise-les, adopte une chaussure
Qui masque ce défaut sous un aspect flatteur.

(Anonyme.)

36. *La chasse amoureuse.*

(J. 102. — B. I, 463.)

Pour traquer les lièvres timides,
Et du chevreuil suivre les pas,
Le chasseur sur les monts humides

Brave la neige et les frimas.
Si quelqu'un lui dit : « Tiens, emporte
Le gibier tombé sous mes traits, »
Ce don est pour lui sans attraits.
Mon amour agit de la sorte :
Négligeant ce qui vient s'offrir,
Il poursuit tout ce qu'il voit fuir.

(Callimaque.)

37. *Le certificat de beauté.*

(J. XII, 130. — B. III, 154.)

J'ai répété plus de cent fois peut-être,
Je le proclame aujourd'hui de nouveau,
Doris est belle, il n'est rien de plus beau.
Point n'ai transcrit sur l'écorce d'un hêtre,
Ni sur un mur, cet éloge flatteur,
Mais Cupidon l'a gravé dans mon cœur.
Si quelqu'un donc prétendait le contraire,
Ne le crois pas, il ment, le téméraire ;
J'en jure, Amour, par ta divinité ;
Moi seul je sais et dis la vérité.

(Anonyme.)

38. *Le captif envié.*

(J. 142. — B. I, 481.)

J'ai vu Damis sous de vertes tonnelles
Surprendre un merle en ses gluaux captif.
L'oiseau sacré saisi par les deux ailes
Se débattait avec un cri plaintif.
Puissé-je ainsi, Grâces, dieu de Cythère,
Devenir merle ou grive quelque jour,
Pour exhaler sous une main si chère
Tendres soupirs, douces larmes d'amour !

(Rhianus.)

39. *L'Objet irrésistible.*

(J. XII, 151. — B. III, 156.)

As-tu rencontré sur ta route
Jeune beauté qu'amour exprès
Orna des plus rares attraits?
C'est ma Phyllis sans aucun doute.
Mais si ton cœur n'a pas pris feu,
Bon étranger, à cette vue,
Tu dois être à coup sûr un dieu,
Ou bien plutôt une statue.

(Anonyme.)

40. *Le Baiser douteux.*

(J. 177. — B. II, 363.)

Hier, au moment de regagner ma couche,
Est-ce un fait sûr, une réalité,
Ou par l'espoir un vain songe enfanté?
Il m'a semblé qu'un baiser de ta bouche
De ton bonsoir a scellé les adieux.
Tout le reste est présent à ma mémoire,
Tes questions, tes propos gracieux.
Mai ce baiser, hélas! comment y croire?
S'il m'avait fait monter au rang des dieux,
Sur terre encor ramperais-je loin d'eux?

(Straton.)

41. *Le soir de la beauté.*

(J. 178. — B. II, 364.)

J'ai brûlé pour Theudis alors qu'à ses appas
La plus fière beauté devait céder le pas,
Comme s'éclipse un astre au lever de l'aurore.

Maintenant que son teint est moins pur, moins vermeil,
Pour Theudis mon cœur brûle encore,
Car le soleil couchant est encor le soleil.

(Straton.)

42. *Le juste milieu.*

(J. XII, 200. — B. II, 369.)

Je n'aime point une beauté sauvage,
A la main leste, à l'âpre et dur langage,
Qui se gendarme à propos d'un baiser.
Je n'aime point celle dont la faiblesse
Cède à nos vœux aussitôt qu'on la presse.
Savoir à point donner ou refuser,
Tenir la route entre ce double extrême,
En fait d'amour c'est le talent suprême.

(Le même.)

43. *Recette pour aimer toujours.*

(J. 248. — B. II, 378.)

En ne quittant jamais celle qui nous est chère,
De la voir se flétrir on s'épargne l'ennui.
Ce qui plaisait hier plaît encore aujourd'hui :
Ce qui plaît aujourd'hui demain encor doit plaire.

(Le même.)

DEUXIÈME SECTION.

PIÈCES BACHIQUES ET PROPOS DE TABLE.

1. *L'ambition corrigée.*

(J. XI, 3. — B. III, 246. — St. 171.)

Oui, de l'ancien roi de Lydie
Les trésors me tentent parfois;
Je voudrais à l'immense Asie,
Despote heureux, donner des lois.
Mais lorsque je vois à l'ouvrage
Des cercueils l'artisan fâcheux,
Et que je sais à quel usage
Servent ces étuis odieux,
Foulant sur un lit de fougère
La plage propice aux buveurs,
Je troquerais l'Asie entière
Contre des parfums et des fleurs.

(Anonyme.)

2. *Exhortation au plaisir.*

(J. 19. — B. II, 381. — St. 273.)

Aime et bois aujourd'hui, car ce n'est pas toujours
Que nous pourrons fêter Bacchus et les amours.
Parons nos fronts joyeux de parfums, de guirlandes,
Avant que le trépas n'usurpe ces offrandes.
Vivant, qu'un doux nectar vienne imbiber mes os:
Mort, que Deucalion les baigne de ses flots.

(Straton.)

3. *A un buveur endormi.*

(J. XI, 25. — B. II, 132. — St. 173.)

Ami, tu dors, et ton verre t'appelle :
Éveille-toi, combats cette torpeur
Avant-goût de la mort cruelle.
Point de trêve, à Bacchus reviens avec ardeur,
Et bois sec, jusqu'à tant que ton genou chancelle.
Un jour viendra bientôt tous deux
Nous sevrer à jamais des plaisirs de l'ivresse.
Déjà l'âge de la sagesse
S'apprête à blanchir nos cheveux.

(Apollonide.)

4. *Plainte d'un ivrogne.*

(J. 26. — B. II, 270. — St. 173.)

Le vin pur que j'ai bu me fait chopper sans cesse.
Qui soutiendra mon corps ébranlé par l'ivresse?
Pourquoi, dieu Bacchus, envers moi
Montrer cette injustice extrême?
Déjà ton porteur, grâce à toi,
Ne peut plus se porter lui-même.

(M. Argentarius.)

5. *L'ivrogne mouillé.*

(J. VII, 533. — B. II, 254.)

Arrosé par Bacchus et par Jupin son père,
Si je trébuche, amis, quoi de plus naturel?
Un homme seul que peut-il faire
Contre deux habitants du ciel?

(Denys.)

6. *Le buveur tempérant.*

(J. XI, 45. — B. II, 290. — St. 174.)

Boire à sa soif est le plaisir suprême;
Mais par des lois s'y trouve-t-on forcé,
Gare au breuvage ainsi qu'au buveur même!
L'un sous la table en cachette est versé,
Dans l'eau du Styx souvent l'autre est lancé.
De vos exploits, grands buveurs, je n'ai cure.
Pour moi, je vais tant que le plaisir dure,
Et je m'abstiens quand ce terme est passé.

(Onestus.)

7. *Le vrai bonheur.*

(J. 58. — B. III, 116. — St. 176.)

L'or et les cités de la terre,
Les trésors, qu'au dire d'Homère
Thèbes renfermait dans son sein,
Tout cela ne me tente guère.
Ce que je veux, c'est qu'en mon verre,
A ras de bord constamment plein,
Pétille une mousse légère.
D'amis vrais près de moi je veux
Que bourdonne l'essaim joyeux,
Tandis que tout censeur austère
Ira, Bacchus, sur ton terrain
Aux ceps prêter son ministère.
Tel est mon bonheur souverain,
Et de la pourpre consulaire
Je ris quand j'ai la coupe en main.

(Macédonius.)

8. *Excellence de la vigne.*

(J. XI, 60. — B. III, 83. — St. 176.)

Par nos libations, ô buveurs intrépides,
Fêtons gaîment Bacchus, père des ris, des jeux.
Chassons, le verre en main, les soucis homicides.
Qu'un campagnard laborieux,
Lestant de grain sa charpente grossière,
De Proserpine en deuil célèbre ainsi la mère.
N'envions pas non plus un repas odieux
Aux avides vautours; aux bêtes dévorantes,
Des taureaux égorgés les dépouilles sanglantes.
Quant aux poissons, dont les os acérés
Portent la mort dans nos seins déchirés,
Nous les laissons à quiconque préfère
La nuit du Styx à la douce lumière.
Puissent toujours, Bacchus, tes dons sacrés,
Mets ou boisson, soutenir notre vie!
Convoitera qui voudra l'ambroisie.

(Paul le Silentiaire.)

9. *Le Médecin en défaut.*

(J. 61. — B. III, 116. — St. 177.)

Malade hier, j'ai reçu la visite
D'un médecin, qui voulait, le bourreau!
D'un doux nectar me sevrer au plus vite,
Et sottement me condamner à l'eau.
Il ignorait la maxime d'Homère,
Que dans le vin l'homme se régénère.

(Macédonius.)

10. *La Vendange.*

(J. XII, 64.— B. III, 42.— St. 177.)

Tous réunis en chœur, sous nos bonds cadencés
Nous foulions de Bacchus les trésors entassés.
Bientôt un jus divin en longs torrents ruisselle :
Plus d'une coupe y flotte en guise de nacelle,
Et puise un doux nectar, breuvage improvisé,
Que la tiède naïade à tort eût arrosé.
Sur le pressoir Rhodanthe inclinant son visage,
De ses brillants attraits y reflète l'image.
Le délire s'accroît, il gagne tous les cœurs;
Bacchus et Cythérée y règnent en vainqueurs.
Mais tandis qu'à nos pieds l'un versait ses largesses,
L'autre pour nous charmer n'avait que des promesses.

(Agathias.)

11. *Préparation au dernier voyage.*

(J. 23. — B II, 6. — St. 179.)

Les gens experts en fait d'astrologie
M'ont menacé d'une précoce fin.
Soit, Séleucus, fort peu je m'en soucie.
Mourir, c'est là notre commun destin.
Plus tôt je dois descendre au noir rivage,
Plus tôt, Minos, je verrai ton visage.
Buvons, amis; car de cheval, dit-on,
Le vin tient lieu pour l'homme qui voyage,
Et c'est à pied qu'on descend chez Pluton.

(Antipater.)

12. *Les trois conditions du bonheur.*

(J. 50. — B. II, 209. — St. 20.)

Vivre sans dette est le premier des biens;
Sans femme, le second; sans enfants, le troisième.

Le sot qu'hymen a pris dans ses liens,
N'a plus qu'une ressource extrême,
C'est d'enterrer sa compagne au plus tôt,
Après avoir palpé la dot.
Mais toi, de telles incartades
Sache avec soin te garantir,
Et laisse Épicure courir
Après le vide et les monades.

(Automédon.)

13. *Sur la fuite du temps.*

(J. XII, 51. — B. III, 158. — St. 122.)

Mets le temps à profit; tout passe, tout s'altère:
Le chevreau devient bouc; d'un été c'est l'affaire.

(Anonyme.)

14. *Le buveur récalcitrant.*

(J. V, 39. — B. II, 350. — St. 481.)

Ne dois-je pas mourir? Il ne m'importe guère
D'arriver chez Pluton ingambe ou bien goutteux.
J'aurai force porteurs dont ce sera l'affaire.
Laissez-moi devenir boiteux :
Je n'entends pas pour l'amour d'eux,
Bacchus, déserter ta bannière.

(Nicarque.)

15. *Le buveur d'eau corrigé.*

(J. IX, 305. — B. II, 7. — St. 82.)

Hier, d'eau pure abreuvé je dormais solitaire,
Lorsque devant mon lit parut soudain Bacchus.
« Homme sobre, me dit le dieu d'un ton sévère,
Tu dors là du sommeil de ceux que hait Vénus.

Connais-tu bien, dis-moi, les malheurs d'Hippolyte?
Garde qu'un sort pareil ne fonde un jour sur toi. »
Après cette menace il s'éloigna bien vite,
Mais l'eau depuis ce temps est sans charmes pour moi.

(Antipater.)

16. *Consolation bachique.*

(J. XII, 50. — B. I, 212 — St. 485.)

Asclépiade, bois : qu'as-tu? pourquoi ces larmes?
Des rigueurs de Vénus es-tu le seul martyr,
Le seul qu'un dieu cruel offre en butte à ses armes?
Dans la cendre pourquoi vivant t'ensevelir?
Buvons sec. Comme un trait du jour fuit la lumière,
Attendrons-nous la lampe et l'instant du repos?
Fêtons gaîment Bacchus. Bientôt la nuit dernière,
Malheureux, sur ton front secoûra ses pavots.

(Asclépiade.)

17. *Autre.*

(J. XVII, 33. — B. II, 526.)

Buvons, amis, car le vin seul inspire
Quelque refrain agréable et nouveau.
Arrosez-moi du jus de ce tonneau,
Puis demandez des accords à ma lyre;
Car sans Bacchus et son joyeux délire,
Pour moi la vie est un pesant fardeau.

(Hédylus.)

18. *Remercîment ironique.*

(J. 72. — B. II, 526.)

La liqueur de cette bouteille
Contient moitié vin, moitié poix.

Quant au chevreau, je n'ai, je crois,
Onc vu chair de maigreur pareille.
Honneur soit rendu toutefois
A l'auteur de ces deux envois!

(Rhianus.)

NOTES

DU LIVRE SECOND.

PREMIÈRE SECTION.

Cette première section répond au Ve livre de l'*Anthologie palatine* et au VIIe de celle de Planude. Au moyen de quelques légères modifications, on y a fait entrer plusieurs pièces du XIIe livre de Constantin Céphalas, que Planude a supprimé tout entier.

N° 1, vers 1. Πηκτίδι : instrument douteux (Athénée, XIV, 616), mais qui pourrait bien être la syrinx de Pan, *septem compacta cicutis*. — V. 2. Λιγίαν, leçon vicieuse : Planude, λίγει', dont la première est brève; Brunck, τί λίγει' : je lis avec Schneider λίαν, *trop*. — V. 5. Πόθον, *amorem*, et non πόθεν, *unde*. — V. 6. Πάντα, joint dans Planude à la phrase suivante, dans le sens de πάντως, *omnino*. Grotius en a fait le régime de λέγω : *omnia quid verbis prosequar? ignis ego*.

N° 2. Anonyme dans l'*Anthologie palatine*. — V. 2. Στέφανος: ce mot implique en grec l'idée d'ornement, de même que chez nous *couronner* implique celle d'achèvement et de perfection. Ronsard, dans son deuxième sonnet à Hélène : « Vous êtes le bouquet de votre bouquet même. »

N° 3, vers 1. Κηρύσσω, terme consacré pour réclamer un esclave; la formule entière se lit dans les Fugitifs de Lucien, § 27. — V. 4. Σιμὰ γελῶν, *simis naribus ridens :* c'est dans les narines que les anciens plaçaient le siége de l'ironie, et ils croyaient qu'un nez camard, attribut ordinaire des Satyres, donnait à la figure une expression moqueuse[1]. — V. 5 et 6.

---

[1] Ceci doit s'entendre des Grecs; car chez les Romains, au contraire, un nez long et pointu jouissait du même privilége : de là l'expression *naso suspendere adunco*, « pendre à son nez crochu, » pour dire : bafouer quelqu'un (*Prov*. p. 420); et Martial (I, 4), voulant caractériser l'esprit goguenard de Rome, prête aux enfants mêmes un nez de rhinocéros. Voy. Pline, XI, 37.

L'Amour n'a point de parents, dit Platon dans son *Banquet*, et personne ne les a nommés [1]. — V. 9. Φωλεόν, *tanière*. — V. 10. Τοξότα, avec l'α bref malgré le ζ qui suit. Ronsard emploie continuellement cette dénomination d'*archer* ou *archerot*. Le Tasse a aussi représenté l'Amour *all' ombre delle palpebre*. — Comparez l'*Amour fugitif* de Moschus, à qui Méléagre a emprunté plusieurs traits.

N° 4, vers 2. Littéralement : votre esprit plein d'une *supplication glissante*, c'est-à-dire qui va jusqu'aux génuflexions. — V. 6. Ἄγαν, *trop*, suivi d'un superlatif. Élien (*Hist. des animaux*, I, 38) : Κύνας ἄγαν ἀγριοτέρους, *canes nimium ferociores*, et Sophocle (*Électre* v. 196) : Ἁμέρα πλέον ἐχθίστα, *dies magis infensissima*.

N° 5, vers 1. Διέτμαγεν ἅμμα κορείας, *solvit vinculum virginitatis*. Catulle (*ad Januam Mœchæ*, v. 28) : *Quod possit zonam solvere virgineam ;* et Rutilius (v. 364) *: Virgineosque sinus aureus imber emit*, « L'or en pluie est le prix de ses pudiques voiles. » — V. 2. Χαλκελάτους θαλ., pour -κηλάτ., comme dans Pindare, χαλκελάτῳ πελέκει (*Ol.* VII, v. 66) : c'est le *turris ahenea* d'Horace. — V. 5. Ῥυτῆρας (et non ῥητ.), proprement, *brides* et *freins*, mais ici *protecteurs*, comme dans Oppien (*Halieut.*, I, 669) : Ἀλλ' αἰεὶ ῥυτῆρες, etc. [2].

N° 6, vers 1. Πολέμωνα, personnage de Ménandre, qui s'humilie devant sa maîtresse après l'avoir battue. — V. 2. Γλυκέρας, *Glyceræ*, correction de Scaliger, au lieu de γλυκερούς, *teneros*, se rapportant à πλοκάμους, *crines :* mais il n'est pas bien sûr que Ménandre ait donné à ce personnage le nom de sa propre maîtresse, la bouquetière Glycère. — V. 11 et 12. Nous avons ici les titres de trois pièces de Ménandre, Μισούμενος, *l'Homme haï*, Δύσκολος, *le Bourru* ou *l'Homme de mauvaise humeur*, et ἡ Περικειρομένη, *la Femme à qui on arrache les cheveux*,

---

1. Cependant, selon le scoliaste d'Apollonius (III, 26), Sapho donne pour parents à l'Amour la terre et le ciel, et Ibycus le fait fils du chaos.

2. Plusieurs traits de cette épig. se trouvent dans une épître du roi de Prusse à Voltaire : « Pour une brillante beauté, Qui tentait son désir lubrique, Jupiter avec dignité Sut faire l'amant magnifique. L'or plut, et son pouvoir magique De cette amante trop pudique fléchit l'austère cruauté. »

autrement ἡ Ῥαπιζομένη, *la Femme battue*. C'est à ce dernier drame surtout qu'Agathias fait allusion.

N° 7, vers 5. Πάσσει, littéralement, *saupoudre*, allusion à un passage de l'*Iliade*, Δ, 218. — V. 5. Télèphe, blessé par la lance d'Achille, ne pouvait être guéri que par elle. Imité par Ronsard.

N° 8, vers 1 et 2. Paul d'Égine et Théophane Nonnus font mention de ce préjugé populaire. Quoique cette comparaison de l'Amour avec un chien enragé répugne à nos idées modernes, Ronsard se l'est appropriée dans son quinzième sonnet pour Hélène : « Un mastin enragé, qui de sa dent cruelle, » etc., et Baïf (*Am. de Francine*, l. Ier) : « Comme l'homme fera d'un chien qui a la rage, » etc. — V. 6. Οἰνοχόων, *pincernarum* ; Planude et Brunck, οἰνοχόον, *quod vinum fundit*.

N° 9, vers 1. Dans Planude on lit συνεστιάουσα, *una epulans*, au lieu de συνεψιά., *una ludens*, de ἑψία, *causerie, badinage*. — V. 3 et 4. Allusion à la couronne que Médée avait envoyée à sa rivale, Glaucé ou Créuse. La même idée se retrouve, comme l'observe Longepierre, dans la 61e ode d'Anacréon[1] ; ajoutez Philostrate, Lettre 38e, p. 930.

N° 10, vers 3 et 4. Construisez : βάλλουσι δέ με ἐς δάκρυ. — V. 5. Littéralement, *mes yeux se conservent coulants*, σταλάοντα, correction de Jacobs, au lieu de οὐ λύοντα, leçon vicieuse, qui est cause que Pl. et Br. ont supprimé ce distique. — V. 9. Agathias et Jacobs lui-même paraissent avoir confondu Ityle, fils de Zéthus, tué par sa mère Aëdon ou Philomèle, comme le raconte Homère (*Od.*, T, 518), avec Itys, fils de Térée et de Procné, qui eut un sort semblable. Mais Ἴτυς et Ἴτυλος ne sont peut-être que deux formes d'un même nom[2]. — V. 10. Εἰς ἔποπος (et non εἰς αἶπος, *in alto*, de Pl.) κραν. αὖλιν, *vers le nid rocailleux de la huppe* : Térée avait été changé en cet oiseau, qui, selon Élien (*Hist. des anim.*, III, 26), fait son nid sur les rocs élevés. — V. 11 et 12. Κνώσσοιμεν, ἀμφιβάλοι ; Brunck, κνώσσωμεν, ἀμφιβαλεῖ, changements inutiles.

---

[1] Tom Moore, dans sa traduction d'*Anacréon*, a ainsi rendu cette épig. : *While I unconscious quaff'd my wine, 'Twas then thy fingers slily stole Upon my brow that wreath of thine, Which since has madden'd all my soul.*

[2] On trouve également Ἴτυλον, au lieu de Ἴτυν, dans la douzième fable de Babrius.

Nº 13. Ronsard (*Amours diverses*, XXXI) : « Madame but à moi, puis me bailla sa tasse. »

Nº 14, vers 2. Ἔχραε, de χράω, approcher, fondre sur. — V. 6. Ῥεμβόμενοι, *tournant*, *rodant*, sous-entendu ἐν, *parmi*. Comparez les paroles de Médée dans Euripide, v. 244, et celles d'Héro dans Ovide, v. 511.

Nº 15, vers 3. Ἥξοι, changé sans raison par Br. en ἔλθοι. Lebrun (liv. I, épît. 88) paraît avoir eu en vue ce distique : « Que l'infidèle expire sous tes armes !... Non, qu'elle vive en pleurant ses attraits ! » — V. 5. Τίσειαν..., emprunté à l'imprécation de Chrysès dans Homère.

Nº 16, vers 4. Κόρυδος, proprement *alouette*, mais le sens exigeait un nom masculin.

Nº 17, vers 1. Αὐτοῦ, là même. — V. 3. Ovide, en parlant d'Iphis (*Mét.*, XIV, 708) : *Interdum madidas lacrymarum rore coronas Postibus intendit*, « A sa porte il suspend des couronnes de fleurs, Tribut d'amour, souvent arrosé de ses pleurs » (voy. Burmann sur Properce, I, 167). — V. 4. Αὐτόν, *ipsum* : on voit que cette pièce aurait dû figurer au XIIᵉ livre. — V. 5. Ὑετόν, *pluie*, pour larmes, comme souvent *imber* en latin. Régnier (*Stances*) : « Une pluie de pleurs découle de mes yeux. » — V. 6. Au lieu de τἀμὰ πίῃ δάκρυα, Br. δάκρυα τἀμὰ πίῃ, changement inutile, car la première de δάκρυ est douteuse ; mais la leçon de Planude τἀμὰ δάκρυα πίῃ blesse le mètre.

Nº 18, vers 2. Ὑφ' ἡμ., changé sans raison par Brunck en ἐν ἡμ. ; au lieu de πλεξάμενος, *ayant tressé*, Planude δρεψ., *ayant cueilli*. — V. 5. Brunck intercale δέ après ταῦτα, au mépris de la mesure. Cette comparaison a été bien des fois reproduite, entre autres par Philostrate (lettre 34, p. 928) et par l'auteur du joli quatrain : « Vous avez beau charmer, vous aurez le destin De ces fleurs si fraîches, si belles, Qui ne brillent qu'un seul matin. Comme elles vous plaisez, vous passerez comme elles. »

Nº 19. Attribué à Rufin par Planude. — V. 3. Au lieu de ἰοῖς, *telis*, je lis avec Pl. et Br. οἴστρῳ, qui va bien mieux avec πεφορ., *percitus æstro* : c'est proprement un taon, sorte de mouche très-redoutée des bestiaux, et dont le nom est devenu dans les deux langues le synonyme de toute affection vive, telle que la colère, l'amour, l'inspiration poétique, etc.

Nº 20, vers 2. Ὀφρύσιν : les sourcils étaient regardés par les anciens comme le siége de l'orgueil; *grande supercilium* dans Juvénal désigne la morgue d'une femme noble (voy. M. Boissonade, sur Aristénète, p. 472). — V. 3. Ὑπερ, détaché par Jacobs du mot suivant, pour conserver le rhythme bucolique, où le dactyle du quatrième pied doit finir avec le mot. — V. 6. Κἄν, *du moins* (voy. Locella, sur Xénophon d'Ephèse, p. 202).

N° 21, vers 3. Συστήσομαι se dit de la réunion sur un même point de plusieurs individus, soit comme auxiliaires, soit comme ennemis. Il est pris ici dans ce dernier sens que lui donne Hérodote (IV, 132, et VII, 142), en sorte que la substitution de Planude, συνελεύσομαι, *congrediar*, est inutile. — V. 4. Les Grecs disaient proverbialement : Μηδ' Ἡρακλῆς πρὸς δύο, *c'est trop de deux*, *même contre Hercule* (Érasme, p. 294). Cette pièce, imitée de Posidippe (XII, 120), a été traduite par Longepierre dans son Anacréon, ode 14.

N° 22, vers 2. J'ai préféré la leçon de Planude κάλλος ἀρειότερον, *formam præstantiorem*, à celle du Vatican et de Brunck : à l'exemple de ce dernier, j'ai supprimé deux distiques consacrés à la description des charmes de Rhodope et de Rhodoclée, avec d'autant moins de scrupule qu'il en manquait déjà un, où il devait être question de Mélite. — V. 6. Ἀθανάτ., *immortelles*, ce qui implique contradiction avec la circonstance énoncée plus haut, μούνῳ (ou γυμναί), νέκταρι λειπόμεναι, *inférieures sous le rapport seul du nectar*.

N° 23, vers 1. Πυκασώμεθα, *couvrons-nous*. On trouve la construction pleine dans Strabon (XI, 19) : Στεφάνοις κεφαλὰς πυκ., *couvrons de couronnes nos têtes*. — V. 2. Horace (*Épodes*, IX) : *Capaciores huc affer, puer, scyphos*. — V. 4. Dans ses notes sur la 41ᵉ ode d'Anacréon, Longepierre traduit d'une manière un peu vague, *Et la mort vient enfin qui prévient nos demandes*. J'aime mieux le vers de Ronsard : « Puis vient la mort qui nous envole. » Comparez la traduction de Tom Moore dans ses notes sur cette ode d'Anacréon, qui est chez lui la 38ᵉ.

N° 24, vers 1. Ἔδειρεν, proprement *écorcher*, et par extension, *battre*, *fustiger*. — V. 2. Tibulle (I, 10, 59) : *Ah! lapis est ferrumque, suam quicumque puellam Verberat*, « Il doit avoir un cœur ou de marbre ou d'airain, Celui qui sur sa belle ose porter la main. » — Οὐκ ἔβλεπεν : de Bosch suspecte à tort ces deux mots, que Grotius n'a pas rendus. — V. 4. Γινόμενον, pris dans un sens absolu; *humanum est*, dit Grotius : mais on préférerait un terme plus précis, comme κρυπτόμενον, INVENIT *mæchum latentem*. — V. 5. Ὅταν ἐστὶν ἔσω : Jacobs préférerait ὅταν ᾖ τις ἔσω, en sorte que κεῖνος ait un corrélatif, et que ὅταν se construise avec le subjonctif.

N° 25. Τὰ ῥόδα, sous-entendu ἔχουσα. — V. 2. Hermann corrige ἢ τὰ ῥόδ', ἢ σαυτήν, ce qui présente les idées dans un ordre plus logique et sauve l'élision à la césure.

N° 26, vers 1. Χρυσῆν pour χρυσέην, *auream :* on appelle ainsi Vénus à cause de sa beauté, διὰ τὴν εὐπρέπειαν, dit Diodore de Sicile, IV, 26. Locella, dans Xénophon d'Éphèse, attribue cette épithète à la couleur de ses cheveux, dont les femmes, selon Plutarque (livre des *Amours*), § 25, cherchaient à imiter au moyen d'une drogue la teinte blonde et dorée. — Ὅτι, *que*, au lieu de ἔτι, *encore*. — V. 3. Φίλος, que Lubin traduit *amicus es*, est mis ici plutôt pour le vocatif φίλε, *mon cher*. — Tibulle (VI, 2, 31) : *Sed pretium si grande feras, custodia victa est; Nec prohibent claves, et canis ipse tacet*, « Mais apportez de l'or, tout vous cède à la fois, Gardiens, portes, verroux ; le chien même est sans voix. » Ajoutez Properce, IV, 5, 47; Ovide, *Am.*, III, 8, 31, etc. — V. 6. Οἱ πλοῦτον, leçon vicieuse, que Pl. et Br. ont remplacée par οἱ πλούτου, *o avari divitiarum*, correction peu certaine. Jacobs propose οὐ πλοῦτον, *vous n'avez pas de rigueurs pour la richesse, mais seulement pour la pauvreté.*

N° 27, vers 3. Φθονερώτατος, Pl. et Br. -τατε, plus conforme à la syntaxe, mais faisant hiatus. — V. 4. Ἠϊθέων ὄάρους, *juvenum colloquia :* Jacobs pense que le poëte quitte sa maîtresse pour aller trouver ses écoliers. On pourrait également supposer que ce sont ses compagnons d'étude ou d'exercices. — Comparez Méléagre, XII, 137.

N° 28. Longepierre, dans son Anacréon (ode XII, p. 95): « Sans grâce la beauté plaît et n'arrête pas. Tel est sans hameçon un inutile appas[1]. »

N° 29. Cette petite pièce de Julien figure dans le manuscrit du Vatican parmi les odes anacréontiques, et pourrait avec autant de droit que la plupart d'entre elles être attribuée au poëte de Téos : il en existe plusieurs traductions métriques en français. — V. 5. Ἐπιὸν, Br. ἔπινον, pour avoir un iambe. Mais plus bas nous trouverons πιόμεθα dans Straton, XI, 19.

---

[1] A l'époque de Longepierre et longtemps après on écrivait *appas* aussi bien au singulier qu'au pluriel, ce qui est contre l'étymologie, car *appât* vient de *appâter*, dont la racine est *paste* ou *pâte*

N° 30. Dans l'*Aminte* du Tasse, Daphné dit de même à Tirsis : *E che giova fugir da lui ch' ha l' ali*? et Ronsard : « Il vole comme un dieu, homme je suis à pié. »

N° 31. Le poëte, préoccupé des instructions confuses et contradictoires qu'il donne à sa servante, arrive en même temps qu'elle au logis de sa maîtresse où il l'envoyait. Quelques-uns mettent en tête de cette épigramme le n° 187, qui suit dans les *Analectes* : Εἰπὲ Λυκαινίδι Δορκάς. — V. 6. Ὅτι, *que* ; Brunck, d'après Reiske, ἴθι, *va*. — V. 7. Μὴ φείδου τὰ πάντα λέγε : il faut intercaler σύ avant τά, ou δέ après avec l'infinitif λέγειν. — V. 8. Προάγων, Br. -άγω, avec le point d'interrogation après ἐκπέμπω.

N° 32. On célébrait tous les ans, en l'honneur d'Adonis, une fête composée de deux parties, la première appelée Ἀφανισμός, *Disparution*, consacrée au deuil ; la seconde, Εὕρεσις, *Découverte*, à la joie[1]. Au n° 53 du même auteur, il n'y a de changé que le nom de la jeune fille.

N° 33, vers 1. Littéralement, *depuis que le bruit d'une explosion qui annonce au loin l'amour*, τηλεφίλου[2].... On entendait par là, tantôt une feuille de pavot qu'on faisait claquer sous ses doigts, et dont l'explosion plus ou moins forte indiquait le degré d'affection de l'objet aimé (voy. le proverbe Πλατάγῃ δοκιμάσεις, p. 324) ; tantôt, et c'est ici le cas, une variété du jeu appelé *cottabisme*, dans laquelle le sort était produit par une goutte de vin qu'on laissait tomber dans un vase d'airain (voy. Callimaque, fragment 102, et Suidas au mot Κοτταβίζειν). — V. 6. Παίγμασι, *ludis*, correction de Jacobs, au lieu de πλέγμασι, *nexibus;* la leçon de Brunck, πλήγμασι, *ictibus*, confirmée par Suidas, vaudrait peut-être mieux.

---

[1] C'était, selon l'opinion la plus commune, un mythe destiné à caractériser les vicissitudes de l'hiver et de l'été. Il faudrait, dans ce cas, en chercher l'origine dans un climat plus septentrional que la Phénicie, son berceau présumé.

[2] Le scoliaste de Théocrite (id. III, 39) fait venir ce mot de δηλόω, *montrer*, par la substitution du τ au δ ; nous préférons la racine τῆλε, *loin*, qui implique l'idée d'un télégraphe d'amour.

N° 34. Cette pièce et les suivantes, qui manquent généralement dans Planude, appartiennent au XII^e liv. de l'*Anthologie palatine*, auquel les n^{os} 1 et 2 servent en quelque sorte de préface. — V. 3. Littéralement, *Itys dans les appartements, et les rossignols sous les feuilles :* ἀηδόνας, quoique au pluriel, désigne seulement Philomèle[1]. Cela revient au *cui non dictus Hylas* des Latins, à propos des sujets communs et rebattus. — — V. 6. Ὀφρύες, *sourcils :* dans le prologue des Priapées : *Carminis incompti lusus lecture procaces, Conveniens Latio pone supercilium*, « Toi, qui liras les jeux d'une muse badine, Mets bas du Latium la gravité chagrine. » Comparez encore Martial, XI, 2.

N° 35, vers 1. Κυκλικόν : il s'agit sans doute, non pas des anciens poëmes cycliques, dont le canevas se trouvait en quelque sorte circonscrit dans le cercle, κύκλος, tracé par Homère, mais de ceux qui, à leur imitation, ne traitaient que des sujets rebattus[2]. — V. 2. Τίς pour ὅστις, ou simplement ὅς : c'est la maxime de Pythagore : Φεύγειν τὰς λεωφόρους, *fuyez les grands chemins*. — V. 5. Λυσανίη : nous avons changé le nom ainsi que le sexe du personnage. — V. 6. Τοῦτο, *hoc;* Brunck, ὧδε, *sic*. — Ἄλλος ἔχει : selon Bentley, ce sont les paroles de l'écho retournées, ἔχει ἄλλος pour ναίχι καλός, et il en déduit certaines règles de prononciation dont le fondement est fort douteux. De Bosch a tenté de reproduire cette consonnance.

N° 36, vers 4. Οὔ σε βαλῶ ζήλοις, *je ne t'infligerai pas les tourments de la jalousie*. Il faut remarquer la concision des trois mots suivants, οἶδα παθὼν ἐλεεῖν, qui résument le vers entier de Virgile : *Non ignara mali, miseris succurrere disco*. La traduction donnée par de Bosch (t. I, p. 380), *sed didici jam miseranda pati*, ne rend pas du tout le sentiment de l'original. — V. 6. Remplacez ψευστὴς des *Analectes* par ψεύστης.

---

[1] Ou Progné, car les rôles sont souvent intervertis. Ainsi dans Achille Tatius (l. V, p. 283), on lit : Φιλομήλα χελιδών καὶ Πρόκνη ἀηδών, ce qui est conforme à la tradition suivie par Aristophane et les trois tragiques.

[2] C'est ainsi que le mot rapsodie, qui dans l'origine désignait les livres d'Homère, a fini par se prendre en mauvaise part. Voy. Plutarque, *de Garrulitate*, § 22.

N° 37, vers 2. Οὐ πάντα.... Sur ce proverbe, dont on trouve l'application dans le *Rhésus* (v. 134, 135), voy. Érasme, p. 483. — V. 3. Au lieu de ἠϊθέους, *jeunes gens*, je lis ἡμιθέους, *demi-dieux*, changement motivé par le καί, *même*, qui précède. — V. 5. Τέρψει a pour sujet ἴχνιον, *planta placebit decorata pulchritudine sua* (σφετέρῳ), « ton pied aura son agrément spécial. »

N° 38. Horace a reproduit les idées de cette épigramme dans sa IIe satire (v. 105, l. I) : *Leporem venator in alta Ut nive sectatur, positum sic tangere nolit.... meus est amor huic similis, nam Transvolat in medio positum et fugientia captat,* « Le chasseur suit le lièvre à travers les frimas; S'il le trouvait à terre, il n'y toucherait pas. Ainsi fait mon amour : il poursuit qui l'évite, Et dédaigne un succès qui s'offre à lui trop vite. » Arioste (ch. X, st. 7) a employé la même comparaison : *Come segue la lepre il cacciatore*, etc. Ovide (*Am.*, II, IX, 9) a dit plus brièvement : *Venator sequitur fugientia, capta relinquit,* « Le gibier fuit, le chasseur suit ses pas; L'a-t-il atteint, il n'en fait plus de cas. » — V. 3. Litt., *usant du givre et de la neige*, c'est-à-dire exposé à leur contact, *versans in....* Mais de Bosch, d'après Grotius, *in nive pressa legens vestigia*, prend κεχρ. dans le sens de *tirant parti de....*

N° 39, vers 1. Au lieu de αὖ, suppléé par Jacobs, Brunck a intercalé τε après le premier εἶπα.

N° 42, vers 1. Καθ' ἦν..., *à l'heure où nous disons* ὑγίαινε, *porte-toi bien :* c'est le salut du soir, par opposition à celui du matin, χαῖρε, *réjouis-toi*. — V. 2. Σαφῶς, *clairement :* la formule ordinaire serait : Εἴθ' ὕπαρ, εἴτ' ὄναρ, *en réalité ou en songe*. Voy. *Prov.*, p. 1154.

N° 43, vers 3. Νυκτὶ λαχνοῦται, c'est-à-dire τῇ λάχνῃ σκοτοῦται, *lanugine obscuratur*, « sa barbe fait ombre à son visage, » métaphore hardie, mais préférable à ce que Jacobs voudrait lui substituer. — V. 4. M. Ouvarow, à la fin de son travail sur Nonnus, applique avec bonheur ce vers aux dernières productions de la muse grecque.

N° 44, vers 5 et 6. Comparez les conseils de Socrate à Théodote, *Mémor.*, III, 12, 11; Ausone, épigr. 38; *Anthologie latine*, l. III, n° 261.

N° 45, vers 1. Τὸν ἐρώμενον εἰ.... C'est comme s'il y avait εἰ ὁ ἐρώμ., *si l'objet aimé*. Τί παθών : sur cette formule, et sa variante, τί μαθών, voy. Wolf sur Démosthène contre Leptine, p. 348.

DEUXIÈME SECTION.

Les épigrammes de cette deuxième section appartiennent généralement au XI^e^ livre de l'*Anthologie palatine*, où elles figurent sous le titre de *Sympotiques*, Συμποτικά, concurremment avec les *Satiriques*, Σκωπτικά, et au II^e^ livre de Planude, où elles forment le LVII^e^ chapitre, sous le titre de Συμποτικὰ ἀστεῖσματα, *Propos de table*.

N° 1, vers 4. Γλωσσόκομα, proprement, *étuis* où les musiciens mettaient les languettes de leurs flûtes, et par extension toute espèce de coffres alongés. — V. 5. Ἀκτήν που πάσσας : Jacobs, qui s'est rétracté plus tard, prenait ἀκτήν dans le sens de *farine*, et πάσσας dans celui de *manger*, comme s'il y avait πασσάμενος, et supposait un repas en l'honneur de Cérès et de Bacchus. La traduction de Grotius, *littus foliis spargens*, est à la fois plus poétique et plus exacte. Les anciens avaient l'habitude de banqueter sur le rivage, ἀκτή, comme nous voyons dans l'épigramme de Philodème (IX, 412) : Ἡμεῖς δ' οὔτ' ἀκτῆς ἐπιβαίνομεν, *nos non amplius littus ascendimus*, d'où le verbe ἀκτιάζειν, *in actis esse*; car nous trouvons dans Cicéron et ailleurs le mot grec ainsi latinisé. — Ὑποβρέξας; Lubin, *irrigatus*. Quoique ce verbe puisse s'employer ainsi dans le sens neutre, il vaut mieux lui donner pour régime ἀκτήν, *arrosant le sol avec des coupes*, ce qui doit s'entendre des libations préliminaires.

N° 2, vers 1 et 2. Planude a supprimé ce distique. — Πιόμεθ', avec la première longue, comme l'observe Athénée, X, 446. Longepierre, dans son *Anacréon* (od. 4), a paraphrasé cette pièce en onze vers.

N° 3, vers 1. Ὦ 'ταῖρε, et non ὦ ἑτ.; l'interjection ὦ n'est point susceptible, comme en latin, de devenir brève devant une voyelle. — V. 2. Μοιριδίῃ μελέτῃ, *méditation mortelle*, ou *préparation à la mort*. Dans Plutarque (*Consolation à Apollonius*, § 12), on appelle le sommeil *les petits mystères de la mort*. — V. 5. Ὅτ' οὐ, *cum non*, et non ὅθ' οὗ de la *Grande Anthologie*; au lieu de πολύς répété, Planude et Brunck donnent πολὺς χρόνος, qui me paraît plus naturel que l'ellipse de ce dernier mot; mais ἀλλ' ἄγε et συνετή du Vatican sont préférables à ἀλλά γ' ἐπί et πολιτή de Planude.

N° 4, vers 4. Il y a ici un jeu de mots : φέρων, *portant*; παρφέρομαι, *je suis porté de travers*.

N° 5. Nous avons, à cause de la ressemblance des sujets, placé ici cette pièce, absente de Planude, et dont l'*Anthologie palatine* fait à tort une épitaphe.

N° 6, vers 1. Ὃς δέ κ' ἀνάγκῃ, sous-entendu γένηται, *celui qui a lieu par force*; Brunck corrige sans nécessité δ' ἐπ' ἄν. Ce sont ces lois dont Horace s'applaudit d'être délivré, lui et les autres, dans sa terre de la Sabine, *solutus legibus insanis*. —V. 3. Κρύφα, *en cachette :* il ne s'agit point de vomissement, comme l'a cru Brodeau.—V. 5. Ποθῆναι, seul endroit, comme l'observe H. Étienne dans son *Trésor*, où l'on trouve cette forme avec le sens de *boire*. Ce mot doit être suivi de la virgule, transposée dans Planude après μέτρον.

N° 7, vers 2. Allusion à un passage de l'*Iliade*, I, 381. — V. 4. Χεῖλεος pourrait, comme l'a fait Grotius, s'entendre de la lèvre du buveur. — V. 6. Ἡμερίσιν se dit des vignes amendées par la culture. Grotius lit ἐφημ. d'un seul mot, *qui volet in crassa sudet ephemeride*, « Pâlisse qui voudra sur un épais registre. » — V. 8. Ὑπάτων : allusion probable au titre de ὕπατος, *consul* ou *consulaire*, que portait Macédonius.

N° 8, vers 2. Au lieu de ἀνδροφόνων, *homicidarum*, lisez avec Planude ἀνδροφόνον, *homicidam*, changement qui aurait dû paraître à Jacobs non moins indispensable que celui des aoristes σπείσαμεν et ὤσαμεν en futurs. — Comparez cette pièce avec la précédente, n° 59, de Macédonius.

N° 9, vers 4. Allusion au vers 261 du VI^e livre de l'*Iliade :* Ἀνδρὶ δὲ κεκμηῶτι μένος μέγα οἶνος ἀέξει, « A l'homme fatigué le vin rend sa vigueur. »

N° 10, vers 2. Βακχευτὴν ῥυθμόν, *rhythme bachique*, ce que Nonnus, dans sa description des vendanges (XII, 350), appelle ποδῶν βητάρμονι παλμῷ, *un piétinement cadencé*. —V. 5. Ἀφυσσάμενος, *ayant puisé*, changé sans raison par Brunck en ἀρυσ. : la même circonstance est mentionnée par Nonnus, XII, 369. — V. 6. Litt., *n'ayant guère besoin des tièdes naïades*, par opposition au vin cuvé, qu'il fallait délayer avec de l'eau chaude, à cause de la poix et autres ingrédients dont il était mélangé. — V. 9. Litt., *les esprits lancés* (θοαί) *de tous étaient dans le vertige*. — V. 11 et 12. L'opposition signalée dans ce dernier distique entre les réalités de Bacchus et les promesses de Vénus, termine convenablement cette description, malgré la ligne d'étoiles qui semble indiquer une lacune.

N° 11. Le Séleucus ici nommé est probablement le roi de Syrie, successeur d'Antiochus, et dans ce cas l'auteur serait Antipater de Sidon. — V. 2. Εἰς Ἀΐδην : Horace : *Omnes eodem cogimur*, etc.; J.-B. Rousseau : « Tout doit franchir ce terrible passage, » etc. — V. 5 et 6. Ἵππος οἶνος, *equus vinum :* le mot est de Cratinus. Nicænète (XIII, 29) dit de même : Οἶνός τοι χαρίεντι ταχὺς πέλει ἵππος ἀοιδῷ, « Le vin pour un gai chantre est un coursier rapide » (*Prov.*, p. 1154).

N° 12, vers 1 et 2. Voy. Érasme, *Prov.*, p. 1880. On peut comparer les quatre conditions de bonheur dans la scolie de Simonide, *Analectes*, n° 11, et dans le distique de Philémon, cité par Lucien, *de Lapsu...*, § 6. Voltaire a dit : « Voici comment j'ai compté Dès ma plus tendre jeunesse, La vertu, puis la santé, La gloire, puis la richesse. » — Ronsard a traduit cette pièce.

N° 13. Un traducteur français, voulant renchérir sans doute sur le pouvoir transformateur du temps, a ainsi rendu le dernier vers, *une saison suffit pour faire un bouc d'un agneau.* — Ronsard a dit dans le même sens : « Cueillez votre jeunesse. Quand on perd son avril, en octobre on s'en plaint. »

N° 14. Nous avons transporté ici cette pièce, qui nous paraît plus bachique qu'érotique. — V. 1. Ποδαγρός, *podager*, et non *læsus pede*, qu'on lit dans Lubin, d'après Brodeau, comme s'il s'agissait d'un danseur qui s'est cassé la jambe. — V. 3. Αἴρουσιν, avec la signification du futur, *efferent*, correction de Jacobs, au lieu de αἱροῦσιν, dont Planude a fait ἐρέουσιν, *dicent*, et Brunck, ἐρέθουσιν, *on me tourmente pour m'empêcher de boire.* M. Boissonnade, dans ses notes sur Nicétas (liv. I, v. 185), propose ἄρσουσιν, forme de futur avec laquelle cadre l'aoriste ἀρσαμένῃ du n° V, 84. — V. 4. Τῶνδε doit s'entendre de πολλοί, *les nombreux porteurs.* — Ἴσως, réprouvé à tort par Jacobs, n'a pas le sens de *forte*, mais de *certe*, ce qui a également lieu dans notre langue : *je n'irai peut-être pas*, c'est-à-dire *certainement pas.*

N° 15, vers 2. Au lieu de λεχέων, *lit*, Planude et Brunck donnent κοτέων, *irrité contre moi.* — V. 3. Ἀφροδίτῃ : il va sans dire que Bacchus a trouvé le poëte couché seul, circonstance énoncée dans la traduction. Voilà pourquoi le dieu associe les griefs de Vénus aux siens, comme provenant d'une seule et même cause, la sobriété du dormeur. Il n'est donc point besoin de remplacer le nom de la déesse par celui de Bacchus, comme le propose Jacobs; car c'est bien évidemment au courroux de la première qu'Hippolyte a dû ses malheurs. — V. 4. Πεύθεαι, *an audivisti de Hippolyto?* Lubin traduit *obtemperans*, comme s'il y avait πείθεαι. — V. 6. Ἀπὸ τῆς, sous-entendu ὥρας, *depuis ce moment*, de même qu'au n° IX, 233.

N° 16, vers 5. Δάκτυλος ἀώς : ce dernier mot est pris ici dans le sens de ἡμέρα, *jour*, qui le remplace dans le passage d'Alcée, imité par Asclépiade, et que nous a conservé Athénée, XI, 481 (voy. *Proverbes*, p. 1830). Ronsard a dit de même (l. V, od. 3) : « Boy souvent, aussi bien la vie N'est pas plus longue que le doy[1], » et Lebrun (l. I, od. 17) : « Buvons amis : l'heure qui vole Nous conseille en fuyant de vider ces flacons. » — V. 8. Κοιμιστὰν λύχνον, *la lampe endormante :* cette brièveté du jour est un encouragement à en consacrer la plus grande partie à Bacchus, sans attendre l'heure des flambeaux et du sommeil. — V. 7. Πίνομεν οὖν γαλερῶς, correction de Jacobs, en donnant à πίνομεν le sens du subjonctif πίνωμεν, *buvons :* le texte portait πίνομεν ἂν γὰρ ἔρως, dont Brunck a fait πίνωμεν γαλερῶς. Planude, qui donne cette pièce sans nom d'auteur, a omis le dernier distique.

N° 17, vers 1 et 2. Dans les *Chevaliers* (V, 96), Démosthène demande également du vin pour s'inspirer : Τὸν νοῦν ἵν' ἄρδω, καὶ λέγω τι δεξιόν, et Martial (XI, 6) : *Possum nil ego sobrius : bibenti Succurrunt mihi quindecim poetæ*, « A jeun et sobre, à rien je ne suis bon, Mais quand j'ai bu, je vaux quinze poëtes. » — V. 3. Le vin de Chios était le plus renommé de la Grèce; aussi Virgile (*Géorg.*, II, 98) l'appelle-t-il *rex ipse Phanæus*, à l'exemple de Lucile, dit Servius, qui en cite ces quatre mots : Χῖός τε δυνάστης οἶνος.

N° 18. Nous terminerons par cette épigramme, tirée comme la précédente d'Athénée (XI, 499), non point qu'elle offre rien de bien saillant, mais parce que les explications de Brunck et de Jacobs lui-même laissent quelque chose à désirer. — V. 1. Πίσσης χωνίτιδος, au lieu de χωπίτιδος, qu'on lit dans Athénée. Κῶνος signifie la pomme de pin, et, par extension, le pin lui-même, et on appelait κωνίας le vin où entrait la résine de cet arbre. Il ne s'agit donc pas d'un cachet de bouteille, comme l'a cru Brunck. — V. 3. Λεπτοτέρης, *macilentioris*, « maigre, » en parlant de la chair, et non pas *tenellæ*, « délicate, » comme Jacobs pense que l'on pourrait l'entendre. Il est bien évident que le vin et la viande vont de pair, et que le compliment adressé à Hippocrate, auteur de ce double envoi, est purement ironique.

---

[1] Voyez dans Ronsard le commentaire de Richelet, qui aurait pu se dispenser de louer l'explication donnée par Turnèbe du proverbe grec.

LIVRE TROISIÈME.

ÉPIGRAMMES MORALES.

PREMIÈRE SECTION. — APOLOGUES ET RÉCITS.

1. *L'aveugle et l'estropié.*

(J. IX, 11. — B. II, 231. — St. 4.)

Deux hommes, l'un privé des pieds, l'autre des yeux,
Se cotisant par un accord heureux,
Du sort ainsi réparèrent l'outrage.
Car l'aveugle, portant l'éclopé sur son dos,
Marchait, guidé par lui, d'un pas ferme et dispos.
Grâce à cet expédient sage,
Commandé par l'instinct de la nécessité,
Dans ce qui lui manquait chacun fut complété.

(Philippe ou Isidore.)

2. *La vigne au bouc.*

(J. 75. — B. I, 165. — St. 10.)

Jusque sur ma racine en vain
De ta dent, maudit bouc, exerce la malice :
Je puis produire assez de vin,
Pour arroser ton front le jour du sacrifice.

(Évènus.)

3. *Le platane et la vigne.*

(J. 231. — B. II, 16. — St. 10.)

La vigne qui serpente en cachant mon branchage,
Au plane desséché prête un nouveau feuillage.

J'ai nourri ses raisins sous mes rameaux touffus,
Quand j'égalais jadis sa richesse en verdure.
L'homme ainsi doit choyer une compagne sûre,
Qui paie encore ses soins lors même qu'il n'est plus.

(Antipater de Sidon.)

4. *Le dissipateur incorrigible.*

(J. IX, 367. — B. II, 314. — St. 13.)

Par de honteux écarts Théron, dans son jeune âge,
Avait de ses aïeux dissipé l'héritage.
Voyant souffler sur lui la bise du malheur,
Le sensible Euctémon, l'ami de sa famille,
L'accueillit en pleurant sous son toit protecteur,
Et richement dotée il lui donna sa fille.
Enrichi tout à coup, et contre tout espoir,
De plus belle Théron gaspilla son avoir,
Se livrant sans pudeur aux excès de la table,
Ou d'un libertinage encor plus condamnable.
Aussi vit-on bientôt l'affreuse pauvreté
Par un retour soudain dans ses flots le surprendre,
Et le triste Euctémon pleura, non plus son gendre,
Mais la dot de sa fille et ce nœud détesté.
Quiconque a mal géré son propre bien naguère,
Est de celui d'autrui mauvais dépositaire.

(Lucien.)

5. *Le bouclier d'Achille.*

(J. 115. — B. III, 233. — St. 28.)

Du noble sang d'Hector récemment abreuvé,
Le bouclier d'Achille, ô comble d'injustice!
Grâce à l'arrêt des Grecs, devint le lot d'Ulysse.
Mais à d'indignes mains par les flots enlevé,

Bien loin d'Ithaque on vit ce débris du naufrage
Près du tombeau d'Ajax aborder sur la plage.
La mer ainsi, cassant cet arrêt odieux,
Rendit à Salamine un legs si précieux.

(Anonyme.)

6. *L'aigle et l'archer.*

(J. IX, 223. — B. II, 156. — St. 29.)

De Jupiter, un jour, en portant le message,
L'aigle, seul des oiseaux à qui s'ouvrent les cieux,
Fendait le sein des airs d'un vol impétueux.
Mais un archer crétois le prévint au passage.
L'arc rapide est bandé : soudain le trait a fui,
Et va frapper le but empenné comme lui.
Qui peut, ô Jupiter, éluder ta justice?
L'oiseau tomba sur l'homme auteur de son supplice.
D'une coupable adresse il paya cher les torts;
Car le trait, rapporté par l'aigle dans son corps,
Vint lui percer le col de sa pointe acérée,
Dans le sang de deux morts ainsi désaltérée.

(Bianor.)

7. *Le corbeau et le scorpion.*

(J. 339. — B. II, 97. — St. 30.)

Un noir corbeau volant dans la plaine azurée,
Vit du sein de la terre un scorpion sortir.
Sur cette proie il fond; mais, prêt à la saisir,
Par l'agile aiguillon de sa queue acérée
Blessé lui-même au pied, pauvre oiseau, c'est à lui
De subir le trépas préparé pour autrui.

(Archias.)

8. *Sérapis et le meurtrier.*

(J. IX, 378. — B. II, 436. — St. 30.)

Un meurtrier, couché sous un mur en ruine,
Vit Sérapis en songe à ses regards s'offrir :
« Lève-toi, malheureux, et va plus loin dormir. »
Tel fut l'ordre émané de sa bouche divine.
L'homme s'éveille et part : le mur croule soudain.
Croyant alors qu'on peut, souillé du sang humain,
Se ménager du ciel la faveur protectrice,
Aux dieux conservateurs il offre un sacrifice.
Mais à lui Sérapis pour la seconde fois
Vint dans l'ombre des nuits faire entendre sa voix :
« Misérable, aux forfaits crois-tu que j'applaudisse?
Si d'un trépas trop doux mon avis t'a sauvé,
Sache que pour la croix je te tiens réservé. »

(Palladas.)

9. *La chèvre et le louveteau.*

(J. 47. — B. III, 241. — St. 40.)

Bien malgré moi j'allaite un louveteau cruel :
Le berger m'y contraint. O comble de folie !
Un jour mon nourrisson m'arrachera la vie.
Jamais bienfait n'a pu changer le naturel,

(Anonyme.)

10. *La biche et son faon.*

(J. 2. — B. III, 7. — St. 43.)

La biche avait mis bas : une affreuse vipère
Dans son pis, que gonflait la liqueur nourricière,
Épancha de sa dent le poison dangereux.

Le faon vint s'abreuver de ce lait vénéneux,
Et but ainsi la mort destinée à sa mère.

(Tibérius Illustrinus.)

11. *Le lièvre et les chiens.*

(J. ix, 17. — B. ii. 286, — St. 44.)

Un lièvre, qui des chiens fuyait la dent avide,
Plongea du haut d'un mont dans l'élément liquide;
Mais sans fuir le destin à sa perte acharné.
Il fut pris, dévoré par un chien de l'abîme.
De Charybde en Scylla tomba l'infortuné,
Sur la terre ou sur l'eau par le ciel condamné
A devenir des chiens la proie et la victime.

(Germanicus César.)

12. *Le rat et l'huître.*

(J. 86. — B. ii, 175. — St. 46.)

Certain rat omnivore, et sans cesse rodant
De logis en logis pour y chercher ripailles,
Vit un beau jour une huître entr'ouvrir ses écailles,
Et sur la chair bâtarde il imprime sa dent.
Le mollusque, vaincu par sa douleur extrême
Ferme avec bruit le têt qui lui sert de maison.
Le rat reste captif dans l'étroite prison,
Volontaire tombeau qu'il s'est donné lui-même.

(Antiphile.)

13. *Le rat et l'or.*

(J. 210. — B. ii, 175. — St. 46.)

Une parcelle d'or natif,
Plus légère qu'un grain des sables de Libye,
Qu'avec ses dents de fer la lime avait ravie,

Devint le lourd repas de certain rat chétif.
Mais son ventre traînant à terre
Ralentit de ses pas la vitesse ordinaire.
Il fut pris, on ouvrit le corps de l'animal,
Prompt à restituer son larcin téméraire.
A la brute elle-même ainsi l'or est fatal.

(Antiphile.)

14. *Le campagnard et les fourmis.*

(J. IX, 438. — B. II, 232. — St. 47.)

Des fourmis, noirs mineurs dont l'ost pullule à terre,
Dévoraient le doux miel d'un pauvre campagnard.
Enflammé de courroux, un jour, notre vieillard
Plongea son vase au sein d'une onde tutélaire,
Le croyant à l'abri des voleurs riverains.
Mais d'un chaume léger elles prirent les brins,
Et voguèrent au but sur ces esquifs agiles.
Des arrêts de la faim exécuteurs dociles,
Ces insectes chétifs, argonautes nouveaux,
Osèrent loin du bord se risquer sur les eaux.

(Philippe.)

15. *L'aigle et le polype.*

(J. 10. — B. II, 120. — St. 60.)

Étendu sur un roc au bord de l'onde amère,
Un polype au soleil séchait ses pieds nombreux.
Mais avant qu'il n'eût pris la couleur de la pierre,
Un aigle l'aperçoit, et du plus haut des cieux
Fond sur lui comme un trait; l'autre pour sa défense
Garrotte l'agresseur dans ses lacs tortueux.
Le pauvre oiseau, plongé dans les flots écumeux,
Perd à la fois ainsi sa proie et l'existence.

(Antipater de Thessalonique.

16. *Épreuve de l'eau chez les Celtes.*

(J. IX, 125. — B. III, 150. — St. 65.)

C'est grâce au Rhin jaloux que le Celte indompté
Constate de ses fils la légitimité,
Et de l'enfant qui naît nul ne se croit le père,
Qu'il ne l'ait vu baigné par le fleuve sévère.
A peine l'embryon hors du sein maternel
A par son premier cri salué l'existence,
Que sur un bouclier, d'un air d'indifférence,
Le mari le dépose, et son cœur paternel
Ne s'ouvrira pour lui que quand l'onde amicale
Aura justifié la couche conjugale.
Mais la mère qui, chaste et fidèle à l'honneur,
Doit, même dans ce cas, voir succéder pour elle
Aux tourments de Lucine une douleur nouvelle,
De l'eau mobile attend l'arrêt avec terreur.

(Anonyme.)

17. *Le navire brûlé à terre.*

(J. 398. — B. II, 503. — St. 79.)

Un navire soustrait à la fureur des flots,
Vint périr sur le sol qui lui donna la vie;
Car le feu l'atteignit dans ce lieu de repos.
Il réclamait alors, en proie à l'incendie,
Le secours de la mer, son ancienne ennemie.

(Julien d'Égypte.)

18. *Bacchus et les nymphes.*

(J. 331. — B. I, 32. — St. 82.)

Du sein des feux quand Bacchus vint au monde,
L'enfant souillé par une cendre immonde

Fut aussitôt par les nymphes baigné.
Pour plaire, aussi, Bacchus a besoin d'elles :
En écartant ses compagnes fidèles,
On sent le feu dont il reste imprégné.

(Méléagre.)

19. *Le merle et la grive.*

(J. IX, 76. — B. II, 23. — St. 85.)

Un merle au doux ramage, une grive dodue,
Dans des collets en crin s'étaient pris tous les deux.
Mais la grive au lacet demeura suspendue,
Et ne vit plus jamais la lumière des cieux.
L'autre lacs laissa fuir l'oiseau chéri des dieux.
Même les piéges bruts connaissent la clémence,
Et des chantres sacrés respectent l'existence.

(Archias.)

20. *Le champ de la Fortune.*

(J. 74. — B. III, 238. — St. 110.)

D'Achéménide autrefois apanage,
Je suis le champ de Ménippe aujourd'hui,
Pour passer tour à tour à d'autres en partage.
Le premier me croyait à lui ;
Ainsi fait le second. Malgré l'erreur commune,
En fait de possesseur, je n'ai que la fortune.

(Anonyme.)

21. *Le choix d'une femme.*

(J. VII, 89. — B. I, 469. — St. 285 .)

Un étranger d'Atarne, hôte de Pittacus,
L'honneur de Mitylène et fils d'Hyrrhadius,
Du sage consultait ainsi l'expérience :

« On m'offre, bon vieillard, une double alliance :
Une fille d'abord, qui pour le rang, le bien,
Est sur ma ligne en tout, mais l'autre a l'avantage.
Quel parti vaut le mieux? Qui prendre en mariage?
Conseille-moi, ton choix décidera le mien.
— Ceux-ci, dit Pittacus, vont éclaircir ton doute, »
Et levant son bâton, cette arme des vieux ans,
Il montre à l'étranger une troupe d'enfants,
Chassant à coups de fouet leurs sabots sur la route.
« Suis-les. » L'autre s'approche : au milieu de leurs jeux,
« Garde ta ligne, ami, » se disaient-ils entre eux.
De ce conseil notre homme approuvant la prudence,
A plus puissant que lui refusa de s'unir,
Et le parti modeste obtint la préférence.
Garde ta ligne aussi, toi qui veux t'établir.

(Anonyme.)

22. *La chienne de chasse.*

(J. IX, 268. — B. II, 116.)

Gorgo, lice crétoise, et prête à mettre bas,
Du cerf qu'elle chassait tout en suivant les pas,
Réclamait de Diane une double assistance.
D'abord vint la victoire, et puis l'enfantement :
La déesse daigna lui donner promptement
Avec heureuse chasse heureuse délivrance.
Neuf petits à son lait font fête en ce moment.
Fuyez, biches de Crète, une race guerrière
Exercée aux combats par une telle mère.

(Antipater de Thessalonique.)

23. *Cléobis et Biton.*

(J. XVII, 264. — B. lect., p. 274.)

Pour conduire leur mère au temple de Junon,

Jadis Argos a vu Cléobis et Biton
S'attacher à son char et traîner la prêtresse.
De ses flancs maternels on vantait le bonheur.
Cydippe, ivre de joie, implorant la déesse,
Réclama pour ses fils la plus haute faveur,
Qui pût récompenser leur pieuse tendresse.
Aussi, bientôt après, encor dans leur jeunesse,
Du sommeil à la mort ils passèrent tous deux,
Comme si c'était là le sort le plus heureux.

(Anonyme.)

DEUXIÈME SECTION.

SENTENCES ET MORALITÉS.

1. *Sur la tempérance.*

(J. IX, 573. — B. II, 389. — St. 15.)

Pour fournir à ton ventre une ignoble pâture,
Homme, ne t'assieds point à la table d'autrui,
Triste, lorsque ton hôte assombrit sa figure,
Gai, quand la bonne humeur sur son visage à lui,
Sans motif personnel de peine ou d'allégresse,
Mais prêt à refléter la joie ou la tristesse.

(Anonyme.)

2. *Autre.*

(J. X, 26. — B. II, 314. — St. 15.)

Jouis de ton avoir, puisque tu dois mourir,
Mais fais la part du temps qui te reste à courir.

Sage est l'homme qui songe à cette double chance,
Et règle prudemment l'épargne et la dépense.

(Lucien.)

3. *Autre.*

(J. x, 119. — B. iii, 248. — St. 16.)

Nourrir un train nombreux, bâtir outre mesure,
C'est pour se ruiner la marche la plus sûre.

(Anonyme.)

4. *Sur la vie humaine.*

(J. ix, 111. — B. ii, 100. — St. 16.)

Le Thrace a bien raison : hors du sein maternel
Chez lui lorsqu'un enfant arrive à la lumière,
Sa naissance est pleurée ainsi qu'un mal cruel.
    On félicite, on envie, au contraire,
    Ceux que la mort, ministre du destin,
    Ravit au jour par une prompte fin.
Car mille maux divers assiégent l'existence,
Et le trépas lui seul en est la délivrance.

(Archias.)

5. *Héraclite et Démocrite.*

(J. 148. — B. iii, 237. — St. 16.)

        Sur les humains pleure, Héraclite,
Plus que de ton vivant tû ne l'as fait jadis;
Car aujourd'hui surtout leur destin le mérite.
        Des humains ris-toi, Démocrite :
Leur sort plus que jamais est digne de tes ris.
Moi-même, conformant mon humeur à la vôtre,
        Lorsque tous les deux je vous vois,

Je voudrais pouvoir à la fois
Ricaner avec l'un et pleurer avec l'autre.

(Anonyme.)

6. *Inconvénients de l'existence.*

(J. IX, 359. — B. II, 49. — St. 16.)

Quel genre de carrière adopter ici-bas?
Ce ne sont au forum que luttes et tracas,
Soucis à la maison, travaux à la campagne.
Voyagez-vous sur mer, la peur vous accompagne.
En pays étranger si l'on va s'établir,
Le riche a tout à craindre et le pauvre à souffrir.
Époux, vous subissez les ennuis du ménage;
Garçon, l'isolement devient votre partage.
Les enfants sont pour l'homme un pénible embarras;
La vie est incomplète alors qu'on n'en a pas.
L'imprudence est le lot de la folle jeunesse,
Et les infirmités celui de la vieillesse.
Entre ces deux partis il faudrait donc choisir,
Ou bien ne jamais vivre, ou sur le champ mourir.

(Posidippe ou Platon le Jeune.)

7. *Parodie et réfutation.*

(J. 360.—B. II, 476. — St. 17.)

Mainte route aux mortels est ouverte ici-bas:
Au forum sont la gloire et de savants débats;
Au logis, le repos. On fête à la campagne
La nature, et sur mer Plutus vous accompagne.
En pays étranger si l'on va s'établir,
Pauvre, on y vit caché; riche, on peut éblouir.
Époux, vous savourez les douceurs du ménage;
Garçon, l'indépendance est votre heureux partage.
Les enfants pour le cœur ont de puissants appas;

Mais on vit plus tranquille alors qu'on n'en a pas.
La vigueur est le lot de l'aimable jeunesse,
La raison, la vertu, celui de la vieillesse.
Donc ici tout est bien, sans qu'on ait à choisir
Entre ne jamais vivre ou sur le champ mourir.

(Métrodore.)

8. *Vanité de l'existence.*

(J. x, 58.—B. ii, 428.— St. 17.)

Nu je vins en ce monde, et nu j'en dois sortir :
Pourquoi de vains tracas s'il faut ainsi finir ?

(Palladas.)

9. *Autre.*

(J. 65. — B. ii, 428. — St. 17.)

La vie est une mer qui, sujette aux orages,
Nous expose sans cesse aux plus tristes naufrages.
La fortune, tenant le gouvernail en main,
Dirige sur les flots notre esquif incertain.
Tel a le vent pour lui, tel autre l'a contraire ;
Mais tous un même port nous attend sous la terre.

(Le même.)

10. *Autre.*

(J. 72. – B. ii, 427. – St. 17.)

Ce monde-ci n'est qu'une comédie
Où rien ne doit se prendre au sérieux.
Sache, mortel, te prêter à ses jeux ;
Sinon, subis les tourments de la vie.

(Le même.)

11. *Sur les secondes noces.*

(J. IX, 133. — B. III, 237. — St. 19.)

Dans les nœuds de l'hymen un veuf qui se rengage,
Imprudent nautonier, brave un second naufrage.

(Anonyme.)

12. *Sur la vieillesse.*

(J. 54. — B. I, 476. — St. 21.)

On soupire après toi, vieillesse, en ton absence ;
Présente, on te maudit : tu ne plais qu'à distance.

(Ménécrate.)

13. *Autre.*

(J. 127. — B. III, 237. — St. 21.)

Laissez au fond d'un vase un restant de liqueur,
La plus douce boisson sera bientôt aigrie.
Quand tarissent chez lui les sources de la vie,
Du vieillard c'est ainsi que s'altère l'humeur.

(Anonyme.)

14. *Autre.*

(J. XI, 419. — B. II, 401. — St. 21.)

Un front chenu sied bien au vieillard, s'il est sage;
Sinon, des ans jaloux il constate l'outrage.

(Philon.)

15. *Sur le temps.*

(J. X, 28. — B. II, 314. — St. 32.)

Courte est pour l'homme heureux la plus longue existence;
Une nuit semble un siècle au sein de la souffrance.

(Lucien.)

16. *Sur l'obligeance.*

(J. X, 30. — B. III, 238. — St. 39.)

On oblige deux fois lorsqu'on oblige vite :
Faire attendre un service en gâte le mérite.

(Anonyme.)

17. *Invocation à Jupiter.*

(J. 108. — B. III, 250. — St. 41.)

Pour nous combler de tes bienfaits,
Grand Dieu, n'attends pas nos prières ;
Refuse, même à nos souhaits,
Les dons qui nous seraient contraires.

(Anonyme.)

18. *Proverbe.*

(J. 32. — B. III, 148. — St. 50.)

Entre la lèvre et la coupe écumante,
Plus d'un obstacle en chemin se présente.

(Palladas.)

19. *Sur la mort.*

(J. 85. — B. II, 434. — St. 51.)

La mort nous tient parqués, nous engraisse à l'écart,
Comme un troupeau de porcs qu'on égorge au hasard.

(Anonyme.)

20. *Les trois fléaux.*

(J. 112. — B. III, 245. — St. 55.)

La liqueur de Bacchus, le bain et les amours,
Sont trois fléaux ligués pour abréger nos jours.

(Anonyme.)

21. *Sur les méchants.*

(J. x, 53. — B. ii, 414. — St. 103.)

Si l'on voit prospérer d'infâmes homicides,
Je n'en suis pas surpris, Jupiter est pour eux.
Il haïssait Saturne, et ses mains parricides
L'immolaient, si la mort pouvait frapper les dieux.
Mais au lieu de périr, plongé dans le Ténare,
Et comme un malfaiteur chargé de fers honteux,
Il subit des Titans le supplice barbare.

(Palladas.)

22. *Ulysse et Circé.*

(J. 50. — B. ii, 430. — St. 103.)

En porcs, en loups, Circé, quoi qu'en ait dit Homère,
Ne changeait point les gens qui s'offraient sur ses pas;
Mais, courtisane habile, à l'affreuse misère
Elle réduisait ceux qu'alléchaient ses appas.
Puis, quand du sens commun leur ravissant l'usage,
La perfide avait mis tous leurs biens au pillage,
Elle les nourrissait dans sa propre maison,
Comme des animaux dépourvus de raison.
Le sage Ulysse seul, redoutant quelque injure,
Sans avoir eu besoin du cadeau de Mercure,
A ses enchantements resta toujours rétif;
Mais la prudence fut son seul préservatif.

(Le même.)

23. *L'adieu aux illusions.*

(J. ix, 49. — B. iii, 286. — St.-110.)

Fortune, Espoir, adieu! j'ai rompu vos entraves;
Ma nacelle est au port, cherchez d'autres esclaves.

(Anonyme.)

24. *Sur la fortune.*

(J. x, 35. — B. ii, 316. — St. 112.)

L'homme qui réussit, cher aux mortels, aux dieux,
Les trouve toujours prêts à seconder ses vœux.
Vienne l'adversité cruelle,
Ses amis bientôt auront fui;
Avec la fortune infidèle
Tout tourne à l'instant contre lui.

(Lucien.)

25. *L'envie et la pitié.*

(J. 51. — B. ii, 433. — St. 115.)

Il vaut mieux, dit Pindare, être un objet d'envie,
Qu'un objet de pitié; car un éclat pompeux
De ceux que l'on jalouse environne la vie;
Mais la compassion s'attache au malheureux.
A l'excès des grandeurs ainsi qu'à la misère
Puissé-je, moi, toujours demeurer étranger!
La médiocrité du bonheur est la mère.
Qui s'élève trop haut provoque le danger,
Tandis qu'on foule aux pieds celui qui rampe à terre.

(Palladas.)

26. *Sur l'envie.*

(J. xi, 193. — B. iii, 242. — St. 116.)

Quoiqu'un grand mal, l'envie a cet effet heureux,
Qu'elle sèche le cœur et l'œil de l'envieux.

(Anonyme.)

27. *Sur l'emploi du temps.*

(J. x, 43. — B. III, 199. — St. 122.)

Six heures du cadran solaire
Au travail doivent revenir.
Au delà, chaque caractère
Te dit : « Mortel, il faut jouir. »

(Anonyme.)

28. *Sur l'audace.*

(J. XVII, 24. — B. I, 164.)

L'audace est un don précieux
Quand la raison marche avec elle;
Sans cette compagne fidèle,
Ce n'est qu'un travers dangereux.

(Événus.)

NOTES

DU LIVRE TROISIÈME

PREMIÈRE SECTION.

Les pièces de cette Ire section appartiennent pour la plupart au IXe livre de l'*Anthologie palatine* et au Ier de Planude.

N° 1, vers 2. Εἰς αὐτούς, pour εἰς ἀλλήλους (Locella, sur Xénophon d'Éphèse, p. 164). — V. 6. Εἰς τέλεον, *pour la perfection*, correction de G. Canter, au lieu de εἰς ἔλεον, *pour la compassion*, conservé par Brunck. Le même sujet a été traité par Léonidas d'Alexandrie et Platon le Jeune. Ausone l'a reproduit (*Épigrammes*, 124 et 125), ainsi qu'Alciat (*Emb.*, 160); Florian en a fait la fable du *Paralytique et de l'Aveugle*, dont il attribue, je ne sais sur quel fondement, l'idée à Confucius.

N° 2. Paraphrasé par Léonidas de Tarente en six vers, en conservant le dernier d'Événus. Grotius lui-même a emprunté la traduction d'Ovide (*Fastes*, I, 387) : *Rode, caper, vitem; tamen hinc, quum stabis ad aram, In tua quod fundi cornua possit, erit.* Suétone (*Vie de Domitien*, § 14) nous apprend que ce prince ayant voulu faire arracher les vignes, une parodie d'Événus, avec substitution de Καίσαρι à σοι τράγε, le détourna de ce dessein.

N° 3, vers 6. Μόνη, *seule*, pour ἐξόχως, *mieux que personne*. Cette jolie pièce, reproduite par Alciat (*Embl.*, 159), venge le platane de l'imputation d'Horace, *Platanusque cælebs Evincet ulmos*, « Et le plane stérile évincera l'ormeau. »

N° 4, vers 4. Καρφ. πενίη, *l'aride pauvreté* : dans l'*Aululaire* de Plaute (II, 4, 18), un homme pauvre est appelé *aridus*, et nous disons dans le même sens en français *être à sec*. — V. 6. Construisez ἐπιδούς. — V. 7. Θήρωνα περιφρένας, leçon incorrecte, dont Planude a fait παρ' ἐλπίδος, et qu'on a sollicitée depuis de différentes façons. Mais peut-être la seule correction à faire, c'est d'écrire περὶ φρένας en deux mots, et on aura alors une parodie à laquelle personne ne paraît avoir songé, celle du vers 364 du livre IX de l'*Odyssée*, Ἀυτὰρ ἐπεὶ Κύκλωπα περὶ φρένας ἤλυθεν οἶνος, avec la seule substitution de Θήρωνα à Κύκλωπα et de πλοῦτος à οἶνος. L'enivrement de la richesse peut très-bien se comparer à celui du vin, quoique dans Lucien l'expression laisse peut-être quelque chose à désirer sous le rapport de la justesse. — V. 10. Ὑπὸ γαστέρα, *sub ventrem :* les Grecs désignaient ainsi les plaisirs de l'amour, par opposition à ceux de la table. — V. 12. Littéralement, *le flot retourné de la pauvreté :* un goût sévère trouverait peut-être à redire à cette métaphore, après l'épithète καρφαλέη, *sèche*, donnée plus haut à la pauvreté. — V. 15 et 16. La même pensée se retrouve dans les vers d'Euphron cités par Stobée, tit. XV, p. 151.

N° 5, vers 2. Ἦρε, Planude et Brunck εἷλε. — V. 6. Σαλαμίς : l'auteur paraît avoir oublié qu'Ajax avait été enterré, non pas à Salamine, sa patrie, mais au promontoire de Rhœtée, où l'on montre encore son tombeau. Dans Planude ce troisième distique manque, et le deuxième vers fait partie de la pièce suivante. Alciat a fondu ensemble ces deux épigrammes, dont Ronsard a traduit la première. Sur la tradition relative au bouclier d'Ajax, voir Pausanias, I, xxxv, 3.

N° 6, vers 2. Aristophane (*Paix*, v. 130) a constaté ce privilége de l'aigle, μόνος πετεινῶν εἰς θεοὺς ἀφιγμένος, *Seul des oiseaux reçu dans le séjour des dieux*, et après lui Callimaque, *Hymne à Jupiter*, v. 68. — V. 3. Τὸν Κρῆτα, *le Crétois*, pour *un* Crétois, nouvel exemple de l'article défini pris dans le sens de τίς. — V. 5. Μόνος, *seul*, au lieu de νόμος, *loi*, donné par Planude : *il ne trompa pas la justice de Jupiter, car il eût été le seul.* — V. 7. Κοίμισεν, *qu'il avait endormi* ou *arrêté* (voy. Sophocle, *Trach.*, v. 94, et Méléagre, XII, 127). — Apollonide (IX, 265) a traité le même sujet.

N° 7, vers 1. Μέλαν πτερόν, *nigram pennam*, correction de Brunck, au lieu de μελάντερον, dont Planude a fait μελάντερος, *nigrior*, en prenant νωμάω dans le sens intransitif, *volans*. Au vers suivant il écrit οἶδε au lieu de εἶδε, *vidit*. — V. 5. Ὡς ὂν pour ὅσσον, changement qui n'était pas indispensable[1].

---

[1] Le 4ᵉ vers, bien qu'il n'offre aucune difficulté, a été singulièrement travesti dans le *Panthéon littéraire :* « Il s'élança et le saisit, mais

N° 8, vers 2. Ἐπιστῆναι, *adstitisse*, avec le sens neutre, terme consacré pour les apparitions, et non *surgere fecisse*, comme traduit Lubin, quoique au neuvième vers il rende ἐπιστάς par *adstans*. — V. 4. Τάλας, avec la deuxième brève, comme dans Théocrite, *Id.*, II, 4.

N° 9. Voyez le proverbe *Ale luporum catulos*, p. 995. — V. 2. Αὐξηθείς : c'est un passé éventuel, qu'Averardo (n° XXI) a eu tort de traduire d'une manière absolue, *Crevit, et heu! pariter feritas in me sua crevit*, sans compter que *sua* pour *ejus* est un solécisme. — V. Alciat, *Embl.*, 64.

N° 10, vers 2. Δακέτων, sous-entendu ἐν ἀριθμῷ, *parmi les animaux qui mordent.*

N° 11. Attribué par Brunck à l'empereur Adrien. — V. 4. Εἰνάλιος, sous-entendu κύων, *un chien de mer.* — V. 5. Αἶνος : *Tu es, comme dit le proverbe, tombé du feu dans les flammes;* on dit en français : *tomber de la fièvre en chaud mal*[1]. Au lieu du substantif αἶνος, Planude porte l'adverbe αἰνῶς, *ut miserabiliter incidisti !*... Comparez le n° suivant du même auteur.

N° 12, v. 1. Ἑρπηστής, Planude, — πυστ. — Λιχνοβόρος, *mangeur de friandises*; Planude, λυχν., *qui mange la lampe*, c'est-à-dire *l'huile.* — V. 3. Πώγωνος, sous-entendu ἐκ, *avec son menton*, c'est-à-dire *son museau humide*. Mais Grotius rapporte ce mot à l'huître elle-même dans ce vers assez peu clair d'ailleurs : *Hispida corrosit mentita putamina carnum.* — V. 4. Ἐπλατάγησε, *concrepuit :* en supposant que les écailles de l'huître se ferment avec bruit, ce n'est pas du moins lorsqu'il se trouve entre elles un corps mou pour amortir le choc. Cependant Oppien (*Halieutiques*, II, 194) fait mention de la même circonstance. — V. 5. Ἁρμώσθη, Brunck, ἡρμ., forme plus ré-

---

en même temps il se blessa contre la pointe d'un javelot qui avait été planté là. »

[1] L'italien se rapproche davantage du grec : on lit dans Bojardo (l. II, ch. 26, st. 34) : *Dalle brace nel foco cascai*, « je tombai de la braise dans le feu. » Quant au proverbe français employé dans la traduction, bien qu'il ait son analogue en grec, cité par Érasme, (p. 1261), il ne paraît pas remonter au delà du moyen âge. Dans l'*Alexandréide*, poëme latin du XIIe siècle par Philippe Gauthier, Alexandre dit à Darius qui l'avait fui pour périr par la trahison de Bessus : *Incidis in Scyllam, dum vis vitare Charybdin*, « Tu tombes en Scylla pour éviter Charybde. »

gulière puisque l'augment ne nuit point à la quantité. — V. 6. Au lieu de τύμβον, Planude porte πότμον, *mortem*, qui est un peu moins hardi. — Alciat (*Embl.*, 94) a traduit cette pièce, qui a, comme on le sait, fourni à La Fontaine le sujet d'une de ses fables.

Nº 13, vers 1. Ψῆγμ' ἄπυρον, *fragment d'or natif*, *qui n'a pas été au feu.* Planude écrit ψῆγμα πυρόν, que Lubin, d'après Brodeau, traduit par *flavum : rutilo auro*, dit Grotius, comme si c'était l'équivalent de πυῤῥόν. — V. 5. Ληφθείς, *preso alle trappole*, dit Carcani; il ne s'agit point ici de piéges, c'est son ventre traînant qui l'empêche de fuir. — Ἀνετέμνετο, littéralement : *il se fit découper ses larcins hors du ventre.* Pline (VIII, 57) parle également de rats qui se glissent dans les mines d'or pour en avaler le métal, au risque d'être pris et éventrés. C'est par suite de ce préjugé que Plutarque (*sur l'Amour des richesses*, § 7) leur compare les avares, qui ne rendent service qu'après leur mort.

Nº 14, vers 1. Ἡνίκα τηνδε, leçon fautive que Brunck, d'après Planude, a remplacée par ἡνίκ' ἐσύλων, *cum prædarentur ;* mais il faut lire avec Jacobs ἡνίκ' ἔτενδον, de τένδω, synonyme de ἐσθίω, *manger*, selon Hésychius, qui cite le passage d'Hésiode (*OEuvres et Jours*, v. 526), Ὅτ' ἀνόστεος ὃν πόδα τένδει, *quand le polype sans os ronge son pied.* — V. 2. Σμηνοδόκου, *qui accueille les essaims*, ou *éleveur d'abeilles :* Brodeau, Lubin et Grotius en font un nom propre. — V. 5. Νέας, *naves*, et non pas *recentes.* — Κάρφας, *festucas*, proposé par Brunck pour remplir la lacune, au lieu de κούφας, *leves*, de Planude; et ἀχυρίτιδας, au lieu de ἀχυρτίδας, dont la première est brève. — V. 6. Αὐτοκυβερνῆται, remplaçant la forme adverbiale en τί. — Κύτος, synonyme de κρωσσόν, *vase :* la glose τεῦχος aura passé dans le texte, et comme il fallait une brève, on a corrigé πρὸς τάχος, *promptement*, leçon de Planude patronisée par de Bosch. — V. 7. Φίλη γαστήρ.... aussi Rabelais appelle-t-il *messire gaster* le plus grand mestre ès-arts du monde, d'accord en cela avec le proverbe grec : Πολλῶν ὁ λιμὸς γίνεται διδάσκαλος, *Rien n'est tel que la faim pour rendre industrieux.* — V. 8. Devant ἐρέτας, *remiges*, il faut sous-entendre εἶναι, *suasit ut essent.*

Nº 15, vers 1. Προβλῆτι : ce mot est primitivement un adjectif, se rapportant à πέτρᾳ sous-entendu, *un roc qui fait saillie.* — V. 2. Πολλὸν πόδα, pour πολλοὺς πόδας, allusion, soit aux huit pieds du polype, soit à la longueur qu'ils acquièrent par fois, selon Aristote et Pline. — V. 3. Ἴκελος χρόα, *similis colorem :* les anciens attribuaient au polype la faculté de changer de couleur, selon la nature des lieux. Voy. Ovide (*Halieut.*, v. 30), Pline (IX, 39), et Élien (*Hist. des animaux*, VII, 11), qui semble avoir voulu mettre en prose le récit d'Antipater : de là le proverbe : Πολύποδος νοῦν ἴσχε, *aie l'esprit du polype* (*Adages*, p. 850). — V. 4. Ὀξύς pour ὀξέως, *vivement :* mais dans le passage d'Élien, ὀξύ modifie ἰδών, et indique la vue perçante de l'aigle. — V. 6. Ἄμφω, indéclinable, pour ἀμφοῖν.

N° 16, vers 1 et 2. Claudien fait allusion à cet usage dans son poëme contre Rufin (II, 112), *Et quos nascentes explorat gurgite Rhenus*, « Et ceux que l'eau du Rhin éprouve à leur naissance. » Il en est de même de plusieurs autres auteurs, dont M. Boissonade donne la liste dans ses notes sur la 10e épître de Théophylacte. — V. 4. Au lieu de ὀλισθήσῃ, il faut avec Planude et Brunck lire ὀλισθήσας, ou remplacer au vers suivant πρῶτον προχέει par πρῶτόν τε χέει. — V. 6. Αὐτός, *lui-même*, c'est-à-dire *le maître de la maison*. — Θῆκεν ἑὸν πάϊν ; Planude, Θῆκε νέον π. — V. 8. Ἐλεγξιγάμου, préférable à ἐλεγχιγ. de Planude et de Schneider, car ces sortes de composés se forment du futur. — V. 10. Littéralement, *quoiqu'elle connaisse le vrai père de l'enfant*, ce qui en français n'est pas assez explicite.

N° 17. Comparez l'épigramme d'Antiphile, IX, 34. L'esprit subtil et un peu frivole des Grecs se plaisait à ces sortes de contrastes.

N° 18, vers 1. Ἥλατο κοῦρος, Planude et Brunck ἧλαθ' ὁ κ. — V. 2. Κυλιόμενον, changé sans nécessité par Brunck en χυλινδ. Selon Euripide (*Bacchantes*, v. 519), c'est Dircé, nymphe et fontaine de Béotie, qui avait rendu ce service à Bacchus. — V. 3. Ceci rappelle ce que dit Évènus (XI, 49) : Χαίρει κιρνάμενος δὲ τρισὶν νύμφαισι τέταρτος, *il aime à se trouver mêlé lui quatrième à trois nymphes :* avec φίλος, il faut sous-entendre ἀνθρώποις, comme l'ont fort bien compris le commentateur d'Alciat (*Emblèmes*, 35), et Tamisier. Il n'en est pas de même du traducteur, probablement moderne, de cette pièce dans l'*Anthologie latine* (I, 22) : *Ex illo Nymphis cum Baccho gratia multa est*, « Depuis ce temps Bacchus est grand ami des nymphes[1]. »

---

[1] Baïf a fait le même contre-sens dans sa traduction : « Quand Bacchus du paternel foudre Fut par les nymphes enlevé, Elles de la

N° 19, vers 5. Ἄρ', changé sans raison par Brunck en γάρ; on lit ἦ ἄρα dans Archias, qui a traité le même sujet (n° 343), ainsi que Paul le Silentiaire, n° 396.

N° 20. Attribué par Planude à Lucien, qui a développé la même idée dans son *Nigrinus*, § 25. Elle se retrouve aussi dans Horace (l. II, *Sat.* II, v. 133) : *Nunc ager Umbreni sub nomine, nuper Ofelli Dictus*, etc., « Ce champ dont Ofellus fut jadis titulaire, Qui pour tel reconnaît Umbrénus en ce jour, N'a, s'il faut parler net, aucun propriétaire, Car vous ou moi, chacun en jouit à son tour. »

N° 21. Cette épigramme, attribuée à Callimaque par Diogène Laërce, par d'autres à Alcée ou à Diogène Laërce lui-même, figure à tort dans les deux *Anthologies* parmi les pièces funéraires. — V. 1. Ἀταρνείτης, d'*Atarne*, ville de l'Éolie, déjà ruinée du temps de Pline. — V. 2. Ὑῤῥαδίου : selon Suidas, le père de Pittacus s'appelait Ὕῤῥας, de sorte que c'est Pittacus lui-même qui devrait porter le nom patronymique de Ὑῤῥάδιος ou Ὑῤῥάδης. — V. 3. Ἄττα, terme de respect adressé aux vieillards dans Homère. — V. 5 et 6. Construisez συμβούλευσόν μοι, *conseille-moi*. — V. 12. Τὴν κατὰ σαυτὸν ἔλα, ce qui veut dire pour les enfants, *fais aller le sabot qui est près de toi*[1], et pour l'étranger, *conduis, épouse la femme qui est à ton niveau*. La traduction d'Ambroise le Camaldule, *tu tibi sume parem*, et celle de Grotius qui remplace *sume* par *junge*, rendent fort bien la seconde idée, mais assez imparfaitement la première. On trouvera peut-être que l'expression française, *garde ta ligne*, sans être complétement juste, remplit mieux ce double but[2]. — V. 14. Κληδόνα, paroles fortuites auxquelles on attribuait un sens rarement dans la pensée de celui qui les

---

soufreuse poudre Dans leur fontaine l'ont lavé : Dès lors il ayme tant les belles, N'estant ingrat de leurs bienfaits, Que celui qui le prend sans elles Prend un feu qui encor méfait.

[1] Ou simplement *ton sabot*, τὸν οἰκεῖον στρόμβον, comme s'exprime à ce sujet le scoliaste d'Eschyle, *Prométhée*, v. 886 (voy. M. Boissonade sur Nicétas, l. V, 333; et M. Rossignol, dans une note de sa *Musa scholastica*, p. 150).

[2] Chaufepié, le traducteur de Diogène Laërce, n'y a pas entendu malice : « Fouette ta toupie, » fait-il dire aux enfants. Dieu sait quel rapport il y a entre cette injonction et le choix d'une femme. M Rehfuss, dans une note de son roman de *Scipion Cicala* (t. I, p. 301), n'a

avait prononcées[1]. — V. 16. Au lieu de καὶ σύγ' ἰών, *tu quoque abiens*, on lit dans Diogène Laërce καὶ σὺ Δίων, comme si l'anecdote était racontée à un individu nommé Dion, placé dans le même dilemme. Ovide (*Héroïdes*, IX, 32) adresse un conseil analogue aux jeunes filles : *Si qua voles apte nubere, nube pari*, « Veux-tu faire un bon choix, épouse ton égal. » — Voyez dans Diogène Laërce (I, 92) le précepte de Cléobule, Γαμεῖν ἐκ τῶν ὁμοίων, *æqualem uxorem ducere* (*Prov.*, p. 1646), précepte approuvé par Dolon, dans le *Rhésus*, v. 168.

N° 22, vers 1. Ἴχνιον, *trace, piste*, qui satisfait également au mètre et à la syntaxe, au lieu de ἴχνος donné par les manuscrits, et ἴχνεος par Brunck. — Γοργώ, nom propre ; le texte portait γοργή, *vive, hardie*. — V. 3. Ἐλευθώ, la même que Εἰλείθυια, déesse des accouchements, confondue ici avec Diane. — V. 5 et 6. Au lieu de χρῆσσαι, il vaudrait mieux lire χρησσῶν, se rapportant à τοκάδων, « Fuyez, biches, des petits élevés par des mères crétoises, » car cette race étant très-estimée, l'usage ne s'en bornait pas à la Crète. Brunck donne ἐκ τοκάδος τέκνα διδασκόμεναι, *jugeant des enfants par la mère*. Comparez Élien (*Histoire des animaux* et non *Hist. diverses*, VII, 12), qui raconte un fait semblable.

N° 23. C'est le récit d'Hérodote (I, 31) mis en vers dans Stobée, t. 119, p. 601. — V. 1. Οἵδε, *ceux-ci* : on pourrait croire qu'il s'agit du groupe en marbre représentant ce trait, vu par Pausanias dans le temple de Jupiter Mélichius, II, 20. — V. 2. Μητέρα ἥν, ou mieux, μητέρ' ἑήν. — V. 8. Τόδ' ἐόν, nominatif absolu au lieu du génitif. — Comparez l'inscription de Cyzique, III, 18, et l'argument qui la précède.

DEUXIÈME SECTION.

Les moralités de cette 2ᵉ section sont généralement tirées du Xᵉ l. de l'*Anthologie palatine*, où elles figurent sous le titre d'*Exhortations*, Προτρεπτικά, *Suasoria*, et du Iᵉʳ de Planude. Elles se retrouvent presque toutes dans Stobée.

évité l'écueil qu'à moitié : *Nimm den, welcher Dir am nächsten steht*, « prends *celui* qui est le plus rapproché de toi. » Le mot *Kreisel*, *sabot*, est du masculin.

[1] Ainsi, après les vœux de prospérité qu'adressent les prétendants

N° 1. Attribué par Planude à Lucile. — V. 4. Σὺν γελόωντι, et non pas συγγελ. d'un seul mot, ce qui intervertirait les rôles. J. B. Rousseau, dans la comédie du *Flatteur* : « Sur leurs seuls mouvements je me règle à toute heure : Sont-ils joyeux? je ris ; sont-ils tristes? je pleure. — V. 5. Κλαυθμοῦ ; Planude, κλαυθμοῖο, qui plaît mieux à l'oreille. — V. 6. Littéralement : *par l'accompagnement des larmes et du rire*. Les éditeurs de Planude ont eu tort de décomposer chacun des substantifs grecs, créés tout exprès pour la circonstance, en un verbe et un nom propre, ce qui a donné lieu à la traduction insignifiante de Grotius, *Ast ego tam Miliæ rideo quam lacrymo*, « Moi j'ai pour Milia des larmes et des rires, » sens que de Bosch a tort de vouloir justifier. C'est du reste un datif de cause, tout à fait indépendant du 5ᵉ vers, qui doit être considéré comme une parenthèse. Jacobs, après avoir adopté dans la grande *Anthologie* cette explication d'Huet, suivie par Brunck, a eu tort plus tard de faire de ces mots un second régime de κεχρημένος, qu'il suppose construit d'abord avec le génitif, puis avec le datif. — Voir les notes de de Bosch et les *addenda* de Van Lennep.

N° 2, vers 1 et 2. C'est l'éloge que fait Isocrate du père de Démonique, ἀπέλαυε μὲν. etc. *il jouissait du présent comme un mortel, et ménageait son avoir comme s'il eût été immortel*. Il est probable que ce passage a inspiré à Ausone sa 145ᵉ épigramme, indiquée comme un emprunt fait à Ménandre : *Re fruere, ut natus mortalis : dilige sed rem Tanquam immortalis. Sors est in utroque verenda.* — V. 4. Φειδοῖ, datif de φειδώ, qu'il ne faut pas confondre, comme Lubin, avec l'optatif φείδοι, qui n'existe pas à l'actif.

N° 3, vers 1. Σώματα, *corps*, pour δούλους, *esclaves*. — Δώματα : Suidas cite l'imprécation des Lacédémoniens, οἰκοδομά σε λάβοι, *que la manie de bâtir te prenne!* Ronsard traduit : « Veux-tu savoir quelle voye L'homme à pauvreté envoye? Élever trop de palais, Et nourrir trop de valets. »

N° 4. Cet usage est attribué aux Trauses, peuplade de la

à Ulysse déguisé, qui vient de vaincre Irus, le poëte ajoute (Σ. v. 117) : Χαῖρεν δὲ κλεηδόνι δῖος Ὀδυσσεύς, mal rendu dans la vieille traduction latine : *Gavisus est gloria divinus Ulysses*. Ce n'est pas de gloire, mais de présage qu'il s'agit. Sous ce rapport, on attachait quelquefois une importance toute particulière aux paroles des enfants.

Thrace, par Hérodote (V, 4), et aux Causianiens[1] par un auteur que cite Stobée, titre, 119, p. 600. Euripide paraît y faire allusion dans trois vers de la tragédie perdue de *Cresphonte*, que nous a conservés Plutarque (*Lect. des poëtes*, § 14) et traduits par Cicéron, *Tuscul.*, I, ch. 48. Stobée cite également le vers si fameux de Ménandre, Ὃν οἱ θεοὶ φιλοῦσιν, ἀποθνήσκει νέος, « Cher aux dieux est celui qui meurt dans sa jeunesse. » — Voyez la 25ᵉ lettre de Théophylacte, avec les notes de M. Boissonade, et comparez les vers de Marot, « A la façon des Thraces lamentant Leurs nouveaux nais, etc. »

N° 5. Traduit par Alciat, *Emblèmes*, 151.

N° 6. Attribué à Posidippe, ou à Cratès le Cynique par Planude et par Stobée, qui le donne au titre 96, p. 580, avec quelques variantes à l'avant-dernier vers. Ausone l'a paraphrasé dans la 15ᵉ idylle, et Ronsard l'a traduit. — V. 1. Τάμῃ, Brunck τάμοι. — V. 6. Brunck lit ζήσῃ, *vives*, au lieu de ζῇς ἔτι, *vivis adhuc*, leçon confirmée par la parodie. — V. 7. πήρωσις, *mutilation*, par opposition à la vie des gens mariés, que les Grecs appelaient τελείους, *complets*[2]. — V. 9 et 10. Cicéron, Tuscul., I, 48, attribue la même pensée à Silène : « Le premier bonheur pour un homme est de ne pas naître ; le second, de mourir le plus tôt possible[3]. » Épicure dans Diogène Laërce (X, 136), réfute vigoureusement ce paradoxe. Agathias (V. 302), a parodié cette pièce, en l'appliquant aux embarras de la galanterie.

N° 7, vers 2. Κύδεα, *gloire*, et non κήδεα, *soucis*, donné par H. Étienne. — V. 7. Πόθος, proprement *désir;* mais comme on ne désire que ce qu'on aime, ce mot est devenu le synonyme d'amour, d'affection, de même que le latin *cupido* se prend au masculin pour l'amour personnifié. Carcani a donc eu tort de traduire d'après le latin *desiderium* de Lubin, *si fan bramare i figli*, « les enfants se font désirer, » comme s'il s'agissait d'objets absents. — Comparez le n° 446 de Julien, et les deux paraphrases de Métrodore, l'une en vingt-quatre vers latins par Érasme (prov. 1326), et l'autre en vingt-huit vers français par François de Neufchâteau. Baïf l'a aussi traduite.

---

[1] Καυσιανοί, nation inconnue ; peut-être faut-il lire Κασιανοί, *les Casiens*, peuplade qui habitait les pentes du Mont Imaüs.

[2] On sait que Franklin comparait les célibataires à des volumes dépareillés.

[3] Πάντων μὲν μὴ φῦναι ἐπιχθονίοισιν ἄριστον, dit Théognis. Voy. l'adage *Optimum non nasci*, p. 1825.

N° 8. Ronsard : « Nu je vins en ce monde, et nu je m'en irai. Que me servent, etc. »

N° 9, vers 3. Dans Dion Chrysostôme (disc. 63 et 64), le gouvernail figure parmi les attributs de la fortune[1]. — V. 5. Ἐπ' εὐπλοΐην : Br. corrige εὐπλοΐῃ ; mais cet accusatif se retrouve souvent sans qu'il y ait changement de lieu (Matthiæ, hym. d'Homère, p. 79), et le datif ferait un hiatus.

N° 10, vers 1. Rien de si commun que cette comparaison chez les anciens et chez les modernes. « La vie que tu vois n'est qu'une comédie, » dit Pierre Matthieu, et le poëte Rousseau : « Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique, » etc. — V. 2. Τὴν σπουδήν, *serietatem*, c'est-à-dire l'habitude de tout prendre au *sérieux*, et non *l'orgueil*, comme traduit Carcani.

N° 11. Charondas, législateur des Thuriens, excluait des affaires publiques tout homme remarié[2]. Voyez à ce sujet les passages d'Eubulus et de Ménandre dans *Athénée*, XII, 559, et Stobée, titre, 65 et 66. — Traduit par Ronsard.

N° 12, vers 2. Ὀφειλόμενον, *la vieillesse est meilleure comme dette que comme payement*. Ce distique se trouve dans Stobée (titre, 125) à la suite de quelques vers d'Aristophane dans le même sens. Cicéron (*sur la Vieillesse*, chap. II, § 4) nous présente Scipion s'étonnant que chacun aspire à la vieillesse, et la maudisse sitôt qu'il y est parvenu.

---

[1] Daunou (*Journal des savants*, 1837) : « Considérer la vie humaine comme une navigation et le trépas comme un port, n'est pas une idée nouvelle ; elle est retracée par d'anciennes images. Dans l'un des tombeaux récemment découverts à Pompéi, on voit un navire muni de tous ses agrès et voguant à voiles déployées sous les auspices de Minerve. » Comparez encore Sénèque, épître 70.

[2] Henri Etienne a ainsi réfuté l'auteur du distique dans sa propre langue : Ὅστις ἅπαξ γήμας, πάλι δεύτερα λέκτρα διώκει, Οὐκ οὗτος μομφῆς ἄξιος οὐδεμίης· Εἰ κακὴ ἡ πρώτη, τάχα δευτέρα οὐ κακὴ ἔσται· Εἰ δ' ἀγαθή, ἀγαθὴν ἐλπίδα καὐτὸς ἔχοι, « Le veuf qui se décide à former d'autres nœuds, Ne prête en rien par là le flanc à la censure. Sa première moitié fut méchante ou parjure.... La seconde, en ce cas, vaudra peut être mieux. Si son premier hymen fut, au contraire, heureux, C'est là, pour le second, un favorable augure. »

N° 13, vers 3. Οὔτω ἀπαντλήσας, Planude et Brunck οὕτως ἀντλ. — V. 4. Dans Stobée (titre, 115, p. 589), on lit ce distique d'Antiphane : Σφόδρ' ἐστὶν ἡμῶν ὁ βίος οἴνῳ προσφερής· Ὅταν ᾖ τὸ λοιπὸν μικρόν, ὄξὺς γίνεται, « L'existence de l'homme est très-semblable au vin, Car elle tourne à l'aigre en touchant à sa fin[1]. »

N° 14. Dans Planude, ce distique se trouve réuni au suivant, n° 420.

N° 15, vers 1. Πράττειν εὖ ou κακῶς, signifie *être heureux* ou *malheureux*, et non *faire le bien* ou *le mal*, comme on a traduit dans le *Panthéon littéraire*. — V. 2. Μία νύξ : comparez Apollodore dans Stobée, titre, 117, p. 527[2].

N° 16. Attribué à Lucien dans Planude. Ovide (*de Ponto*, III, 4, 52) : *Gratiaque officio, quod mora tardat, abest*, « Un bienfait perd son prix lorsqu'il se fait attendre. » Le proverbe latin (voy. p. 1142) dit : *Bis dat, qui cito dat*, « donner tôt, c'est donner deux fois. » Comparez les deux imitations d'Ausone, n° 82 et 83, dont la première porte en titre : Ἁ χάρις ἁ βραδύπους ἄχαρις χάρις, *gratia quæ tarda est, ingrata est gratia*. Dans le Bojardo (l. II, ch. 16, st. 56) : *Che poco grato e 'l don che tardi viene*.

N° 17. Cette belle prière se trouve avec quelques variantes dans l'*Alcibiade second* de Platon : Diodore (l. IX, 39e fragment recueilli par Mai) paraît l'attribuer à Pythagore. Ménandre a dit dans le même sens : Μή μοι γένοιθ' ἃ βούλομ', ἄλλ ἃ συμφέρει, « Puissé-je avoir, non l'objet de mes vœux, Mais ce qui doit me convenir le mieux ! » C'était aussi là prière d'Apollonius de Thyane : Ὦ θεοὶ, etc. (Philostrate, I, II, 11).

N° 18. C'est à tort que l'*Anthologie palatine* attribue à Palladas ce proverbe, qui se trouve déjà dans Athénée (XI, 478), avec κοτύλης au lieu de κύλικος, et que Stobée (titre, 110, p. 180) fait remonter, on ne sait pourquoi, jusqu'à l'*Odyssée*. Érasme dans ses adages l'a traduit ainsi : *Multa cadunt inter calicem supremaque labra;* mais selon Festus (p. 171), le proverbe latin correspondant était *manum et mentum*, « entre la main et le menton, » ou selon Aulu-Gelle (XIII, 17), *inter os et offam*, « entre la bouche et le morceau. » Nous disons en français : « Vin versé n'est pas avalé. »

---

[1] Sénèque (épître 58), se demande si la dernière partie de notre âge, au lieu d'en être la lie, n'en est pas au contraire quelquefois la portion la plus saine et la plus limpide.

[2] Le proverbe espagnol dit : *Minutos son horas de amor, horas de question siglos de dolor*, « l'amour change les heures en minutes, et la torture en siècles de souffrances. » Ajoutons la chanson du prisonnier dans *Gil-Blas* (IX, 5) : *¡ Ay de mi ! un año felice Parece un soplo ligero ; Pero sin dicha un instante Es un siglo de tormento*, « Prompt comme la brise légère, Un an fuit au sein du bonheur, Mais chaque instant d'un sort contraire Semble être un siècle de douleur. »

N° 19. « Nous sommes tous sous le couteau mortel, » dit Villon. On se rappelle les vers de Legouvé inscrits dans les catacombes de Paris : « La foule des humains est un faible troupeau, Qu'effroyable pasteur, le Temps mène au tombeau. »

N° 20. Λοετρά, pour λουτρά, *bains* (λοῦτρον signifie l'eau du bain). On sait que les anciens passaient là une grande partie de leur existence, et c'est encore l'usage chez les Orientaux, surtout pour les femmes. — Il existe sur ce sujet une épigraphe latine attribuée à Pétrone : *Balnea*, *vina*, *Venus corrumpunt corpora nostra*, *Sed vitam faciunt balnea*, *vina*, *Venus*, « Le bain, le vin, les amours Sont pour le trépas des armes; Mais s'ils abrégent nos jours, Seuls ils leurs prêtent des charmes. »

N° 21, vers 1. A ἀνδροφόνους, *homicides,* Brunck substitue le terme plus précis, πατροφ., *parricides*, que la suite paraît réclamer. Palladas avait sans doute en vue quelque grand coupable de son siècle, dont la prospérité semblait inexplicable. C'est là du reste un des griefs si justement reprochés au paganisme par Lactance (*Inst.*, I, chap. x), et qui ont fourni de puissantes armes aux Pères de l'Église. Il faut dire aussi qu'ils ont rencontré de vigoureux auxiliaires dans les rangs ennemis. Palladas n'était point chrétien, mais c'est surtout la verve railleuse de Lucien qui avait porté des coups mortels à l'antropomorphisme.

N° 22, vers 7. Ἔτρεφεν, *elle les nourrissait :* sur ce point, les Circés modernes pourraient en remontrer à leur devancière. — V. 8. Τὴν νεότητα, terme suspect, à moins qu'on ne puisse y rattacher quelque idée de malheur, comme au latin *novus*. Brunck substitue φιλότητα, *amour*, proposé par Opsopée et adopté par Grotius : Jacobs préférerait κενότητα, *plaisir vain et futile*. — V. 9. Ἔμφρονα, leçon vicieuse, surtout pour la mesure, quoique de Bosch cherche à la justifier à l'aide d'une doctrine par trop commode[1]. H. Étienne et Brunck la remplacent d'après Brodeau par δώρημα : c'est une allusion au talisman *moly* donné par Mercure à Ulysse. L'auteur a peut-être eu en vue ce que dit Socrate de Circé, *Mém.* de Xénophon, l. I. — Comparez Alciat, emb. 76, et l'imitation de Baïf, *Passe-temps*, l. I.

N° 23. C'est la traduction latine de ce distique que Gil-blas, dégoûté des grandeurs, avait fait graver sur sa porte : *Inveni portum, spes et fortuna valete. Sat me lusistis, ludite nunc alios.* Comparez Palladas, IX, 172.

N° 24, vers 1. Μακάρεσσι : la faveur des dieux est présentée ici comme une suite de la prospérité, tandis que dans nos idées elle devrait plutôt en être la cause. C'est qu'on croyait leur influence subordonnée elle-même à un pouvoir supérieur, celui du destin ou de la fatalité, comme nous le voyons dans le *Jupiter* Τραγῳδός de Lucien. — V. 3. C'est ce que rappelle le proverbe grec, Ἀνδρὸς κακῶς πράσσοντος ἐκποδὼν φίλοι, « L'homme est-il malheureux, ses amis l'abandonnent, » et le fameux distique d'Ovide, *Donec eris felix, etc.*, « Sois heureux, les amis afflueront à la ronde, Sauf à te laisser seul dès que l'orage gronde. » — V. 4. Τύχης ῥιπαῖς, *le vent de la fortune*. Le texte portait τύχης ῥοπαῖς, métaphore empruntée aux mouvements de la balance, et conservée par Planude en intercalant τε entre les deux mots : on pourrait aussi écrire ῥοπαῖσι τύχης.

N° 25. Traduit par Ronsard. — V. 1. *Pythiques*, I, 164 : voy. *Proverbes*, p. 1084.

N° 26. Dans Planude et Stobée, ce distique est suivi de ce vers, Ὁ φθόνος αὐτὸς ἑαυτὸν ἑοῖς βελέεσσι δαμάζει, « C'est sous ses propres traits que succombe l'envie. » Le savant La Monnoie a ainsi imité les deux vers grecs : « L'envie est, dites-vous, de mille maux la cause. Hélas! cher ami, parlons mieux : L'envie est une bonne chose ; Elle fait mourir l'envieux.

---

[1] Il semble, en fait de quantité, admettre dans toute son extension le privilége attribué par Martial aux poëtes Grecs (IX, 12, v. 14) : *Græci, quibus est nihil negatum, Et quos* Ἆρες Ἄρες, *decet sonare.* En admettant, ce qui semble prouvé, que la liquide ῥ pouvait en certains cas se doubler dans la prononciation, le vers d'Homère (*Il.*, *E.*, 455), que Martial avait en vue, n'offrira rien de plus étrange que celui de Virgile (*Énéide*, II, 663) : *Natum ante ora patris, patremque obtruncat ad aras.*

N° 27, vers 2. ZHΘI, *vis*, c'est-à-dire *jouis de la vie*. Le mot français *viveur*, et quelquefois le latin *vivere* présentent un sens analogue[1]. Ainsi, en écrivant à son frère (l. III, épît. 1), Cicéron dit : *Quod me cohortaris ad laborem, faciam equidem, sed quando vivemus*? « Quant à vos exhortations au travail, je les suivrai sans doute, mais quand vivrons-nous ? » Il faut remarquer que les quatre lettres dont se compose l'impératif ζῆθι, correspondent aux nombres 7, 8, 9 et 10. Les six lettres précédentes, y compris ϛ, qui vaut 6, indiquaient les six premières heures du jour, que Pline le Jeune, dans son *Panégyrique* (§ 14), appelle les six parties sérieuses de la journée.

N° 28. Tiré de Stobée, titre 49. Comparez Cicéron, *de Officiis*, I, 19.

[1] Sur la différence entre βιοῦν, exister, et ζῆν, vivre, voyez l'épitaphe de Similis dans Xiphilin. Celle de Marcus Claudius, dont le tombeau est près de l'Anio, porte : *Vixit annos novem*, « il a vécu neuf ans, » ce qui doit s'appliquer aux années de repos, et non à l'étendue de la carrière, distinction qui a échappé à Wright, *Travels*, p. 369.

LIVRE QUATRIÈME.

MÉLANGES.

§ I. ORACLES.

1. *A Lycurgue.*

(J. XIV, 69. — Paral. I, 718.)

Cher au roi de l'Olympe, à tous les immortels,
Tu viens, Lycurgue, au pied de mes riches autels.
De quel titre, homme ou dieu, faut-il que je te nomme?
En toi l'être divin me semble effacer l'homme.

2. *Oracle de la Pythie.*

(J. 71. — B. III, 199.)

Une déité pure habite dans ces lieux :
Avant d'en aborder la vénérable enceinte,
De toi cette eau réclame une ablution sainte.
Une goutte suffit au mortel vertueux,
Mais l'Océan en vain épuiserait ses ondes
Pour laver du méchant les souillures profondes.

3. *Aux Mégariens, sur leur degré d'importance.*

(J. 73.)

Argos la Pélasgique est l'orgueil de la terre.
Des plus fameux coursiers la Thessalie est mère.
Sparte a le premier rang pour ses jeunes beautés.
Dans le sexe viril, ceux qu'abreuve ton onde,

Sont, ô belle Aréthuse, à juste droit vantés.
Mais entre l'Arcadie, en troupeaux si féconde,
Et les murs de Tirynthe, habite l'Argien,
Qui, de lin cuirassé, plein d'une noble audace,
Des fils de la Sicile éclipse encor la race.
Mais tu n'occupes, toi, peuple Mégarien,
Ni la troisième, ni la quatrième place,
Ni même la douzième, et tu comptes pour rien

4. *A Constantin, qui voulait rebâtir Troie.*

(J. XIV, 115. — Paral. I, 726.)

Dans les champs d'Ilion, de débris tout couverts,
Tu ne saurais fonder une Rome nouvelle.
Près de la Propontide une ville t'appelle,
Par Mégare construite au bord des flots amers.
Plein d'un joyeux espoir va chercher ce rivage,
Des poissons et des cerfs le commun pâturage.

§ II. PIÈCES ÉNIGMATIQUES.

1. *Énigme.*

(J. 5. — B. III, 322.)

Noire fille d'un père éclatant de blancheur,
Oiseau d'ailes privé, dans mon essor agile
On me voit du ciel même atteindre la hauteur.
Je fais sans nul chagrin pleurer mainte pupille.
Mais dans les airs prompte à m'évanouir,
A peine née, hélas! il faut mourir.

2. *Autre.*

(J. xiv, 37. — B. iii, 326.)

Je suis chère à Pallas : j'ai des enfants nombreux,
Que l'homme écrase sous la pierre.
Morts, ils font la splendeur des filles de la terre,
Protégent les lutteurs nerveux,
Et sont pour la souffrance un baume salutaire.

3. *Autre.*

(J. 54. — B. iii, 319.)

C'est à l'art de Péon que je dois l'existence.
Je couve un feu secret sous mes lèvres d'airain.
Les noirs torrents de sang humain,
Dont je m'abreuve en abondance,
Dans mes flancs font périr Vulcain.

4. *Autre.*

(J. 57. — B. iii, 323.)

Pour le nom, je tiens de mon père,
Sur qui je l'emporte en douceur.
Je suis petite, et lui de taille altière.
Mais de sa tête seule on prise la saveur,
Tandis que l'on me mange entière,
Excepté mon intérieur.

5. *Autre.*

(J. 109. — Paral. i, 724.)

Une pupille endormie
Au sein des feux a trouvé le trépas.
C'est l'ivresse qui l'a trahie.

L'instrument de sa mort est l'arbre de Pallas.
Son meurtrier, un homme échappé du naufrage.
Dans son tombeau vivant elle maudit en vain
Du dieu Bacchus l'insidieux breuvage;
Car c'est lui, Minerve et Vulcain,
Qui tous les trois d'accord ont conspiré sa fin.

6. *Autre.*

(J. XVII, 343. — B. III, 322.)

Sous le rapport de la naissance,
Je diffère de l'homme, et des êtres divers
Que la terre produit, ou qu'enfantent les mers.
D'abord très-grande à ma naissance,
Petite au milieu de mon cours,
Mon lot, en vieillissant, est de grandir toujours.

7. *Logogryphe.*

(J. XIV, 35. — Paral. I, 712.)

Du corps humain je forme une partie.
Je tombe sous le fer, et renais tour à tour.
Qu'on m'enlève une lettre, et de l'astre du jour
La lumière est évanouie.

8. *Autre.*

(J. 105. — Paral. I, 722.)

Avec le sol par moi l'animal communique.
Une lettre de moins, sa tête est mon séjour.
Une autre encor, je suis animal à mon tour.
Enfin, quand je n'ai plus qu'un caractère unique,
Au lieu d'un seul objet, c'est deux cents que j'indique.

Thrace, par Hérodote (V, 4), et aux Causiens[1] par un auteur que cite Stobée, titre, 119, p. 600. Euripide paraît y faire allusion dans trois vers de la tragédie perdue de *Cresphonte*, que nous a conservés Plutarque (*Lect. des poëtes*, § 14) et traduits par Cicéron, *Tuscul.*, I, ch. 48. Stobée cite également le vers si fameux de Ménandre, Ὃν οἱ θεοὶ φιλοῦσιν, ἀποθνήσκει νέος, « Cher aux dieux est celui qui meurt dans sa jeunesse. » — Voyez la 25ᵉ lettre de Théophylacte, avec les notes de M. Boissonade, et comparez les vers de Marot, « A la façon des Thraces lamentant Leurs nouveaux nais, etc. »

N° 5. Traduit par Alciat, *Emblèmes*, 151.

N° 6. Attribué à Posidippe, ou à Cratès le Cynique par Planude et par Stobée, qui le donne au titre 96, p. 580, avec quelques variantes à l'avant-dernier vers. Ausone l'a paraphrasé dans la 15ᵉ idylle, et Ronsard l'a traduit. — V. 1. Τάμῃ, Brunck τάμοι. — V. 6. Brunck lit ζήσῃ, *vives*, au lieu de ζῇς ἔτι, *vivis adhuc*, leçon confirmée par la parodie. — V. 7. πήρωσις, *mutilation*, par opposition à la vie des gens mariés, que les Grecs appelaient τελείους, *complets*[2]. — V. 9 et 10. Cicéron, Tuscul., I, 48, attribue la même pensée à Silène : « Le premier bonheur pour un homme est de ne pas naître; le second, de mourir le plus tôt possible[3]. » Épicure dans Diogène Laërce (X, 136), réfute vigoureusement ce paradoxe. Agathias (V. 302), a parodié cette pièce, en l'appliquant aux embarras de la galanterie.

N° 7, vers 2. Κύδεα, *gloire*, et non κήδεα, *soucis*, donné par H. Étienne. — V. 7. Πόθος, proprement *désir;* mais comme on ne désire que ce qu'on aime, ce mot est devenu le synonyme d'amour, d'affection, de même que le latin *cupido* se prend au masculin pour l'amour personnifié. Carcani a donc eu tort de traduire d'après le latin *desiderium* de Lubin, *si fan bramare i figli*, « les enfants se font désirer, » comme s'il s'agissait d'objets absents. — Comparez le n° 446 de Julien, et les deux pa-

---

[1] Καυσιανοί, nation inconnue; peut-être faut-il lire Κασιανοί, *les Casiens*, peuplade qui habitait les pentes du Mont Imaüs.

[2] On sait que Franklin comparait les célibataires à des volumes dépareillés.

[3] Πάντων μὲν μὴ φῦναι ἐπιχθονίοισιν ἄριστον, dit Théognis. Voy. l'adage *Ovtimum non nasci*, p. 1825.

Deux à l'eau que ta corne, Achéloüs, y lance;
Trois au vin que ton thyrse, ô Bacchus, fait jaillir.
Mais laissez tous ensemble échapper le liquide,
En peu d'heures de temps vous comblerez le vide.

3. *Épitaphe de Diophante.*

(J. XIV, 126. — B. II, 483.)

Diophante repose au sein de ce tombeau,
Qui, de ses jours passés pour tracer le tableau,
Va du mort, ô merveille! emprunter la science.
De sa vie un sixième a coulé dans l'enfance :
Puis, un douzième a vu l'adolescent fleurir :
Puis, après un septième est venu l'hyménée,
Avec un fils au bout de la cinquième année.
Mais cet enfant chéri devait, hélas! périr,
Lorsqu'il eut la moitié de l'âge de son père,
Qui, réduit au calcul pour unique plaisir,
Quatre ans après son fils termina sa carrière.

4. *Les Briques.*

(J. 136. — B. II, 485.)

Je suis pressé de voir ma maison terminée,
Et ce ciel pur promet une belle journée.
A l'œuvre, briquetiers! Il me faut, pour finir,
Peu de briques encor, trois cents feront l'affaire.
Pour toi, patron, d'un jour c'est la tâche ordinaire.
Ton fils en fait deux cents avant d'aller dormir;
Ton gendre, un quart en sus. Quel temps, je le demande,
Mettrez-vous tous les trois à faire ma commande?

5. *Le Mulet et l'Anesse.*

(J. XVII, 26.—B. I, 168.—St. 493.)

Chargés de blé marchaient le mulet et l'ânesse.
Sous le faix celle-ci poussait maint gros soupir.
« Mère, dit le mulet, qui l'entendait gémir,
Pourquoi comme une enfant te plaindre ainsi sans cesse?
Mettons qu'un de tes sacs aux miens vienne s'unir,
Ma part alors sera le double de la tienne.
Prends un des miens, ta charge égalera la mienne. »
Toi donc, qui du calcul possèdes à fond l'art,
De la mère et du fils dis quelle fut la part.

(Euclide.)

§ IV. ISOPSÈPHES DE LÉONIDAS D'ALEXANDRIE.

1. *Le Mathématicien devenu poëte.*

(J. IX, 344. — B. II, 195. — St. 96.)

Jadis, de calculs seuls et de lignes épris,
Je vivais ignoré des nobles d'Ausonie.
Aujourd'hui cher à tous, j'ai, quoique tard, appris,
Calliope, combien tu vaux mieux qu'Uranie.

2. *A Marcus.*

(J. VI, 322. — B. II, 193. — St. 428.)

De ma muse féconde en œuvres joviales
Contemple de nouveau les distiques badins.
Ils sauront, cher Marcus, durant les saturnales,
Plaire aux littérateurs et charmer tes festins.

3. *A César.*

(J. VI, 328. — B. II, 192. — St. 429.)

Dans ce troisième essai, César, que je t'adresse,
Ma muse encor se joue en distiques égaux.
Ce livre, enfant du Nil, traversera la Grèce,
Pour porter à Cérès le fruit de mes travaux.

4. *A Agrippine.*

(J. 329. – B. II, 194. – St. 429.)

Cristal, argent, bijoux, ce sont là les cadeaux
Que le riche t'envoie au jour de ta naissance.
Agrippine, le mien, deux distiques égaux,
Aisément des jaloux brave la concurrence.

5. *Niobé.*

(J. VII, 549. — B. II, 193. — St. 217.)

Roc plaintif, Niobé sur le Sipyle, hélas!
De ses quatorze enfants pleure encor le trépas,
Et pleurera toujours. Mais pourquoi la jactance
Qui devait lui ravir tout, famille, existence?

6. *Le naufragé qui périt à terre.*

(J. VII, 550. — B. I, 245. — St. 250.)

Anthée en vain soustrait au naufrage, à la mort,
D'un loup phthiote, hélas! sentit les dents avides.
Atteint près du Pénée, il eut les Néréides
Moins cruelles pour lui que les nymphes du bord.

7. *Athamas et Médée.*

(J. IX, 345. — B. II, 196. — St. 119.)

Médée infanticide a de loin dépassé,
Athamas, contre un fils ton aveugle colère.
Terrible est un jaloux bien plus qu'un insensé.
Sur qui compteraient-ils, ceux qu'immole une mère?

8. *L'envoi incomplet.*

(J. 350. — B. II, 195.)

Denys, des bords du Nil m'arrivent des roseaux,
Des feuilles de byblos d'une blancheur parfaite.
L'envoi n'est pas complet : garde, ami, tes cadeaux.
Sans encre quel usage en peut faire un poëte?

9. *Sacrifice pour le salut de Néron.*

(J. 352. — B. II, 191.)

Près du Tibre sacré, c'est ton salut que fête
Le Nil même, ô César, par un vœu solennel,
Et cent taureaux offrant à la hache leur tête,
Du Jupiter céleste ont arrosé l'autel.

10. *Le réduit modeste.*

(J. VI, 226. — B. I, 234.)

C'est ici de Cliton l'humble champ, la chaumière,
Le modeste vignoble avec un petit bois.
Cliton n'en a pas moins, dans les lieux que tu vois,
Jusqu'à quatre-vingts ans prolongé sa carrière.

11. *Le navigateur dégoûté.*

(J. VII, 668. — B. II, 196. — St. 252.)

Dût le calme régner sur une mer unie,
Qu'à peine en se jouant ride un léger zéphir,
Je reste au port : des vents j'ai connu la furie,
Et le péril passé me fait encor frémir.

12. *Le nez-échelle.*

(J. XI, 200.—B. II, 190. – St 140.

Quand brûlait sa maison, par la fenêtre en vain
Zénogène cherchait à fuir la mort cruelle.
Les perches lui manquaient, mais d'Antimaque enfin
Il aperçut le nez et s'en fit une échelle.

13. *Le poirier à son maître.*

(J. IX, 78. – B. I, 231. — St. 25.)

Ce n'est pas au poirier, maître, qu'il faut t'en prendre,
Si, tout chargé de fruits, je n'en ai que de sûrs.
Une autre main les cueille aussitôt qu'ils sont mûrs :
C'est le reste encor vert qu'à l'arbre on laisse pendre.

14. *Contre les devins.*

(J. 80. — B. II, 190. — St 66.)

Suppôts d'un faux savoir, malheur à vous, devins,
Qui des astres cherchez dans le ciel les chemins !
Nourris par la folie, enfants de l'impudence,
Quand de votre néant aurez-vous conscience?

15. *Le grain d'encens représentant l'Amour.*

(J. IX, 179. — B. I, 231. — St. 36.)

Qui dans un grain d'encens a taillé cet Amour,
Armé d'un arc, fatal à Jupiter lui-même?
Proie offerte à Vulcain, la justice suprême
Voulait que dans la flamme il pérît à son tour.

16. *La chèvre et le poirier sauvage.*

(J. 123. — B. III, 240. — St. 39.)

D'un poirier dans les bois en faisant sa pâture,
Une chèvre guérit son œil de cécité :
Piqué par une épine, il revit la clarté.
Où l'art ne pouvait rien, un arbre fit la cure.

17. *L'isopsèphe simple.*

(J. VI, 327. — B. II, 194. — St. 428.)

Remplaçons par deux vers deux distiques égaux :
De l'isopsèphe entier je crains les longs travaux.

18. *Le naufragé au marin.*

(J. VII, 675. — B. II, 198. — St. 252.)

De mon tombeau sans peur détache ton cordage :
D'autres avaient bon vent lorsque j'ai fait naufrage.

§ V. VERS RÉTROGRADES.

1. *Sur Hippocrate.*

(J. IX, 53. — B. II, 383. — S. 59.)

Hippocrate, lumière et salut des humains,
Triompha de l'enfer dépeuplé par ses mains.

(Nicodème ou Bassus.)

2. *Présents d'Ulysse à Pénélope.*

(J. VI, 314. — B. II, 382. — St. 416.)

Ulysse, ô Pénélope, après un long voyage,
D'un voile et d'un manteau vient t'apporter l'hommage.

(Nicodème.)

3. *La pompe nuptiale.*

(J. 319. — B. II, 383. — 416.)

Sous le toit paternel, de flambeaux entourée,
Une vierge à l'époux par Vénus est livrée.

(Le même.)

4. *Sur OEdipe.*

(J. 323. — B. II, 197. — St. 416.)

Frère de ses enfants et mari de sa mère,
OEdipe de ses mains s'est ravi la lumière.

(Léonidas d'Alexandrie.)

§ VI. CENTONS D'HOMÈRE.

Héro et Léandre.

(J. IX, 381. — B. III, 148.)

Au sommet d'une tour, sur un roc de la plage,
Qui du large Hellespont déborde le rivage,
Monte une jeune fille au port majestueux.
Elle gémit, des pleurs s'échappent de ses yeux,
Et d'une lampe d'or, que tient sa main tremblante,
On voit jaillir au loin la lumière éclatante.

Elle n'ose espérer qu'un malheureux amant,
A la nage porté sur l'humide élément,
Lorsque tout dort, plongé dans une nuit profonde,
Puisse encore franchir le vaste sein de l'onde.
Car le flot en grondant bat le roc et la tour.
En effet, dès que l'ombre a remplacé le jour,
Léandre chaque soir vient trouver sa maîtresse,
Et d'un plaisir furtif goûtant tous deux l'ivresse,
Ils trompent leurs parents que renferment Sestos,
Et la divine Arisbe et les murs d'Abydos.

§ VII. APPENDICE.

1. *Jeux gymniques de la Grèce.*

(J. IX, 357. — B. III, 247. — St. 1.)

On compte chez les Grecs quatre jeux solennels,
Deux voués aux héros et deux aux immortels.
Dans ces combats sacrés tour à tour on honore
Jupiter, Apollon, Palémon, Archémore.
L'olivier, le pommier, l'ache, ainsi que le pin,
Sont les prix qu'aux vainqueurs réserve le destin.

(Anonyme.)

2. *A une vigne sauvage.*

(J. 561. — B. II, 230. — St. 2.)

Quel sol, vigne sauvage, en son sein t'a nourrie?
Est-ce un désert du nord, un roc de la Scythie,
Que jamais le soleil n'échauffa de ses feux?
Ou les Alpes du Celte, un de ces monts neigeux,
Des frimas, des glaçons éternelle patrie?
Ou les champs de l'Ibère aux flancs ferrugineux?

A tes rameaux jamais grappe ne s'est mûrie,
Si j'en crois l'âpreté de ton jus odieux.
Lycurgue, où sont tes mains, dont la juste colère
De ces fruits avortés extirperait la mère?

(Philippe.)

3. *Grandeur de Rome.*

(J. IX, 291. — B. II, 148 — St. 6.)

Dût l'Océan entier soulever ses rivages,
Et le Rhin s'épuiser, tari par les Germains,
O Rome, ta grandeur se rit de leurs outrages,
Tant que sur toi César étend ses nobles mains.
Tel l'arbre cher au roi des dieux et des humains,
Le chêne, rive au sol ses racines solides,
Et n'abandonne au vent que des feuilles arides.

(Crinagoras.)

4. *Éloge de Philippe.*

(J. 518. — B. I, 489. — St. 8.)

Philippe a su forcer les remparts de Macyne.
Ferme, grand Jupiter, les barrières d'airain
Qui protégent ta cour divine.
Déjà son sceptre souverain
De la terre et de l'onde a conquis l'apanage :
Au ciel seul il lui reste à s'ouvrir un passage.

(Alcée de Messène.)

5. *Éloge de Rome.*

(J. 526 — B. II, 129. — St. 8.)

Sur l'Olympe, du ciel citadelle sacrée,
Barricade avec soin ta demeure éthérée,

Car à leur joug déjà, tu le vois, Jupiter,
Les Romains ont soumis et la terre et la mer :
Il ne leur reste plus qu'à forcer l'empyrée.

(Alphée.)

6. *Les mystères d'Éleusis.*

(J. XI, 42. — B. II, 148. — St. 38.)

Bien que ton foyer seul ait pour toi des appas,
Car jamais, abjurant ton humeur casanière,
Tu n'as vogué sur l'onde ou voyagé sur terre,
Vers les murs de Cécrops ose porter tes pas.
A ses fêtes de nuit là Cérès te convie :
Tu leur devras la paix, le bonheur de ta vie,
Et quand viendra l'instant de passer chez les morts,
Tu feras ce trajet sans crainte et sans remords.

(Crinagoras.)

7. *Aux rats.*

(J. VI, 302. — B. II, 196. — St. 48.)

Rats, nocturnes brigands, sortez de ma chaumière.
Trop pauvre pour nourrir même des rats, hélas!
Est la huche à Léonidas.
Deux pains d'orge et du sel, régime héréditaire,
Composent du vieillard le modeste ordinaire.
Pourquoi donc fureter, friands écornifleurs,
Dans ce coin où de mets il n'existe aucun reste?
Passez chez le voisin : ma cuisine est modeste,
Et pour faire ripaille il faut chercher ailleurs.

(Léonidas.)

8. *Priape aux navigateurs.*

(J. X, 1. — B. I, 235. — St. 75.)

Déjà la mer est calme et belle;
Déjà la bavarde hirondelle
Revient avec le doux zéphir.
De fleurs s'émaille la prairie.
Battus par l'autan en furie,
Les flots ont cessé de mugir.
Nocher, lève l'ancre et dégage
Ton amarre de ce rivage;
Laisse aux vents ta voile s'ouvrir.
Aux lieux où le trafic t'appelle,
De ce port le gardien fidèle,
Priape, t'invite à courir.

(Léonidas.)

9. *Au merle.*

(J. IX, 87. — B. II, 273. — St. 83.)

Merle, pour tes concerts fuis le séjour du chêne,
Ne chante plus, debout sur sa cîme hautaine.
Cet arbre t'est fatal. Va loin de lui chercher
L'abri de cette vigne au verdoyant feuillage:
Sur l'un de ses rameaux tu pourras te percher,
Et charmer de ta voix l'écho du voisinage.
La glu, fléau des tiens, du chêne est le produit;
Mais le raisin vermeil de la vigne est le fruit,
Et Bacchus à tout chantre offre son patronage.

(Marcus Argentarius.)

10. *A l'hirondelle.*

(J. 122. — B. I, 166. — St. 86.)

Fille du sol attique et de miel abreuvée,
Jaseuse, qui pour mets portes à ta couvée

La cigale captive, autre jaseuse encor,
Comme elle passagère, empennée ainsi qu'elle,
Et des beaux jours compagne également fidèle,
Ne lui rendras-tu pas bien vite un libre essor?
Au chantre son confrère est-il dans la justice,
Que la bouche d'un chantre inflige un tel supplice?

(Anonyme ou Événus.)

11. *Le Printemps.*

(J. IX, 363. — B. I, 81. — St. 124.)

L'hiver grondeur a fui de la voûte azurée,
Où sourit du printemps la saison empourprée.
Sur le sol noir déjà s'étale un tapis vert;
D'un feuillage nouveau l'arbuste s'est couvert.
Baigné des tendres pleurs de la féconde aurore,
On voit le pré sourire aux dons naissants de Flore.
Le berger sur les monts gonfle de gais pipeaux;
Le pâtre s'applaudit de voir ses blancs chevreaux.
Déjà des vastes mers pour traverser l'empire,
Le nocher tend sa voile au paisible zéphire.
Les suppôts de Bacchus, avec des cris joyeux,
Déjà du lierre en fleur ont paré leurs cheveux.
L'abeille, d'un bœuf mort fille laborieuse,
Dans sa ruche poursuit sa tâche industrieuse,
Et la cire qui coule, en blancs compartiments
D'alvéoles nombreux pose les fondements.
Mais des oiseaux partout retentit le ramage:
Progné vient de nos toits charmer le voisinage,
Au fond des bois sa sœur exhale ses concerts,
Le cygne au bord des eaux, l'alcyon sur les mers.
Quand la terre fleurit et les bois reverdissent,
Par la flûte égayés quand les troupeaux bondissent,
Qu'on voit danser Bacchus et voguer les vaisseaux,
Et travailler l'abeille, et chanter les oiseaux,

Dans ce commun réveil la lyre du poëte
Pourrait-elle au printemps seule rester muette?

(Méléagre.)

12. *L'Amour berger.*

(J. VII, 703. — B. II, 107. — St. 283.)

Thyrsis, rival de Pan sur la flûte champêtre,
Par les nymphes chargé du soin de leurs troupeaux,
Dort, vaincu par l'ivresse, à l'ombre d'un vieux hêtre :
L'Amour tient sa houlette et garde les agneaux.
O nymphes, réveillez le pasteur intrépide,
Et des loups pour l'enfant craignez la dent avide.

(Myrinus.)

13. *L'Amour endormi.*

(J. XVI, 210. — B. I, 174. — St. 332.)

Nos pas d'un bois épais sondaient les profondeurs:
Là s'offre à nos regards Cupidon qui sommeille.
Son incarnat fait honte à la pomme vermeille.
L'arc, le carquois du dieu rempli de traits vainqueurs,
Reposent suspendus aux rameaux protecteurs.
Et tandis qu'il sourit, endormi sur les roses,
L'abeille voltigeant sur ses lèvres mi-closes,
Vient d'un nectar liquide y verser les douceurs.

(Platon.)

14. *Éloge de Théodose.*

(J. XV, 9. — B. II, 454.)

En toi l'on voit renaître Achille et ses hauts faits,
Mais d'un furtif amour ton cœur brave les traits.
Tu sais comme Teucer bander un arc immense,

Mais, plus heureux que lui, sans tache est ta naissance.
Ton port majestueux rappelle Agamemnon,
Mais l'ivresse jamais n'égara ta raison.
Ta vie offre en tout point la sagesse d'Ulysse,
Mais pure cette fois d'un honteux artifice.
Le charme de ta voix t'égale au vieux Nestor,
Sans qu'un triple âge d'homme en ait mûri l'essor.

(Cyrus.)

15. *Éloge du bain.*

(J. XVII, 304. — B. III, 245.)

Le bain d'effets heureux est une cause active :
Il divise le flegme, expulse les humeurs,
Purge les intestins d'une bile excessive,
Calme l'âpre prurit aux cuisantes douceurs,
Loin du sens de la vue écarte les nuages,
De l'organe auditif dégorge les passages,
Raffermit la mémoire en combattant l'oubli,
Rend le ton, la vigueur à l'esprit affaibli,
Donne à la langue même une plus vive allure,
Et, détersif du corps, il en est la parure.

(Anonyme.)

16. *La perte réparable.*

(B. I, 40.)

Près d'un buisson j'ai laissé malgré moi
Mon bouclier, une arme irréprochable.
Un Saïen s'en pavane, mais quoi !
J'ai de la mort fui le trait redoutable.
Adieu l'écu ! Plus tard je puis fort bien
En trouver un qui ne lui cède en rien.

(Archiloque.)

NOTES

DU LIVRE QUATRIÈME.

§ I. Ces oracles sont empruntés, ainsi que les pièces des deux chapitres suivants, au XIVe livre de l'*Anthologie palatine*. Planude et Brunck n'en ont reproduit qu'un petit nombre.

N° 1. Donné avec quelques variantes par plusieurs auteurs, entre autres Hérodote (I, 65). Eusèbe (*Prép. évang.*, V, 27) y ajoute un vers et un mot, mais le 6e vers est complet dans un fragment de Diodore, découvert par Mai.

N° 2. Ce prétendu oracle de la Pythie a plutôt l'air d'une inscription gravée sur un vase d'eau lustrale, ou sur un bénitier. — V. 1. Ἁγνός, avec la deuxième longue à cause de l'accent; Brunck écrit, d'après d'Orville, ἁγνῶς. — Καθαροῦ, au lieu de καθαρός, autre correction adoptée par Jacobs. — V. 2. Ψυχήν, dépendant de ἁγνός : c'est à tort que dans la *Grande Anthologie* la virgule est reportée à la fin du vers précédent. — V. 3. Au lieu de κεῖται, *jacet,* j'ai dû traduire comme s'il y avait ἀρκεῖ, *sufficit*.

N° 3. Cette pièce nous a été conservée par le scoliaste de Théocrite, XIV, 48. Elle se trouve dans Suidas, moins le premier vers, mais avec une double rédaction de l'avant-dernier, qui donnerait à croire, d'après Mnaséas, que l'oracle a été rendu plutôt aux habitants d'Ægium en Achaïe, Αἰγιέες, qu'à ceux de Mégare[1]. — V. 1. On appelait Argos la Pélasgique tantôt une ville de la Dryopie, autrement Larisse Crémaste, tantôt la plaine même du Pénée, où se trouvait la fameuse vallée de Tempé. On voit que c'est de cette dernière localité qu'il est ici question. — V. 7 et 8. Au lieu de Μεγαρῆες et δυωδεκαταῖοι, lisez Μεγαρεῖς et δυωδέκατοι avec le scoliaste et Suidas.

---

[1] Érasme, qui, dans ses *Adages* (chil. II, cent. II, n° 79, ou p. 353 de la collection), rapporte au long cet oracle, avec sa double rédaction, traduit Αιγιέες par *Æginenses* dans son commentaire, et par *Ægini*, dans sa traduction métrique. Au reste, les passages de Théocrite et de Callimaque, cités par lui, prouvent que c'est bien aux Mégariens que le compliment s'adresse ; aussi, selon le même Suidas, Μεγαρέων ἄξιοι μερίδος, *Megarensium digni parte*, désigne des gens de rien, ἄτιμοι.

N° 4. Zosyme (l. II, 30) raconte que Constantin avait déjà commencé à jeter les fondements d'une ville entre la Troade et l'ancienne Ilion. Sozomène (*Histoire eccles.*, II, 2) ajoute qu'il en fut détourné par une vision que Dieu lui envoya la nuit. — V. 3. Μεγαρήϊον ἄστυ : ce n'est pas Byzance, mais Chalcédoine, appelée la ville des aveugles, parce que les Mégariens auraient eu plus d'avantage à s'établir sur l'autre rive du Bosphore, à l'endroit où les Milésiens fondèrent plus tard Byzance[1] (Strabon, VII, 6). — Ἰχθῦς βόσκονται : cela doit s'entendre surtout des phoques qui paissent l'herbe du rivage; mais au n° VI, 26, un vieux pêcheur adresse l'invitation νέμοισθε, *paissez*, aux poissons en général. On voit que la dernière de βόσκονται est brève, quoique devant une consonne, licence fréquente chez les poëtes modernes, surtout dans les vers sibyllins[2].

§ II, n° 1. Nous ne donnons pas le mot de cette énigme, facile à deviner pour les lecteurs français, même sans le secours du grec. Il en est de même de la plupart des autres.

N° 2, vers 1. Ἃ κατ. : le premier ᾶ est long, à cause de l'article. — V. 3. Πηλείδη, terme ambigu, qui signifie ici *rejeton de la terre*, πηλοῦ. — Voy. *Vie des frères Guijon.*

N° 3. Réduit à un seul vers dans le *Banquet* de Plutarque, § 10.

N° 4. Il s'agit d'un fruit appelé en grec comme l'arbre qui le produit. En français, il y a rapport, mais non identité de nom.

N° 5. Expliqué par Buttmann. — Voy. Hüschke, *Anal. crit.*, p. 307.

N° 6. Athénée, X, 451. — V. 1. Il faut sous-entendre τοῖς ζώοις, *animalibus quæcunque....*

N° 7. Cette pièce et la suivante sont ce que nous appelons en français *logogryphe*, espèce d'énigme dans laquelle ce ne sont plus les idées, mais les éléments du mot qui jouent le rôle principal. C'est donc dans l'idiome grec qu'il faudra le chercher. — V. 1. Le με ajouté par les éditeurs rend le relatif ὅ inutile; il faudrait εἰμί, καὶ ἐκτέμνει με σίδ., ou εἰμὶ μικρόν, τέμνει με σίδηρος. — Traduit par Chardon La Rochette, ainsi que plusieurs pièces du même genre, *Mélanges*, t. I, p. 361.

---

[1] Aussi à Μεγαρήϊον, qui n'indique que le voisinage, je préférerais Μιλήσιον, qui précise la localité.

[2] Casaubon (*Lect. Theoc.*, ch. 18) essaie de faire remonter cette licence poétique jusqu'à Homère et autres auteurs des bons siècles. Mais dans les exemples qu'il allègue, le texte est altéré et susceptible de corrections.

N° 9. Ce vers, dont voici la traduction littérale, *mon tout est une île, le mugissement d'un bœuf et la parole d'un usurier*, est le seul exemple qui se rapproche, mais plus pour le fond que pour la forme, de nos charades modernes. On trouve dans Aulu-Gelle (XII, 6) une énigme latine d'un genre analogue. Au reste, la conjecture de Jacobs au sujet du mot cherché acquerrait peut-être un plus grand degré de probabilité, si, au mugissement d'un bœuf, μύκημα βοός, on pouvait substituer le grondement d'un chien, γρυννός τε κυνός, *hirritusque canis*.

§ III. Le Socrate, à qui ce problème est attribué, est probablement celui que cite D. Laërce (I, 47) comme ayant composé un recueil d'épigrammes. — V. 1. Littéralement : *fortuné Pythagore, tige héliconienne des Muses*. — V. 3. Σοῖσι δόμοισιν : les disciples de Pythagore formaient avec leur maître une espèce de communauté, la première sans doute qui ait mis en pratique quelques-unes des idées du fouriérisme moderne. — V. 4. Πολύκρατες : on suppose que l'interlocuteur du philosophe est le fameux Polycrate, tyran de Samos, son compatriote. — V. 8. Sur Théano et ses compagnes, voyez les *Pythagoriciennes* de Wieland, ou la traduction française de Vandenbourg[1].

N° 2, vers 8. Au lieu de ἕν lisez εἶν dans la *Grande Anthologie*.

N° 3. Diophante, qui vivait du temps de Constantin, a laissé une arithmétique en six livres. Dans la traduction de Meziriac, cette épitaphe figure au livre V, p. 359, parmi les autres problèmes empruntés à l'*Anthologie.* — V. 4. Litt. : *et ayant ajouté une douzième partie, il* (*un dieu*, θεός) *accorda à ses pommes de verdir;* par ce mot *pommes* il faut entendre les joues fraîches de l'adolescence. — V. 8. A ce vers, qui est corrompu dans l'original, Brunck a substitué μέτρον τῷ κρυερὸς Μοῖρ' ἄφελεν βιότου, *à qui la Parque cruelle enleva la moitié de l'âge de son père*, tournure peu naturelle. Jacobs propose (φεῦ μοίρας κρυερᾶς) μέτρον ἕλεν βιότου. — V. 9 et 10. Brunck blâme avec raison la traduction de Meziriac, *Quatuor æstates genitor lugere superstes Cogitur; hinc annos illius assequere.* Quant à lui, il prend πόσου pour l'équivalent de ποσότητος, *quantitatis*, et supprime le point d'interrogation. Mais on peut le conserver et construire, *quam longæ vitæ terminum attigit?*

---

[1] Dans l'*Anthologie palatine*, ce problème et la plupart des autres portent en marge leur solution, mais en abrégé et d'une manière souvent confuse. Les anciens n'arrivaient d'ailleurs au but dans ces questions d'algèbre que par des tâtonnements assez compliqués, comme on peut s'en convaincre en parcourant l'arithmétique de Diophante. Ce sera un jeu pour nos lecteurs de les résoudre par les méthodes algébriques modernes.

N° 4, vers 3. Τριηκοσίῃσι, substitution remarquable du datif au génitif, avec lequel se construit ordinairement le verbe δεῖ, *il s'en faut.* — V. 6. Εἰσέτι πεντήκ. : ce sont cinquante en plus, et non en moins, comme l'a entendu Meziriac.

N° 5. Cette pièce paraît être du fameux Euclide, contemporain de Ptolémée Lagus; mais selon Fabricius, c'est à lui qu'elle est adressée. — V. 1. Σῖτον, *blé*, correction de Jacobs, au lieu de οἶνον, *vin*, qui laisse un hiatus.

§ IV. Les Grecs se servaient, pour compter, de petites pierres appelées ψῆφοι, en latin *calculi*, d'où le français *calcul.* On sait en outre que les lettres de l'alphabet leur tenaient lieu de nos chiffres modernes, empruntés aux Arabes ou aux Indiens. Il en résulte que deux mots dans lesquels ces lettres prises numériquement formaient des sommes égales, s'appelaient *Isopsèphes*, c'est-à-dire équinumériques, par exemple δίκη $= 4 + 10 + 20 + 8$, soit 42, et γαλῆ $= 3 + 1 + 30 + 8 = 42$. Ce qui existe pour des mots peut s'appliquer à des vers entiers : ainsi dans les *Nuits attiques* (XIV, 6), Aulu-Gelle se moque d'une compilation où, entre autres futilités, l'auteur avait recueilli les vers isopsèphes d'Homère. Mais ce qui, chez le grand poëte, n'était qu'un effet du hasard, devint, à une époque de décadence, l'objet d'une recherche bizarre, et un certain Léonidas d'Alexandrie, qui vivait du temps de Néron et de Vespasien, imagina de colporter dans le public non-seulement des distiques dont les vers avaient la même valeur numérale, mais encore des quatrains où les distiques remplissaient la même condition. Il paraît que ces équations poétiques eurent un grand succès auprès des désœuvrés de Rome, qui s'empressaient d'en constater l'exactitude, tout en faisant bon marché de leur mérite littéraire[1]. C'est là du reste un caractère spécial qu'aucune traduction ne saurait reproduire, et Grotius ne l'a pas même tenté.

Les épigrammes en question forment, dans l'*Anthologie palatine*, trois groupes principaux, aux VI^e, VII^e et IX^e livres; ce dernier est le plus nombreux[2]. Le nom de l'auteur y est ordinairement suivi de l'indication de son pays, Ἀλεξανδρέως, ce qui empêche de le confondre avec son homonyme de Tarente. On le trouve aussi précédé du prénom Ἰουλίου, ce qui indiquerait une agrégation subséquente à la famille des Jules. Mais un certain nombre de pièces portent le nom de Léonidas seul, et il n'est pas toujours facile de reconnaître auquel des deux elles appartiennent.

Enfin il y en a quelques-unes attribuées expressément à Léonidas de Tarente, qu'il faudra désormais restituer à son homonyme[3]. Cela constitue donc en quelque sorte trois catégories d'épigrammes: 1° celles dont le titre dans l'*Anthologie palatine* désigne clairement le second Léonidas; 2° celles en tête desquelles le nom de Léonidas figure seul; 3° celles qui ont été attribuées à tort à Léonidas de Tarente. C'est dans cet ordre que nous les présentons au lecteur, en rejetant toutefois à la fin les isopsèphes de deux vers.

---

[1] Plus tard, cette recherche puérile gagna la prose elle-même, et Choiseul-Gouffier, dans son *Voyage en Grèce* (t. II, p. 167), cite plusieurs inscriptions disposées de manière à ce que les lignes fussent isopsèphes entre elles. Mais on ne fait mention d'aucun versificateur qui ait marché sur les traces de Léonidas.

[2] Le premier groupe forme le douzième chapitre du quatrième livre de Planude, où il porte le titre de Ἰσόψηφα, que Lubin rend erronément par *totidem versibus constantia*. C'est que les anciens commentateurs, sans en excepter Brodeau lui-même, ignoraient ce qui constitue proprement les isopsèphes. Cependant Muret, antérieur de trente ou quarante ans à Opsopée et à Lubin, en avait parlé au chapitre XIII du quatorzième livre de ses *Lectiones variæ*, ainsi que Casaubon dans ses notes sur les *Caractères* de Théophraste, ouvrage qui a précédé de douze ans l'*Anthologie* de Lubin.

[3] En revanche, il faudra retrancher à celui-ci dans les *Analectes* toutes les pièces qui ne sont pas isopsèphes, car Léonidas d'Alexandrie s'est voué exclusivement à ce genre de composition : Ὅτι τὰ πάντα ἐπιγράμματα Λεωνίδου ἰσόψηφα, dit une scolie de l'*Anth. pal.*

PREMIÈRE CATÉGORIE.

Nº 1. Nous avons placé en tête cette épigramme, qui est la première du troisième groupe, parce qu'en raison de sa nature même elle peut servir aux autres d'introduction et de préface. — V. 1. Γραμμαῖσι, *lignes :* Léonidas avait commencé par être géomètre et astronome. — V. 4. Οὐρανίην, et non νίης, leçon de Scaliger adoptée à tort par Brunck, qui ne s'est pas donné la peine d'employer le moyen de vérification le plus naturel, la voie du calcul[1]. En effet, le 1er vers vaut 3087, et le 2e 3513, ce qui donne 6600 pour le 1er distique, tandis qu'on a pour le 2e 4172 + 2428 = 6600. En remplaçant οὐρανίην par οὐρανίης, ce qui équivaut à la substitution de σ = 200 à ν = 50, le 2e distique surpasserait le 1er de 150. On lit en marge ϛχ, soit 6600.

Nº 2, vers 2. Εὐθίκτου, *qui rencontre bien :* nouvel exemple de l'adjectif verbal pris dans le sens actif. — V. 3. Κρονίοις : les Saturnales étaient, sous le rapport des étrennes, ce qu'est pour nous le jour de l'an. Ce quatrain est donc le cadeau de Léonidas à un certain Marcus, que Wesseling prend à tort pour Marc-Antoine, antérieur d'un siècle. — V. 4. Καὶ παρὰ μουσοπόλοις : je ne vois pas ce qui, dans ce passage, a pu embarrasser Jacobs. La fête des Saturnales offrait à Marcus l'occasion d'inviter des gens de lettres à sa table, et de leur faire les honneurs de l'équation poétique. Mais ils ont dû y trouver du mécompte, s'ils avaient le texte tel qu'il nous est parvenu, car il nous donne pour le 1er distique 3360 + 2946 = 6306, et pour le 2e, 3108 + 3108 = 6216. Il est vrai que si à δέρκεο, *vois*, on substituait λάζεο, *reçois*, la différence, au lieu de 90, se réduirait à une simple unité, et se trouverait d'ailleurs amplement compensée par l'égalité du 3e et du 4e vers, ce qui constitue une difficulté de plus. Nous rencontrerons bien des isopsèphes irréguliers, qui n'offrent point ce genre de compensation[1].

---

[1] C'est un reproche qu'il faut adresser généralement aux éditeurs et aux commentateurs, tant anciens que modernes, sans en excepter Jacobs : ils ont laissé de côté l'élément mathématique, qui joue un si grand rôle dans Léonidas d'Alexandrie, dont il constitue la spécialité et en quelque sorte l'unique mérite. Quoique ce moyen de constatation soit souvent en défaut, ce n'est pas une raison pour n'en tenir aucun compte.

N° 3. Après le meurtre de sa mère, Néron fit un voyage en Grèce avec l'intention publiquement annoncée d'assister aux mystères d'Eleusis, projet que la conscience de son crime ne lui permit pas de réaliser, comme nous l'apprend Suétone au § 34 de sa vie. Le prince se trouvait donc en route lorsque Léonidas lui adresse son 3ᵉ recueil d'isopsèphes, comme s'il devait en faire hommage à Cérès, désignée ici par le surnom de τῆ Χθονίῃ, *souterraine* ou *infernale*, qui lui appartenait, comme nous le voyons dans Hérodote (VI, 134) et Pausanias, II, 35, 4. C'est ce que paraissent n'avoir bien compris ni Brunck, ni Schneider, ni Jacobs; les changements proposés par eux sont tout à fait inutiles. Mais pour arriver au nombre ζτοβ, 7372, annoté deux fois à la marge, il faudra conserver les formes βύβλον et πέμψει du texte, auxquelles Jacobs a eu tort de substituer βίβλον et πέμψῃ, de Planude et Brunck, et en outre compter le ρ simple de δῶρον comme s'il était double[2].

N° 4 Cet hommage s'adresse à la mère de Néron. — V. 1. Κρύσταλλον, sans doute une de ces boules de cristal que les dames romaines tenaient en été dans leurs mains pour les rafraîchir, ce que Properce (IV, 8, 37) appelle pour cette raison *vitri æstiva supellex*, « le verre devenu meuble d'été. » La ville d'Alexandrie, patrie de l'auteur, était renommée pour ce genre de fabrication. — Οἵ, et non pas ὅς que donne Planude. — V. 2. πέμψουσιν, avec le ν final supprimé par Planude et Brunk. On arrivera ainsi pour le 1er distique au nombre inscrit à la marge ζφοθ = 7579. Mais pour le retrouver au 2e, il faudrait ne pas élider l'ε final de ἴδε, et écrire comme H. Étienne Ἀγριππίνῃ avec l'iota souscrit[1].

---

[1] Quelques-unes de ces irrégularités accusent la négligence ou l'ignorance des copistes, et peuvent disparaître moyennant les corrections convenables. Mais il y en a qui semblent provenir du fait même de l'auteur, et tenir à la difficulté du travail. Peut-être qu'on se contentait parfois d'un certain degré d'approximation, sans lui imposer une exactitude rigoureuse. Peut-être aussi Léonidas se permettait-il sciemment quelques erreurs, pour laisser à ses nobles patrons le mérite de les signaler, semblable en cela à cet architecte qui, en alignant mal ses fenêtres, ménageait à Louis XIV l'occasion d'exercer la justesse de son coup-d'œil. Quoi qu'il en soit, Huet, après avoir trouvé 5699 pour chaque distique de l'épig. précédente, Θύει σοι, n° 321, a tort de dire qu'on retrouverait la même égalité en calculant toutes les autres, ce qu'il n'a certainement pas fait.

[2] Βύβλος et βίβλος désignent aussi bien l'un que l'autre, soit le papyrus, soit les livres qui en sont formés, et ὅπως peut très bien se construire avec le futur indicatif, comme dans l'*Ajax*, v. 556, δεῖ σ' ὅπως δείξεις. Quant au redoublement du ρ, peut-être avait-il lieu dans la prononciation, même après une voyelle longue, licence qui, dans l'isopsèphe, aura pu s'étendre jusqu'à l'écriture.

N° 5, vers 1. Σιπύλῳ, montagne dans le voisinage de Smyrne : on y remarquait un rocher qui, vu à une certaine distance, ressemblait, selon Pausanias (I, 25, 5), à une femme dans l'attitude de la douleur. — Αἰάζει, avec la première brève, de même qu'on lit dans Tyrtée (él. I, 20), φεύγετε τοῦς γε̆ραΐους, et dans Oppien (*Cynég.*, II, 311), η̄χῐ ναΐεσκεν. — V. 2. Au n° XVI, 131 d'Antipater, imité par Léonidas, il est également question des quatorze enfants de Niobé, au lieu de douze que lui assigne Homère. Mais sur ce point la tradition varie de trois à vingt, et notre arithméticien-poëte avait plus que tout autre le droit de choisir. — V. 3. Γόον, accusatif justifié, il est vrai, par l'exemple d'Homère (*Il.*, Λ, 424, et Φ, 305), mais que Brunck, d'après Planude, a bien fait de remplacer par le génitif γόου[2]. De cette manière, on aura pour le 1er distique 6834, et pour le 2e, 6828, différence 6, qui disparaîtra, si, d'un côté, on ne tient pas compte de l'iota souscrit dans Σιπύλῳ, et que de l'autre on retranche δέ après τί, dont la voyelle ne s'élide jamais.

N° 6. Imité d'Antipater de Thessalonique, VII, 289. Cette pièce, qui dans Planude porte le nom de Léonidas seulement, a été attribuée à tort par Brunck au poëte de Tarente. C'est un isopsèphe, imparfait, il est vrai, mais en lisant avec Planude ἔσχες, *habuisti*, au lieu de ἔσχεν, *habuit*, la différence sera de 5 seulement.

---

[1] La deuxième épigramme du deuxième groupe (VI, 348) pourra, quoi qu'en ait dit Meinecke, être ramenée à un isopsèphe parfait en admettant cette licence et conservant la leçon du texte ἄρα, qu'on a remplacé par ἦ ῥα.

[2] Au contraire, Jacobs a eu tort, dans ses *Addenda et Emendanda*, t. 13, p. 14, d'en revenir à la leçon du Vatican γόον.

N° 7. Cette pièce est la 2e du 3e groupe, dont la 1re nous a servi de préface. Planude l'attribue à Archias, et selon Meinecke, ce ne serait point un isopsèphe. Mais pour trouver 6465 à chaque distique, on n'a qu'à lire οὐ τοσσόνδ' Ἀθάμας au 1er vers, à remplacer au 3e εἰ δέ par ἦν δέ, et à conserver l'optatif φονεύοι, dont Jacobs, d'après Schneider, a eu tort de faire φονεύει.

N° 8. Au 1er vers, étrangement défiguré par Reiske, lisez avec Brunck χιονώδεα, *blanches comme neige*, au lieu de ἀτονώδεα, mais écrivez d'un seul mot ἤτρια, *membranes*, en conservant le ν final de καλάμοισιν : on trouve ainsi deux fois 8035.

N° 9, vers 1. Νεῖλος, *le Nil*[1], c'est-à-dire les Alexandrins établis à Rome, à commencer par le poëte lui-même. — V. 2. Καίσ. σωζομένῳ : allusion au danger que Néron, pour justifier son parricide, prétendait avoir couru de la part de sa mère. Tacite (*An.*, XIV, 12) parle des solennités qui eurent lieu à cette occasion, comme aussi après la conjuration plus sérieuse de Pison, découverte quelques années plus tard. — V. 3, Ἑκούσιον αὐχένα, *leur cou volontaire*, circonstance de bon augure, comme nous avons déjà eu occasion de le remarquer. — V. 4. Βωμοῖς, sous-entendu ἐν : il faut doublement se garder de lire Βωμούς avec Abresch, qui prétend faire de αὐχένα le régime du substantif verbal βουπλῆγες. — On a pour le 1er distique 7248, et pour le 2e 7218. L'égalité se trouvera rétablie, si d'un côté on supprime le μ de Θύμβριδος, de même que dans la 1re inscription triopéenne on lit Θυβριάδας pour Θυμβ., et que de l'autre on ne tienne pas compte de l'iota souscrit de ᾗμαξαν, ce qui donne deux fois 7208.

DEUXIÈME CATÉGORIE.

N° 10. Attribué par Brunck à Léonidas de Tarente. — V. 1. Entre τοῦτο et Κλείτ. il faut intercaler τε τό, au lieu de τὸ τοῦ donné par Reiske et Brunck. — V. 3. Ῥωπεύειν, de Reiske, remplaçant ῥωπαίειν du texte, dont Brunck a fait le substantif ῥωπεῖον. Cet infinitif et celui qui précède, σπείρεσθαι, suspectés à tort par Jacobs, mais confirmés par Suidas, sont le régime d'une préposition sous-entendue, *un petit champ à semer, un petit bois à exploiter.* On trouvera ainsi 8502 et 8500, c'est-à-dire un quasi-isopsèphe.

---

[1] Dans l'*Anthologie* de Reiske, n° 638, on trouve, à propos de Νεῖλος et *Nilus*, la note *viri nomen*. Il y a cependant intention bien évidente de mettre en scène les deux fleuves, rapprochement, d'ailleurs, sur le mérite duquel nous n'avons pas à nous prononcer.

N° 11. Cette pièce, reléguée mal à propos parmi les épitaphes, a été assignée par Brunck à son véritable auteur ; seulement il a eu tort d'intercaler με au 3e vers, μ' ὄψεσθε. — V. 1. Στορέσεις, de στορέω, *sternere*, rappelle le *stratum silet æquor* de Virgile. — V. 2. Φρίκα, *frisson :* « Le moindre vent qui d'aventure Fait rider la face de l'eau, » dit La Fontaine. — V. 4. Ἀντικορυσσόμενος et non -ρυσσάμ. donné par Planude. — Chaque distique porte en marge l'indication ϛ̣φ̣ος, 6576, qui est juste.

N° 12, 4e des *Analectes.* — V. 4. Κλίμακα θείς, *scalam ponens*, traduit Lubin, dont le contre-sens a été reproduit dans le *Panthéon littéraire*, « il y posa une échelle. » Il faut construire θεὶς τὴν ῥῖνα κλίμακα, *faisant de son nez une échelle*, comme l'a parfaitement entendu Grotius, *pro scala nasum repperit Antimachi.* — La différence sera 15, même en adoptant la correction probable de Scaliger, ὑπεκχαλάσαι pour ὑπερχ., avec la suppression du ν dans ἔφυγεν. Ce serait donc un quasi-isopsèphe.

TROISIÈME CATÉGORIE.

Nous allons maintenant passer en revue un certain nombre de quatrains attribués au poëte de Tarente, mais que celui d'Alexandrie aurait droit de revendiquer.

N° 13. Cette pièce, n° 78 du livre IX, est suivie de deux autres également attribuées au premier Léonidas. Cependant le n° 80 est un isopsèphe parfait, et il s'en faut seulement de 5 que le n° 79 remplisse la même condition. Il paraîtrait donc naturel de leur assimiler le 1er quatrain, dont le texte, toutefois, présente l'énorme différence de 1060. Mais si, au lieu de remplacer la leçon vicieuse κλᾰδοισι du texte par κλαδίοισι, comme a fait Jacobs, on adopte la forme κλαδέωσι, employée par Orphée (*Argon.*, 921) et proposée par Hermann en vue de rectifier la mesure ; si, d'un autre côté, on substitue à ἐφέλκει la variante ὑφέλ., donnée par Planude et qui se prête au moins aussi bien au sens, la différence ne sera plus que de 50, ce qu'il est permis de considérer comme une tentative d'isopsèphe, même en s'arrêtant là pour les corrections.

N° 14. Malgré les doutes de Jacobs, Brunck a eu raison de restituer cette pièce à Léonidas d'Alexandrie. Ce sera un isopsèphe régulier, si l'on a soin de conserver le ν final de ἔτικτεν supprimé par Planude et Brunck. Cette sortie contre les devins ne permet guère de croire que Léonidas ait jamais exercé leur profession, comme le pense Meinecke, dans son ouvrage sur les deux Léonidas.

N° 15, vers 1. Ἐκ λιβανωτοῦ : Pline (XII, 14) parle de grains d'encens qui pesaient un tiers de mine, c'est-à-dire un peu plus de 145 grammes ; il n'était donc pas impossible de les tailler en statuettes[1]. — Le 1er distique surpasse le 2e de 291. Or, si dans Ἥφαιστος on substitue l'esprit doux au rude, sorte de changement dont le dialecte éolien surtout offre des exemples, ou plutôt si l'on écrit ποτ' Ἥφ., comme dans le dialecte ionien, le θ de ποθ', qui vaut 9, deviendra τ ou 300, soit 291 + 9. Il paraît difficile que pareille coïncidence soit l'effet du hasard[2].

N° 16. Nous avons réservé pour la fin ce quatrain, qui offre un caractère particulier. Planude l'attribue à Antiphile; mais il figure deux fois dans l'*Anthologie palatine*, d'abord comme anonyme, à la page 376, où l'a maintenu Jacobs, puis à la page 415, après le n° 353 du troisième groupe, avec le titre Τοῦ αὐτοῦ, c'est-à-dire du même Léonidas d'Alexandrie C'est à cette seconde place que Jacobs aurait dû le laisser, car on voit qu'il appartient proprement à notre première catégorie : chaque distique vaut 7523. — V. 1. Construisez ἐκ θοίνης avec ἔσχε, *e victu visum recepit*, comme l'a expliqué H. Étienne. — Comparez Élien, *Hist. des animaux*, VIII, 14, et Pline, VIII, ch. CL.

---

[1] Dans la *Vie de Sylla* par Plutarque (§ 38), nous voyons qu'à l'occasion de ses obsèques, les dames romaines avaient fourni assez d'aromates pour qu'on en fît une statue fort grande du défunt, avec celle d'un licteur composée d'encens et de cinnamome.

[2] Il serait aisé de signaler dans notre langue des exemples de cette licence, ou, si l'on veut, de cette faute en fait d'aspiration. Rousseau, dans le *Portrait de l'Envie* : « Veille l'Envie honteuse et retirée. » Voltaire dans *Alzire* : « Aurait rendu comme eux leur dieu même haïssable; » et dans l'*Enfant prodigue* : « Je meurs au moins sans être haï de vous, » etc.

Nous allons maintenant passer aux distiques, qui sont au nombre de trois[1], dont deux appartiennent à la première catégorie, et un à la seconde : tous trois sont réguliers.

N° 17, vers 1. Εἷς, sous-entendu στίχος, un vers contre un vers. La marge porte ͵δρια, soit 4111.

N° 18. De la deuxième catégorie. C'est une imitation de Théodoridas, VII, 282. Jacobs dit qu'en marge de chaque vers on lit Γψε, 3705. Il y a erreur de sa part ou de celle de l'annotateur; il faut Γψβ, 3702. On doit bien se garder de remplacer ἐνηοπόρει par ἐποντοπ., comme l'ont fait H. Étienne et autres éditeurs.

En résumé, sur quarante-cinq ou quarante-six isopsèphes il y en a trente d'exacts, dont douze avec correction ; dix restés à l'état de quasi-isopsèphes, en dépit de nos efforts, soit par la faute de l'auteur, soit par la nôtre, et cinq ou six qu'on peut regarder comme douteux.

§ V. Les Grecs appelaient Ἀναστρέφοντα, *rétrogrades*, les vers ou les distiques qu'on peut également lire en commençant par le dernier mot[2]. On les nommait aussi *sotadiques*, de Sotade, leur inventeur[1], dont Martial (II, 86) a dit : *Nec retro lego Sotaden cinædum*, « je ne lis point à rebours l'impur Sotade. » Mais il est probable que, chez ce dernier, les vers lus de la sorte avaient un sens tout différent de celui qu'ils offraient d'abord, comme dans le distique latin : *Laus, tua, non tua fraus, virtus, non copia rerum Scandere te fecit* [illegible] *culmen ad eximium*, éloge qui devient un blâme par la transposition des mots *eximium* [illegible] *ad culmen*, etc., et le changement de ponctuation. Tous les exemples de l'*Anthologie*, sauf un, paraissent être de Nicodème, confondu par Brunck avec Nicomède. [illegible]

---

[1] Il y en aurait un quatrième, si on en croyait Brunck, l'épigramme contre le peintre Diodore, à la page 129. Mais lors même qu'on supprimerait le ν paragogique de ἔθηκεν, la différence serait encore de 268, et il faudrait changer tout à fait le nom propre, par exemple mettre Μουσαῖος au lieu de Διόδωρος, pour qu'elle ne fût plus que d'une unité. Il vaut donc mieux croire que Brunck s'est trompé, et restituer cette pièce à Léonidas de Tarente, ainsi que toutes celles qui ont plus de quatre vers, c'est-à-dire les nos 12, 30 et 41 des *Analectes*, sans y comprendre le n° 23, qui est de Lucille. Le quatrain du n° 24 n'est point non plus un isopsèphe ; mais il est plus difficile de se prononcer sur celui du n° 37, dont le deuxième distique est manifestement corrompu.

[2] Ou même pas la dernière lettre, comme dans le distique latin : *Signa te, signa temere, me tangis et angis ; Roma, tibi subito motibus ibit amor*. Mais les vers de cette espèce portaient plus particulièrement en grec le nom de Καρκίνοι, *écrevisses*. Planude (l. VI, § 13) en offre deux exemples, que Brunck et Jacobs n'ont pas jugé à propos de reproduire, non plus que Grotius, qui a reculé cette fois devant la difficulté. vid. Anth. Gr. Pal. (Ed. Didot). [illegible] p. 608.

*For this see Gregorovius, "Rome in the Middle

II.

N° 1. Le titre porte : *De Nicomède ou Bassus*, comme dans Planude et Brunck ; mais selon toute vraisemblance, il faut remplacer le premier de ces noms par Nicodème, auteur des sept autres distiques qu'on trouve au livre VI, du n° 314 à 321.— V. 1. Εἰν Ἀΐδῃ : dans les compositions de ce genre, la préposition et son régime sont censés ne faire qu'un seul mot, ainsi que l'article et son substantif[2].

N° 3. Ce distique, répété deux fois dans Planude, figure de nouveau, à la page 428, parmi les isopsèphes de Léonidas. Sans être un isopsèphe, rien n'empêche qu'il soit de cet auteur, qui aura voulu faire ses preuves dans cet autre genre de difficulté. [illegible]

On pourrait rattacher à ce chapitre deux hexamètres : l'un de Simonide, l'autre de Timocréon (l. XIII, n°s 30 et 31), qui, par un transport convenable des mots, se changent en tétramètres choraïques[3].

§ VI. Le mot grec κέντρων, en latin *cento*, signifie un habit fait de pièces et de morceaux ; de là le nom de ὁμηροκέντρονες, ou -κεντρα, donné à des poëmes composés de vers ou d'hémistiches d'Homère[1]. On rencontre à la suite des anciennes éditions de l'*Odyssée* plusieurs histoires de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament*, auxquelles on a trouvé moyen d'adapter cette poésie de marquéterie[2]. Mais l'ouvrage le plus remarquable en ce genre est la tragédie intitulée Χριστὸς πάσχων, *la Passion du Christ*, insérée dans les œuvres de saint Grégoire de Nazianze, quoique n'étant pas de lui, sauf peut-être certaines parties[3], et composée presque tout entière de passages empruntés aux poëtes tragiques, surtout à Euripide. — L'*Anthologie palatine* renferme trois exemples de ces centons d'Homère, dont un seul se trouve dans Planude.

---

[1] Il a aussi imaginé une variété de vers phaleuciens également nommés *sotadiques*, en intercalant un anapeste entre les deux premiers pieds, ce qui porte de onze à quatorze le nombre de syllabes (voy. *Terentianus Maurus*).

[2] Florent Chrestien a ainsi rendu ce distique : *Hippocrates hominum est columen, decus, aura salutis ; Aula patet raris jam nigra funeribus*, traduction qui vaut au moins celle de Grotius : *Hippocrates decus est populis et lucifer orbi Maximus ; et paucos en rapit interitus*, qu'on peut également lire à rebours. C'est un tour de force impossible à reproduire en français.

[3] L'*Hymne à Pan*, composé par Castorion de Soles, présentait un

Vers 1. Tiré de l'*Odyssée*, Ω, 82. — Πλατεῖ, *large :* cette épithète donnée à l'Hellespont a provoqué de justes doutes sur les connaissances géographiques d'Homère[4]. — V. 2. *Il.*, B, 514. — Παρθένος, *vierge :* les Grecs ne prenaient pas toujours ce mot dans son acception rigoureuse, et, à leur exemple, Virgile appelle *virgo* Pasiphaé, la femme de Minos, déjà mère de plusieurs enfants. — V. 3. *Il.*, Z, 373. — V. 4. *Od.*, T, 34.

---

artifice analogue, comme l'observe Athénée, X, 454. Voy. les notes de Casaubon sur ce passage et sur les autres curiosités littéraires dont parle ce livre, du quinzième au vingt-troisième chapitre.

[1] Letronne (*Journal des savants*, 1823, p. 751) a constaté qu'il existait au musée d'Alexandrie une classe de poëtes appelés *homériques*, dont la spécialité consistait à composer des ouvrages où il n'entrait que des vers d'Homère.

[2] On sait qu'Ausone a composé un épithalame fort licencieux avec les vers du chaste Virgile. Mais ce dernier a été réhabilité par une dame romaine, Proba Falconia, dont les centons, puisés dans l'*Énéide* et appliqués à l'histoire sainte, ont mérité de prendre place dans la collection des Pères de l'Église.

[3] Saint Grégoire était assez riche de son propre fonds, pour n'avoir pas besoin de faire de pareils emprunts à autrui. Selon M. Magnin (*Journal des savants*, 1849, p. 275), le Χρ. πάσχων est un amalgame assez indigeste de deux ou trois drames écrits entre le IVe et le Ve siècle, et cousus fort négligemment ensemble par un lettré du Bas-Empire.

[4] Il est vrai qu'Athénée (XI, 41) et Hésychius expliquent πλατύς par *salé*, signification que lui ont également donnée Hérodote et Aristote. Mais l'Anglais Ward, dans son *Essai sur le génie d'Homère*, excuse le poëte, d'après sa propre expérience, d'avoir pris l'Hellespont pour un fleuve. Il est vrai que, d'un autre côté, Homère qualifie de fleuve l'Océan lui-même, qu'il n'avait probablement jamais vu.

—V. 5. Ὀϊομένη, mal à propos changé par Reiske en ἐφιεμένη, *incitans* il a ici le sens d'*attendre*, *espérer*, comme dans l'*Od.*, B, 350, d'où ce vers est tiré. Nous croyons inutile de pousser plus loin ce genre de citations.

OBSERVATIONS SUPPLÉMENTAIRES.

Il ne sera pas hors de propos, pour compléter ces notes, de jeter un coup d'œil en passant sur quelques autres compositions non traduites, et par fois intraduisibles, de l'*Anthologie*, dans lesquelles la poésie ne joue qu'un rôle secondaire, et qui doivent leur principal mérite à la difficulté vaincue. Nous signalerons donc :

1° Deux hymnes en l'honneur de Bacchus et d'Apollon (l. IX, nos 524 et 525), composés chacun de vingt-cinq vers, dont le premier sert d'introduction, et les vingt-quatre autres sont entièrement formés d'épithètes commençant toutes par un α au premier vers, par un β au deuxième, et ainsi de suite jusqu'à l'ω final[1].

2° Deux vers, fort insignifiants d'ailleurs (IX, 538 et 539) qui renferment chacun les vingt-quatre lettres de l'alphabet.

3° Trois exemples principaux d'allitération ou paronomase, VI, 216 ; IX, 113, et XVII, 21[2].

---

[1] Nous avons quelque chose d'analogue dans l'ancienne poésie française, *Miroir mondain*, *Madame magnifique*, *Ardent amour*, *adorable Angélique*, etc. Dumarsais cite un poëme latin dont tous les vers commencent par un c, *Carmina clarisonæ calvis cantate camœnæ*, etc ; un autre, par un p, *Plaudite porcelli*, *porcorum pigra propago*, etc. On pourrait mentionner comme contre-partie les poëmes lipogrammatiques, qui se distinguent par l'omission d'une lettre. Ainsi, Athénée parle d'odes sans σ composées par Pindare et Lasus. Le premier livre de l'*Iliade* de Nestor n'avait pas d'α, le deuxième de β, et ainsi de suite. L'*Iliade* de Triphyodore offrait probablement la même singularité. Voy. Athénée (X, 455), Suidas, et les *Curiosités littéraires* de D'Israéli, dont l'article LITTERARY FOLLIES (t. II, p. 1) aurait dû, pour être complet, faire mention des isopsèphes, la plus difficile peut-être de ces bagatelles difficiles, *difficiles nugæ*.

[2] On en trouve des exemples dans la *Complainte* de Régnier :

4° Des pièces composées de vers de différentes mesures, dont la disposition imite quelque objet matériel. Tels sont au XV^{e} livre, la *Syrinx* de Théocrite ; la *Hache*, *bipennis* ; les *Ailes de l'Amour*, les deux *Autels* de Dosiadas, et enfin l'*Œuf d'hirondelle*, par Besantinus ou Simmias[1].

5° L'*Anthologie* ne contient qu'un seul exemple d'acrostiche, c'est le premier *Autel* de Dosiadas, dont les lettes initiales forment la phrase suivante : Ὀλύμπιε, πυλλοῖς ἔτεσι θύσειας, « Olympius, puisses-tu sacrifier durant de nombreuses années ! » Ce genre de composition a été inventé par les Grecs à une époque déjà fort reculée ; car, selon Diog. Laërce (VIII, 78), Épicharme plaçait en tête de ses ouvrages des acrostiches, παραστιχίδια, qui remplissaient à peu près le même office que la marque du propriétaire sur la peau du bétail[2]. Il en dit autant d'Héraclide, V, 93. Le principal acrostiche grec qui nous soit parvenu, outre le poëme de Dosiadas, est un oracle de trente-quatre vers sibyllins cité par Eusèbe, dont les premières lettres forment les mots suivants : Ἰησοῦς Χρειστὸς (*sic*) Θεοῦ υἱὸς σωτήρ, σταυρός, « Jésus-Christ, fils de Dieu, croix, sauveur[3]. »

6° Les vers faisant écho, ἠχικοί, *echici*, dans chacun desquels le mot final se trouve répété deux fois (voy. la *Poétique* de Scaliger, les *Mélanges* de Politien, ch. XXII, et le *Dialogue*

« Vous qui violentez nos volontés subjettes, » surtout à la huitième stance : « Il tonne, estonne tout de flammes entonnées : Ce vent disputé bouffle et bouffit despiteux, » etc.

[1] Dans les anciennes éditions de Théocrite, on lui attribue généralement le deuxième *Autel* de Dosiadas, aussi bien que la *Syrinx*, et on fait honneur à Simmias des autres pièces. On trouve beaucoup de compositions latines de ce genre dans le *Corpus poetarum*, et D'Israëli en cite plusieurs en langues modernes.

[2] Cicéron, *de Divinatione*, II, 11, nous apprend qu'Ennius avait fait des acrostiches. Selon Mme Dacier, Plaute lui-même a composé celui qui sert d'argument à l'Amphitryon. Voy. dans l'*Anthologie* l'épigramme IX, 194, sur l'*Histoire ecclésiastique* de Philostorgius, Φιλοστοργίου, composée de douze livres, commençant chacun par une lettre de son nom.

[3] Les initiales des cinq premiers vers forment le mot ιχθυς, poisson ; de là vient la figure du dauphin employée comme un emblème du sauveur. Dans certains cas le nom de l'auteur est formé, non par les lettres, mais par les syllabes initiales.

d'Érasme *sur l'écho*). Ce genre de composition paraît avoir été très-cultivé par les poëtes grecs de bas aloi, d'après la manière dont en parle Martial (II, 86) : *Græcula quod recantat Echo.* Mais nous n'en avons qu'un échantillon conservé par Planude, p. 330 (Jac., XVI, 152), et qui est d'un nommé Gauriadas, parfaitement inconnu d'ailleurs.

7° Reste à parler des jeux de mots ou calembours, genre d'esprit fort goûté des Grecs, même à l'époque la plus brillante de leur littérature. Il y a certaines pièces dont ils forment tout le sel, et qui sont par cela même intraduisibles, par exemple le n° XI, 181, contre Antoine, Ἀντώνιος, qui, par la suppression des trois premières lettres, devient ὤνιος, *vénal ;* et au n° 182, où on joue sur le mot χοιρίδιον, *porcellum*, comme s'il était mis pour χοῖρον ἴδιον, *porcum proprium*, etc.

§ VII OU APPENDICE.

Nous avons donné, en forme de supplément, dans ce dernier chapitre, certaines pièces qui, par la nature du sujet, ne se rattachent convenablement à aucune des catégories adoptées pour cette traduction, et dont quelques-unes, telles, par exemple, que l'idylle de Méléagre sur *le Printemps*, sont tout à fait étrangères au genre épigrammatique.

N° 1, vers 3 et 4. Ζηνός.... κότινος, désigne les jeux olympiques, consacrés à Jupiter, dont la couronne était d'olivier sauvage. — Λητοΐδαο.... μῆλα, les jeux pythiques, consacrés en l'honneur d'Apollon. Le mot μῆλα, *pommes*, n'exclut probablement pas l'idée d'arbre et de couronne ; car ces quatre jeux, les plus célèbres de tous, portaient essentiellement le nom de *stéphanites*, parce qu'une couronne, στέφανος, en était le prix ; aussi était-elle de laurier, selon Pausanias (VIII, XLVIII, 2), qui ne parle pas de pommes. — Παλαίμονος.... πίτυς : Palémon, autrement Mélicerte, fils d'Athamas et d'Ino, était le Portumnus des Latins. Selon une autre tradition, les jeux isthmiques avaient été consacrés à Neptune par Thésée. — Ἀρχεμόροιο.... σέλινα, désigne les jeux néméens, institués, selon quelques-uns, en l'honneur de Jupiter par Hercule. On sait qu'Archémore, ou Éphialte, avait été tué par un serpent, tandis que sa gardienne, Hypsipyle, l'avait déposé sur l'herbe pour conduire à une source Polynice et ses alliés dans leur marche sur Thèbes. — — Voyez la traduction d'Ausone et le dialogue de Lucien intitulé *Anacharsis et Solon.*

N° 2, vers 2. Βοῤῥαίου, au lieu de la forme ordinaire, βορείου, *boréal;* Planude, ἢ βορέου. — V. 4. L'Ibérie d'Europe et celle d'Asie sont également fertiles en métaux, mais il s'agit ici plutôt de la seconde; car Martial, qui a vécu à peu près à la même époque que Philippe, assigne au vin de Tarragone, en Espagne, la première place après les crûs de la Campanie (l. XIII, épig. 112). — V. 7. Λυκόεργε : sur Lycurgue, voyez XVI, 127.

N° 3, vers 1. Πλημμῦραν, *inondation.* Quelques-uns prennent ce mot dans le sens propre, et croient qu'il s'agit des succès inespérés remportés par Germanicus, peu de temps après avoir vu sa flotte brisée sur les côtes de l'Océan. Mais en rapprochant ce vers du second, on est conduit par la liaison des idées à voir plutôt, avec Jacobs, dans πλημ. une expression métaphorique, qui désigne le soulèvement des nations dont cette mer baigne le territoire. — V. 2. Allusion à l'armée de Xerxès, qui, selon Hérodote, avait tari des fleuves entiers.— V. 5 et 6. Cette belle comparaison est imitée de l'*Iliade* (M, 132) et se retrouve dans l'*Énéide*, VI 441. Alciat, *Emb.*, 42, applique cet éloge à Charles-Quint.

N° 4. Au premier vers, Brunck, d'après Planude, écrit ῥέξε Φίλιππος, au lieu de πάντα Φιλίππῳ, et au troisième, καὶ γὰρ χθών, au lieu de χθὼν μὲν δή. Nous apprenons par là que Macyne, petite ville d'Étolie, qui devait toute son importance à sa situation sur le mont Taphianus (Strabon, X, 2), avait été emportée d'assaut par Philippe, fils de Démétrius. Ce prince fut loin de justifier les espérances qu'avait fait concevoir sa première jeunesse; aussi l'adulation d'Alcée se changea bientôt en satire. Voyez l'épitaphe des Macédoniens tués aux Cynocéphales, n° 247, et surtout les épigr. IX, 519, et XI, 12.

N° 5. Cet éloge, calqué sur le précédent, a du moins l'avantage d'être beaucoup mieux fondé.

N° 6, vers 3. Ἐμβήμεναι, infinitif de commandement. — Ἂν ἐκείναις, Planude ἐν ἐκ.; ce pluriel ne se rapporte à rien. Il faut, avec Brunck, lire ἐκείνας, épithète emphatique de νύκτας, ou bien remplacer l'adjectif par l'adverbe ἐκείνῃ, *illic*, ou enfin écrire ἐν ἐκείνῃ, *in illa*, *nempe Cecropia*. Scaliger lit ἐπαινῆς, épithète de Proserpine dans Homère, et Grotius a traduit dans ce sens, *verendæ sacra deæ*. — V. 4. Μεγάλας, dont Brunck a fait μεγάλων, *les grands mystères*, par opposition aux petits, qui leur servaient de préparation. Cicéron (*de Legibus*, II, 14) leur reconnaît de même ce double avantage, qu'ils enseignent à vivre heureusement, et à mourir avec de meilleures espérances, avantage que le christianisme seul a pu réaliser et mettre à la portée de tout le monde. Voyez encore Sophocle dans Plutarque, *Lecture des poëtes*, § 4, et l'*Essai* de M. Ouvaroff *sur les mystères d'Éleusis*.

N° 7. Attribué à tort par Brunck, comme il l'a reconnu lui-même, à Léonidas d'Alexandrie. — V. 3. Ἔχων, leçon de Suidas, adoptée par Jacobs, au lieu de ἔχει. — V. 5. Φιλόλιχνε, *ami des friandises;* on lit ailleurs -λυχνε, *ami de la lampe*, c'est-à-dire de l'huile. Lubin, trompé par une ressemblance de son, traduit *lignorum amator*, « amateur de bois, » et par suite Carcani, *de' legni amator*. — V. 6. Γευόμενος, *gustans;* Brunck, γευσόμενος, qui vaut peut-être mieux, *gustaturus*. — Comparez le n° suivant 303.

N° 8. Cette pièce est la première des Προτρεπτικά, *suasoria*, du X^e livre de l'*Anthologie palatine*, et dans Planude elle est suivie de plusieurs autres sur le même sujet. — V. 1. Ὡραῖος, *qui est à point*. Selon Végèce (l. III, chap. x), le temps de la navigation se trouvait compris entre le 7 mars et le 2 novembre. — V. 4. Βρασσομένη, se dit proprement du blé qu'on vanne, et s'applique à tout mouvement saccadé. — V. 5. Ἐκλύσαιο, *solvas;* Planude, ἑλκύσαιο, *trahas*. — V. 7. Nous avons vu dans les Ἀγάλματα Priape considéré comme le patron des navigateurs; c'est ce que confirment cette pièce et les huit autres dont elle est suivie dans Planude. — Ὁ λιμ. : l' ὁ devient long, parce qu'on prononçait ὅλλιμ. — V. 8. Ὡς πλώοις, *ut naviges*, et non ὃς πλώεις, *qui navigas*, de Planude.

N° 9, vers 7. Ἰξόν, proprement le *gui*, plante parasite qui croît de préférence sur le chêne, et dont on tire la glu. Les Étoliens disaient βισκός, d'où le latin *viscus*. — V. 8. C'est aux inspirations de Bacchus que la poésie, soit dithyrambique, soit dramatique, a dû sa naissance, et c'est durant ses fêtes surtout qu'avaient lieu les solennités théâtrales.

N° 10, vers 1. Ἀτθὶ κόρα : Progné était, comme Philomèle, fille de Pandion, roi d'Athènes. — Μελίθρεπτε : Brodeau interprète *cibis delicatis nutrita*. Il s'agit, sinon du miel proprement dit, du moins des abeilles, dont l'hirondelle est très-friande, comme l'attestent les vers de Virgile, *Georg*. IV, 15, et le passage de Buffon sur ce sujet. La correction μελίφθεγκτε, *aux doux chants*, proposée par Jacobs, me paraît donc inutile, quoiqu'elle s'appuie sur la traduction de Grotius, *dulcisonans*, vivement approuvée par de Bosch. — V. 2. Paul Courrier, dans ses notes de la traduction de Longus (p. 257), prétend que ce n'est pas l'hirondelle qui poursuit la cigale, mais le guêpier, μέροψ. — Πτανοῖς, *volucribus*, épithète froide et même fausse jusqu'à un certain point, que Saumaise voulait remplaçer par ἀπτήνοις, *implumibus*, qui aurait un sens tout opposé. Mais comme le mot n'est pas grec, Brunck lui a substitué la forme en usage, ἄπτησιν. — V. 4. Τὸν ξένον : l'hirondelle seule est un oiseau de passage, tandis que la cigale n'émigre pas, mais sort, comme les papillons, d'une larve qui éclot aux approches du solstice d'été (Pline, XI, 26). — Au lieu de τὸν θερινὸν θερινά, *æstivam æstiva*, Planude donne ἀρινὸν ἠερινά, *vernam verna*, désignation plus exacte pour l'hirondelle, mais moins pour la cigale. — V. 5. Κοὐχί, Planude et Brunck οὐχί, préférable selon moi. — V. 6. Au lieu de ὑπνοπ. lisez ὑμνοπ., *marchands d'hymnes*. — Voyez Alciat, embl. 179, et André Chénier, qui a paraphrasé cette pièce en douze vers.

N° 11. Cette jolie idylle, bien qu'elle ait été peut-être trop vantée, n'en est pas moins, sous le rapport de l'étendue et du style, le morceau le plus important qui nous soit resté de Méléagre. On y retrouve son élégance habituelle, moins les faux brillants, les concetti, l'affectation qui la déparent souvent, et que lui reproche avec raison M. de Sainte-Beuve dans son article de la *Revue des deux Mondes* (15 décembre 1845), où il apprécie avec beaucoup de justesse et de goût les qualités comme les défauts de cet auteur. Du reste, cette pièce est anonyme dans Planude, et sans le témoignage formel de *l'Anthologie palatine*, ce n'est peut-être point à Méléagre qu'on serait tenté de l'attribuer. — V. 2. πορφυρέη : Tibulle emploie de même l'expression de *purpureo vere* (III, 5, 4), et Virgile *hic ver purpureum*, égl. IX, 38. — V. 4. Ἐκόμησε, correction de Huet, au lieu de ἐκόμισσε, rappelle le *redeunt jam gramina campis, Arboribusque comæ*, d'Horace. — V. 8. « Moi je me plais auprès de mes jeunes chevreaux, » dit un berger dans la 3ᵉ idylle d'André Chénier. — V. 15. Littéralement, *les beautes blanches nouvellement distillées de la cire aux trous nombreux.* — V. 17 et 18. André Chénier : « L'alcyon sur les mers, près des toits l'hirondelle, Le cygne au bord des eaux, sous le bois Philomèle. » — V. 20. Εὔκομα, *laineux;* Planude, εὔκολα, *paisibles.* — Comparez la traduction en vers italiens de Luigi Lamberti, et dans notre langue celle de Baïf, *Passetems*, l. I.

Nº 12. Cette prétendue épitaphe, où il est question d'un berger endormi, serait plutôt une idylle, ou si l'on veut la description d'un tableau. — V. 5 et 6. Ce distique qui manquait a été emprunté à Planude.

Nº 13. Cette pièce, reléguée à tort parmi les Ἀγάλματα par Planude, est une véritable idylle, qui se lit aussi sur les premières pages du manuscrit du Vatican[1]. Le 4ᵉ fragment d'André Chénier en offre une traduction très-élégante. — V. 7. Κηροχυτοῦσ' ἐντός, *ceram fundentes intus*, correction peut-être peu nécessaire de Jacobs, au lieu de κηροχύτοις, *cera fluentibus.* On doit en dire autant de λαροῖς, substitué par Brunck à λαγαροῖς, qu'on peut cependant prendre dans le même sens.

Nº 14. Le titre porte : Κύρου ποιητοῦ, *de Cyrus le poëte.* Ce dernier mot, qui avait remplacé ἀοιδός, *chantre*, à l'époque où cessa l'union intime de la musique et de la poésie, désignait à la cour de Byzance un homme de lettres, chargé, comme autrefois les poëtes lauréats d'Angleterre, de célébrer le souverain dans toutes les occasions solennelles[2]. On voit que celui-ci ne s'est pas mis en frais d'invention pour cet éloge, véritable marqueterie composée aux dépens des héros d'Homère. — V. 2. Λοχαίου ἔρωτος, *amour furtif :* c'est sans doute une allusion au commerce d'Achille déguisé avec Déidamie, quoique sous ce rapport, comme l'observe Jacobs, le reproche de supercherie dût tomber plutôt sur sa mère. — Ὀϊστεύεις : sur l'habileté de Teucer à tirer de l'arc, voy. l'*Il.*, Θ, 266. — V. 3. Νόθον ἦμαρ, *jour illégitime*, pour νοθίη, *bâtardise*, de même que dans Homère δοῦλον ἦμαρ, signifie servitude. La naissance de Teucer était illégitime, comme nous l'apprend l'*Il.*, Θ, 284. Μορφήν : Homère loue la taille et la figure d'Agamemnon, *Il.*, B, 477, et Γ, 166. — V. 4. Οἶνος, *vin* : allusion à l'épithète οἰνοβαρές, *chargé de vin*, que lui donne Achille (*Il.*, A, 225), et peut-être aussi aux circonstances de sa mort, comme il les raconte lui-même, *Od.*, Λ, 418 (voy. Athénée, XII, 546). — V. 7 et 8. Il est question de l'éloquence de Nestor dans l'*Il.*, A, 247. — Ἀθρήσεις, dont Brunck a fait ἀθρῆσαι ; l'indicatif est justifié par l'exemple d'Homère (*Il.*, A, 29), πρίν μιν καὶ γῆρας ἔπεισιν. — Τριτάτης γενέθλης, *troisième génération* : selon Hérodote (II, 142), il y a trois générations, γενεαί, par siècle, et Suidas en limite la durée à trente ans. L'épithète τριγέρων, donnée souvent à Nestor, signifierait donc simplement *centenaire*. Mais généralement on a pris γενεή, en latin *ætas*, pour l'espace le plus long auquel puisse atteindre, sauf de rares exceptions, l'existence humaine, c'est-à-dire un siècle entier. C'est toujours ainsi du moins que l'ont entendu les auteurs latins. Ainsi Ovide (*Met.*, XII, 187) fait dire à Nestor : *Annos Vixi bis centum, nunc tertia vivitur ætas*, « J'ai vécu deux cents ans, j'entre en mon troisième âge. » Ajoutez Properce, l. II, él. XII, 48, et Cicéron, *de Senectute*, cap. x.

---

[1] Dans Planude, à la suite du titre, on lit : Εὑρέθη δὲ ὑπὸ ὑδάτων, *il fut trouvé sous l'eau.* Brunck veut qu'on lise ὑπὸ ὁδιτῶν, *par des voyageurs*, leçon très-plausible, mais qui ne se trouve pas, comme il l'affirme, dans le manuscrit du Vatican.

[2] C'est aussi l'emploi que remplissait à Vienne Métastase, décoré du titre de *poeta cesareo*, poëte impérial.

N° 15. Tiré du catalogue des manuscrits de la bibliothèque Laurentienne, par Bandini. — V. 6. Τοὺς πόρους δυσηκόους, correction de Brunck, au lieu de τῆς ἀκοῆς τοὺς πόρους, où ἀκοῆς, inutile au sens, gêne la mesure. — V. 10. Λαμπρύνει, avec la deuxième brève, contre l'usage ordinaire. — Comparez l'éloge que fait Aristide du puits d'Esculape, t. I, p. 446, éd. de Canter. Aristid. [illegible] III (Comp[illegible]) [illegible] 358

N° 16. Je ne sais pourquoi Jacobs n'a pas donné place dans son Appendice à ce quatrain, dont Aristophane (*Paix*, v, 1299) cite le premier distique ; Plutarque (*Instit. Lacon.*) y ajoute la fin du 3ᵉ vers et le 4ᵉ tout entier. Brunck a suppléé la lacune à l'aide de Sextus Empiricus, *Hypotyposes pyrrhoniennes*, III, 24. — V. 1. Σαΐων, *Saïens*, peuplade de la Thrace, dont parle Strabon, l. X et XII. On sait que cette prouesse d'Archiloque, et surtout la manière dont il en parle ici, lui valurent son expulsion du territoire de Lacédémone. Horace a également plaisanté sur la perte de son bouclier, *relicta non bene parmula*, mais c'était pour faire sa cour à Auguste. Voyez l'article Rhipsaspis dans la collection des Proverbes, p. 1769, et Oléarius sur Philostrate, p. 55, note 6.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.
Avant-propos................. j
Notes........................ vii

PREMIÈRE PARTIE.

LIVRE I^er^.

Épigrammes votives.

§ 1. Dédicace de statues........ 1
2. Offrandes des athlètes..... 2
3. — des pêcheurs.... 2
4. — bachiques...... 3
5. — des vieillards.... 4
6. — des agriculteurs. 4
7. — des femmes..... 5
8. — à propos de bêtes féroces....... 6
9. — des jardiniers.... 7
10. — des chasseurs.... 7
11. — des musiciens.... 7
12. — d'artisans divers. 8
13. — des navigateurs.. 9
14. — des enfants, etc.. 9
15. — des bergers..... 10
16. — des guerriers.... 10
17. — diverses........ 11
18. Prières.................. 12
19. Cadeaux.................. 16
Notes du premier livre......... 15

LIVRE II.

Épigrammes sépulcrales.

§ 1. Épitaphes des gens de biens 26
2. — des pêcheurs, etc. 26
3. — des guerriers.... 27
4. — des personnages non remarquables......... 28
Pages.
§ 5. — des personnages anciens...... 29
6. — des musiciens, etc. 30
7. — des enfants..... 31
8. — des vieillards.... 31
9. — des femmes..... 31
10. — des esclaves..... 33
11. — des héros....... 34
12. — des médecins... 35
13. — des ivrognes.... 65
14. — des naufragés... 36
15. — des jeunes gens.. 37
16. — des oiseaux, etc. 37
17. — des poëtes...... 39
18. — des bergers. ... 43
19. — des rhéteurs.... 44
20. — des fils et des filles 44
21. — des philosophes. 45
22. — chrétiennes..... 46
Notes du deuxième livre........ 48

LIVRE III.

Épigrammes descriptives.

Première section : Objets d'art.

§ 1. Portraits des gens de bien... 68
2. — des athlètes...... 67
3. — des bacchantes.... 69
4. — des souverains.... 69
5. — des femmes....... 70
6. Artistes jugés............. 70
7. Portraits des animaux...... 71
8. — des héros, etc..... 72
9. — des héroïnes...... 73
10. — des personnages allégoriques..... 74
11. — des divinités...... 75
12. — des médecins..... 79

Pages.
13. — des musiciens, etc. 79
14. — des poëtes........ 80
15. — des rhéteurs...... 81
16. — des philosophes... 82
17. Pierres gravées........... 83
18. Galerie de Byzance....... 84
19. Cochers de l'hippodrome.. 86
20. Inscriptions de Cyzique... 86
21. — chrétiennes... 87

Deuxième section : Édifices.

§ 1. Maisons d'habitation...... 88
2. Monuments............. 89
3. Villes................. 90
4. Bains.... 91
5. Fontaines............... 92
6. Lieux de plaisance....... 93

Troisième section : Objets divers.

§ 1. Plantes.................. 94
2. Animaux................ 95
3. Livres.................. 95
4. Vaisseaux................ 96
5. Meubles................. 97
6. Pièces astronomiques, etc.. 99
Notes de la première section.... 101
Notes de la deuxième section.... 116
Notes de la troisième section.... 119

DEUXIÈME PARTIE.

LIVRE Ier.

Pièces satiriques.

§ 1. Contre les athlètes........ 123
2. — les astrologues.... 124
3. — les vieillards...... 124
4. — les grammairiens.. 125
5. — les femmes........ 126
6. — les gens difformes.. 127
7. — les peintres....... 128
Pages.
§ 8. — les médecins...... 129
9. — les musiciens...... 130
10. — les voleurs........ 131
11. — les gourmands..... 133
12. — les gens fluets..... 131
13. — les poëtes......... 132
14. — les méchants...... 133
15. — les rhéteurs........ 133
16. — les ambitieux...... 134
17. — les avares......... 135
18. — les philosophes.... 136
19. Sujets divers............. 137
Notes du premier livre......... 139

LIVRE II.

Épigrammes badines.

Première section : Pièces érotiques 149
Seconde section : Pièces bachiques 166
Notes de la première section..... 174
Notes de la seconde section..... 183

LIVRE III.

Épigrammes morales.

Première section : Apologues.... 188
Seconde section : Sentences, etc.. 196
Notes de la première section.... 206
Notes de la seconde section..... 212

LIVRE IV.

Mélanges.

§ 1. Oracles.................. 220
2. Pièces énigmatiques...... 221
3. Problèmes............... 224
4. Isopsèphes............... 226
5. Vers rétrogrades.......... 230
6. Centons................. 231
7. Appendice............... 232
Notes du quatrième livre....... 239
Observations supplémentaires.... 253
Notes de l'appendice........... 255

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.

[illegible] orientaliste et
[illegible], est né
Il a été un des pro-
an III, pour [illegible]
[illegible]. Après avoir
[illegible], il est passé
[illegible] ensuite pour
[illegible] de recevoir
[illegible] des sciences
[illegible]
[illegible] et dans le Magasin
[illegible] d'Aboul-Ha-
[illegible] l'était à la mort,
[illegible] à la Bibliothèque
[illegible] son ancien maître,
[illegible] notice nécrologique
[illegible] conserve, comme
[illegible]. Pist. [illegible]
[illegible] maison de M. de
[illegible] les lumières de
[illegible]
[illegible] de la Société

[illegible] qui n'avait plus
[illegible] possesseur d'une
[illegible] château fort : elle
[illegible]. Le vicomte
[illegible] . . .

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

CANCELLED

CANCELLED

DUE OCT '66 H

735368

Ga 64.80.10
Choix d'epigrammes, tirees de l'a
Widener Library 003952519
3 2044 085 087 179